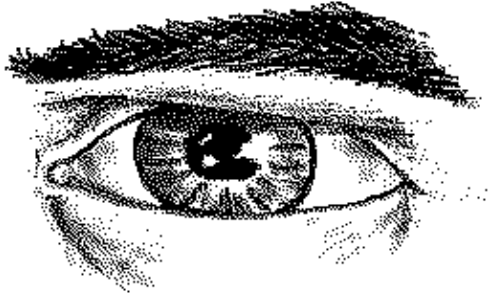


Clément Marot



L'adolescence clémentine



éditions eBooksFrance
www.ebooksfrance.com

L'adolescence clémentine ; La suite de l'adolescence clémentine

Adaptation d'un texte électronique provenant de la Bibliothèque Nationale de France :
<http://www.bnf.fr/>

Index

• L'adolescence Clémentine,

- *Marot à son Livre*
- *Le contenu de l'adolescence*
- *La première églogue des bucoliques de Virgile*
- *Le Temple de Cupido*
- *Le jugement de Minos*
- *Les tristes vers de Philippe Beroalde,*
- *Oraison contemplative devant le crucifix*

• Epistres

- I -
- II -
- III -
- IV -
- V -
- VI -
- VII -
- VIII -
- IX -
- X -
- XI -

• Complainctes

• Epitaphes

- I -
- II -
- III -
- IV -
- V -
- VI -
- VII -
- VIII -
- IX -
- X -
- XI -
- XII -
- XIII -

• Ballades

- I -
- II -
- III -
- IV -
- V -
- VI -
- VII -
- VIII -
- XI -

- X _
- XI _
- XII _
- XIII _
- XIV _

- [Chant Royal de la Conception nostre dame, que Maistre Guillaume Cretin voulut avoir de l'Autheur : lequel luy envoya avecques ce huictain](#)

• [Rondeaux](#)

- I _
- II _
- III _
- IV _
- V _
- VI _
- VII _
- VIII _
- IX _
- X _
- XI _
- XII _
- XIII _
- XIV _
- XV _
- XVI _
- XVII _
- XVIII _
- XIX _
- XX _
- XXI _
- XXII _
- XXIII _
- XXIV _
- XXV _
- XXVI _
- XXVII _
- XXVIII _
- XXIX _
- XXX _
- XXXI _
- XXXII _
- XXXIII _
- XXXIV _
- XXXV _
- XXXVI _
- XXXVII _
- XXXVIII _
- XXXIX _
- XL _
- XLI _
- XLII _
- XLIII _

- [XLIV](#)
- [XLV](#)
- [XLVI](#)
- [XLVII](#)
- [XLVIII](#)
- [XLIX](#)
- [L](#)
- [LI](#)
- [LII](#)
- [LIII](#)
- [LIV](#)
- [LV](#)
- [LVI](#)
- [LVII](#)
- [LVIII](#)
- [LIX](#)
- [LX](#)
- [LXI](#)
- [LXII](#)
- [LXIII](#)
- [LXIV](#)
- [LXV](#)
- [LXVI](#)
- [LXVII](#)
- [Chansons](#)
 - [Chanson première](#)
 - [Chanson II](#)
 - [Chanson III](#)
 - [Chanson IV](#)
 - [Chanson V](#)
 - [Chanson VI](#)
 - [Chanson VII](#)
 - [Chanson VIII](#)
 - [Chanson IX](#)
 - [Chanson X](#)
 - [Chanson XI](#)
 - [Chanson XII](#)
 - [Chanson XIII](#)
 - [Chanson XIV](#)
 - [Chanson XV](#)
 - [Chanson XVI](#)
 - [Chanson XVIII](#)
 - [Chanson XIX](#)
 - [Chanson XX](#)
 - [Chanson XXI](#)
 - [Chanson XXII](#)
 - [Chanson XXIII](#)
 - [Chanson XXIV](#)
 - [Chanson XXVI](#)
 - [Chanson XXVII](#)
 - [Chanson XXVIII](#)

- [Chanson XXIX](#)
- [Chanson XXX](#)
- [Chanson XXXI](#)
- [Chanson XXXII](#)
- [Chanson XXXIII](#)
- [Chanson XXXIV](#)
- [Chanson XXXV](#)
- [Chanson XXXVI](#)
- [Chanson XXXVII](#)
- [Chanson XXXVIII](#)
- [Chanson XXXIX](#)
- [Chanson XL](#)
- [Chanson XLII](#)

- **La suite de l'adolescence Clémentine**

- [*Le contenu de la suite de l'adolescence*](#)
 - [*Deploration sur le trespas de messire Florimond Robertet*](#)
 - [*Eglogue sur le trespas de Ma Dame Loyse de Savoye, mere du Roy François, premier de ce nom.*](#)
 - [*Elegies*](#)
 - [*Epistres*](#)
 - [*Chants divers*](#)
 - [*Le Cymetiere*](#)
 - [*Les oraisons*](#)
-
-

L'adolescence Clémentine,

Marot à son Livre

Racler je veulx (approche toy mon Livre)
Ung tas d'escrptz, qui par d'aultres sont faictz.
Or va, c'est fait : cours legier, et delivre :
Deschargé t'ay d'ung lourd, et pesant faiz.
S'ilz font Escrptz (d'adventure) imparfaitz,
Te veulx tu faire en leurs faultes reprendre ?
S'ilz le font bien, ou mieulx, que je ne fais,
Pourquoy veulx tu sur leur gloire entreprendre ?
Sans eulx (mon Livre) en mes Vers pourras prendre
Vie apres moy, pour jamais, ou long temps.
Mes Oeuvres donc content me doivent rendre :
Peuples, et Roys s'en tiennent bien contentz.
Marot envoye le Livre de son Adolescence à une Dame
Tu as (pour te rendre amusée)
Ma Jeunesse en Papier icy.
Quant à ma jeunesse abusée,
Une aultre, que toy l'a usée :
Contente toy de ceste cy.
Nicolaus Beraldus
in Clementis Marotis
adolescentiam.
Hi sunt Clementis juveniles, aspice, lusus :
Sed tamen his ipsis est juvenile nihil.
Clement Marot
A ung grand nombre de freres, qu'il a : tous enfans d'Apollo, salut.

Je ne sçay (mes treschiers Freres) qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou voz continuelles prieres : ou le desplaisir, que j'ay eu d'en ouir crier, et publier par les Rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, et plus au proffit du Libraire, qu'à l'honneur de l'Autheur. Certainement toutes les deux occasions y ont servi : mais plus celle de voz prieres. Puis doncques, que vous estes cause de l'evidence de l'Oeuvre, je suis d'advis, s'il en vient blasme, que la moytié en tombe sur vous : et s'il en sort (d'adventure) honneur, ou louange, que vous, ne moy n'y aions rien, mais celluy, à qui seul est deu honneur, et gloire. Ne vous chaille (mes freres) si la courtoisie des Lecteurs ne nous excuse, le Tiltre du Livre nous excusera. Ce sont Oeuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay : ce n'est (en effect) aultre chose, qu'un petit Jardin, que je vous ay cultivé de ce, que j'ay peu recouvrer d'Arbres, d'herbes et fleurs de mon Printemps : là où (toutesfoys) ne verrez ung seul brin de Soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelcque delectation : et en certains endroictz quelcque peu de fruict. Peu dis je, pource qu'Arbres nouveaulx entez ne produisent pas fruitz de trop grande saveur. Et pource qu'il n'y a Jardin, où ne se puisse rencontrer quelcque herbe nuisante, je vous supplie (mes freres, et vous nobles Lecteurs) si aulcun mauvais Exemple (d'adventure) en lisant se presentoit devant voz yeux, que vous luy fermiez la porte de voz volentez : et que le pis, que vous tirerez de ce Livre, soit passetemps. Esperant, de brief vous faire offre de mieulx : et pour Arres de ce mieulx, desjà je vous metz en veue, apres l'Adolescence, Ouvrages de meilleure trempe, et de plus polie estoffe : mais l'Adolescence ira devant. Et là commencerons par la premiere Eglogue des Bucoliques Virgilianes, translatee (certes) en grande jeunesse : comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre : mesmement par les Coupes feminines : lesquelles je n'observois encor alors : dont Jan le Maire de Belges (en les m'apprenant) me reprint. Et A Dieu freres tresaymez : lequel ardamment je supplie vous donner, et continuer sa grâce. De Paris. ce douziesme d'Aoust. 1530.

Le contenu de l'adolescence

La première Eglogue de Virgile
Le Temple de Cupido
Le jugement de Minos
Les tristes vers de Philippe Beroalde
Une oraison devant le Crucifix
Les Epistres
Les Complaintes, et Epitaphes
Les Ballades
Les Rondeaux
Les Chansons

La première eglogue des bucoliques de Virgile

C'est assavoir les Oeuvres, que Clement Marot composa en l'Aage de son Adolescence

Melibée

Toy Tityrus, gisant dessoubz l'Ormeau
Large, et espez, d'ung petit Chalumeau
Chantes Chansons rustiques en beaulx Chantz :
Et nous laissons (maulgré nous) les doulx champs,
Et noz Pays. Toy oysif en l'umbrage
Faiz resonner les forestz, qui font rage
De rechanter apres ta Chalemelle :
La tienne Amye Amarillis la belle.

Tityrus

O Melibée, Amy chier, et parfaict,
Ung Dieu fort grand ce bien icy m'a faict.
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche autel aura
Pour sacrifice ung Aigneau le plus tendre,
Qu'en mon Troupeau pourray choisir, et prendre :
Car il permect mes Brebis venir paistre
(Comme tu voys) en ce beau Lieu champaistre :
Et que je chante en mode pastouralle
Ce, que vouldroy de ma fluste ruralle.

Melibée

Je te prometz, que ta bonne fortune
Dedans mon cueur ne met envie aulcune :
Mais m'esbays, comme en toutes saisons
Malheur nous suyt en noz Champs, et Maisons.
Ne voys tu point, gentil Berger, hélas,
Je tout malade, et privé de soulas,
D'ung lieu loingtain mene cy mes Chevrettes
Accompagnées d'Aigneaulx, et Brebiettes.
Et (qui pis est) à grand labeur je meïne
Celle, que voys tant meigre en ceste Plaine,
Laquelle estoit la totale esperance
De mon Troupeau. Or n'y ay je assurance,
Car maintenant (je te prometz) elle a
Faict en passant, pres de ces Couldres là,
Qui sont espez, deux gemeaulx Aigneletz,
Qu'elle a laissez (moy contrainct) tous seuletz,
Non dessus l'herbe, ou aulcune Verdure,
Mais tous tremblans dessus la Pierre dure.
Ha Tytirus (si j'eusse esté bien sage)
Il me souvient, que souvent par presage
Chesnes frappez de la fouldre des Cieulx
Me predisoient ce mal pernicieux.
Semblablement la sinistre Corneille
Me disoit bien la fortune pareille.
Mais je te pry, Tityre, compte moy

Qui est ce Dieu, qui t'a mis hors d'esmoy ?

Tityrus

Je sot cuidois, que ce, que l'on dit Romme,
Fust une Ville ainsi petite, comme
Celle de nous : là où maint Aignelet
Nous retirons, et les Bestes de laict.
Mais je faisois semblables à leurs Peres
Les petitz Chiens, et Aigneaux à leurs Meres,
Accomparant (d'imprudence surpris)
Chose petite à celle de grand pris :
Car (pour certain) Romme noble, et civile,
Lieve son chef par sus toute aultre ville,
Ainsi que sont les grandz, et hautz Cipres
Sur ces Buyssons, que tu voys icy pres.

Melibée

Et quel motif si expres t'a esté

D'aller veoir Romme ?

Tityre

Amour de Liberté :

Laquelle tard toutesfois me vint veoir :
Car ains que vint, barbe pouvois avoir.
Si me veit elle en pitié bien expres,
Et puis je l'euz assez long temps apres :
C'est assavoir, si tost qu'eus accointée
Amarillis, et laissé Galathée.
Certainement je confesse ce point,
Que quand j'estoys à Galathée joinct,
Aulcun espoir de Liberté n'avoye,
Et en soucy de Bestail ne vivoye :
Voire et combien, que maintesfois je feisse
De mes Troupeaux à noz Dieux sacrifice,
Et nonobstant que force gras fourmage
Se feist tousjours à nostre ingrat Village,
Pour tout cela, jamais jour de Sepmaine
Ma Main chez nous ne s'en retournoit pleine.

Melibée

O Amarille : moult je m'esmerveillois
Pourquoy les Dieux d'ung cueur triste appellois :

Et m'estonnois, pour qui d'entre nous hommes

Tu reservois en l'Arbre tant de Pommes.

Tityre lors n'y estoit (à vray dire)

Mais toutesfois (ô bien heureux Tityre)

Les Pins treshaultz, les Ruissaulx, qui coulloient,

Et les Buissons adoncques t'appelloient.

Tityre

Qu'eusse je faict, sans de chez nous partir ?

Je n'eusse peu de Service sortir,

N'ailleurs, que là, n'eusse trouvé des Dieux

Si à propos, ne qui me duissent mieulx.

Là (pour certain) en estat triumpant

(O Melibée) je vey ce jeune Enfant :

Au los de qui nostre Autel par coustume,
Douze foys l'An en sacrifice fume.
Certes c'est luy, qui premier respondit
A ma requeste, et en ce point me dit :
Allez Enfans, menez paistre voz Boeufz,
Comme devant, je l'entends, et le veulx :
Et faictes joindre aux Vaches voz Taureaux.
Melibée
Heureux Vieillard sur tous les Pastoureaux,
Doncques tes Champs par ta bonne adventure
Te demourront, et assez de Pasture,
Quoy que le Roc d'herbe soit despoillé,
Et que le Lac de Bourbe tout soillé,
Du jonc Lymeulx couvre le bon herbage,
Ce neantmoins le maulvais Pasturage
Ne nourrira jamais tes Brebis pleines :
Et les Troupeaux de ces prochaines Plaines
Desormais plus ne te les gasteront,
Quand quelcque mal contagieux auront.
Heureux Vieillard, desormais en ces Prées
Entre Ruisseaux, et fontaines sacrées
A ton plaisir tu te reffreschiras :
Car d'un costé joignant de toy auras
La grand Closture à la Saussaye espesse,
Là où viendront manger la Fleur sans cesse
Mousches à miel, qui de leur bruyt tout doux
Te inciteront à sommeil tous les coups.
De l'autre part, sus ung hault Roc sera
Le Rossignol, qui en l'Air chantera.
Mais ce pendant, la Palombe enrouée,
La Tourte aussi de chasteté louée
Ne laisseront à gemir sans se taire
Sus ung grand Orme : et tout pour te complaire
Tityre
Doncques plustost Cerfz legiers, et cornuz
Vivront en l'Air : et les Poissons tous nudz
Seront laissez de leurs fleuves taris :
Plustost boyront les Parthes Araris
Le fleuve grand : et Tigris Germanie :
Plustost sera ma Personne bannie
En ces deux lieux : et leurs fins, et Limites
Circuiray à journées petites,
Ains que celluy, que je t'ay racompté,
Du souvenir de mon cueur soit osté.
Melibée
Helas et nous irons sans demeurée
Vers le Pais d'Affricque l'alterée :
La plus grand part en la froide Scytie
Habiterons : ou irons en Parthie
(Puis qu'en ce point fortune le decrete)
Au fleuve Oaxe impetueux de Crete.

Finablement viendront tous esgarez
Vers les Angloys du Monde separez.
Long temps apres, ou avant que je meure,
Verray point mon Pais, et demeure ?
Ma pauvre Loge aussi faicte de Chaulme ?
Las s'il advient, qu'en mon petit Royaulme
Revienne encor, je le regarderay,
Et des Ruines fort je m'estonneray.
Las faudra il, qu'un Gendarme impiteux
Tienne ce Champ tant culte, et fructueux ?
Las faudra il, qu'ung Barbare estrangier
Cueille les Bledz ? O en quel grand dangier
Discorde a mis Pasteurs, et Marchans :
Las, et pour qui avons semé nos Champs ?
O Melibée, plante Arbres à la Ligne,
Ente Poyriers, metz en ordre la Vigne :
Helas pour qui ? Allez jadis heureuses,
Allez Brebis, maintenant malheureuses.
Après cecy, en ce grand Creux tout vert,
Là où souvent me couchoys à couvert,
Ne vous verray jamais plus de loing paistre
Vers la Montaigne espineuse et champaistre :
Plus ne diray Chansons recreatives :
Ny dessoubz moy pauvres Chevres chetives
Plus ne paistrez le Treffle florissant,
Ne l'aigre feuille au Saule verdissant.
Tityrus
Tu pourras bien (et te pry, que le vueilles)
Prendre repos dessus des vertes feuilles
Avecques moy ceste Nuict seullement.
J'ay à souper assez passablement,
Pommes, Pruneaux, tout plein de bon fructage,
Chastaignes, Aulx, avec force Laictage.
Puis des Citez les Cheminées fument,
Desjà le feu pour le soupper allument :
Il s'en va nuict, et des haultz Montz descendent
Les Ombres grands, qui parmy l'Air s'espencent.

Le Temple de Cupido

A Messire, Nicolas de Neufville, Chevalier, Seigneur de Villeroy, Clem. Marot. S.

En revoiant les escriptz de ma jeunesse, pour les remettre plus clerz, que devant, en lumiere, il m'est entré en memoire que estant encore page, et à toy, treshonoré Seingneur, je, composay par ton commandement la queste de ferme Amour. Laquelle je trovay au meilleur endroit du temple de Cupido, en le visitant, comme l'age lors le requeroit. C'est bien raison, donques, que l'oeuvre soit à toy dediée, à toys qui la commandas, à toy mon premier maistre, et celluy seul (hors mis les princes) que jamais je servy. Soit donques consacré ce livre à ta prudence, noble Seigneur de Neufville, affin qu'en recompense de certains temps, que Marot a vescu avecques toy en ceste vie, tu vives ça bas après la mort avecques luy tant que ses oeuvres dureront. De Lyon ce quinziesme jour de May. 1538.

Sur le Printemps, que la belle Flora
Les champs couvers de diverse flour a,
Et son amy Zephyrus les esvente,
Quand doucement en l'air souspire, et vente,
Ce jeune enfant Cupido Dieu d'aymer
Ses yeulx bandez commanda deffermer,
Pour contempler de son Throsne celeste
Tous les Amans, qu'il atteint, et moleste.
Adonc il veit autour de ses Charroys
D'un seul regard maintz victorieux Roys,
Haultz Empereurs, Princesses magnifiques,
Laides, et laids, visaiges Deifiques,
Filles, et fils en la fleur de jeunesse,
Et les plus forts subjectz à sa haultesse.
Brief il congneut, que toute nation
Ployoit soubz luy, comme au vent le Sion.
Et qui plus est, les plus souverains Dieux
Veit tresbucher soubz ses dartz furieux.
Mais ainsi est, que ce cruel Enfant
Me voyant lors en aage triumpgant,
Et m'esjouyr entre tous ses souldars,
Sans poinct sentir la force de ses dars,
Voyant aussi, qu'en mes Oeuvres, et dictz
J'allois blasmant d'amours tous les edictz,
Delibera d'un assault amoureux
Rendre mon cueur (pour une) langoureux
Pas n'y faillit. Car par trop ardente ire
Hors de la trousse une sagette tire
De bois mortel, empenné de vengeance,
Portant ung fer forgé par desplaisance
Au feu ardant de rigoureux reffus,
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il deschargea sur mon cueur rudement.
Qui lors congneust mon extreme torment,
Bien eust le cueur remply d'inimitié,
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié :

Car d'aucun bien je ne feuz secouru
De celle là, pour qui j'estoys feru :
Mais tout ainsi que le doux vent Zephire
Ne pourroit pas fendre marbre, ou pourphire,
Semblablement mes souspirs, et mes criz,
Mon doux parler, et mes humbles escriptz
N'eurent povoir d'amollir le sien cueur,
Qui contre moy lors demeura vainqueur.
Dont congnoissant ma cruelle Maistresse
Estre trop forte, et fiere forteresse
Pour Chevalier si foible que j'estoie,
Voyant aussi que l'amour, où jectoie
Le mien regard, portoit douleur mortelle,
Deliberay si fort m'esloigner d'elle,
Que sa beaulté je mettrois en oubli :
Car qui d'amours ne veult prendre le pli,
Et a desir de fuir le dangier
De son ardeur, pour tel mal estrangier,
Besoing luy est d'esloingner la personne,
A qui son cueur enamouré se donne.
Si feis deslors (pour plus estre certain
De l'oublier) ung voiage loingtain :
Car j'entreprins, soubz espoir de liesse,
D'aller chercher une haulte Deesse
Que Juppiter de ses divines places
Jadis transmist en ces regions basses
Pour gouverner les esperitz loyaux,
Et resider en dommaines Royaux.
C'est ferme Amour, la Dame pure, et munde,
Qui long temps a ne fut veue en ce Monde.
Sa grant bonté me fit aller grant erre
Pour la chercher en haulte Mer, et Terre,
Ainsi que faict ung Chevalier errant.
Et tant allay celle Dame querant,
Que peu de temps apres ma despartie,
J'ay circuy du monde grand partie,
Où je trovay gens de divers regard,
A qui je dy, Seigneurs, si Dieu vous gard
En ceste terre avez vous point congnu
Une pour qui je suis icy venu ?
La fleur des fleurs, la chaste columbelle,
Fille de paix, du monde la plus belle,
Qui ferme amour s'appelle. Helas, Seigneurs,
Si la sçavez, soyez m'en enseigneurs.
Lors l'ung se taist, qui me fantasia :
L'autre me dit. Mille ans ou plus y a,
Que d'amour ferme en ce lieu ne souvint.
L'autre me dit, jamais icy ne vint.
Dont tout soubdain me pris à despiter :
Car je pensois que le hault Juppiter,
L'eust de la terre en son Trosne ravie.

Ce neantmoins, ma pensée assouvie
De ce ne fut, tousjours me preparay
De poursuivre. Et si delibéray
Pour rencontrer celle Dame pudique,
De m'en aller au Temple Cupidique
En m'esbatant : car j'euz en esperance
Que là dedans faisoit sa demeure.
Ainsi je pars : pour aller me prépare
Par ung matin, lors qu'Aurora separe
D'avec le jour la tenebreuse nuit,
Qui aux devotz Pelerins tousjours nuit.
Le droit chemin, assez bien je trouvoye :
Car çà, et là, pour adresser la voye
Du lieu devot, les passans Pelerins
Alloient semant Roses, et Romarins,
Faisans de fleurs mainte belle montjoye,
Qui me donna aulcun espoir de joye.
Et d'aultre part, rencontray sur les rangs
Du grant chemin, maintz Pelerins errans
En souspirant, disans leur adventure
Touchant le fruict d'amoureuse pasture :
Ce qui garda de tant me soucier,
Car de leurs gré vindrent m'associer,
Jusques à temps que d'entrer je fus prest
Dedans ce Temple, où le Dieu d'amour est
Fainct à plusieurs, et aux aultres loyal.
Or est ainsi, que son Temple royal
Suscita lors mes ennuyez espritz :
Car environ de ce divin pourpris
Y souspiroit le doulx vent Zephirus,
Et y chantoit le gaillard Tityrus :
Le grand Dieu Pan, de par ces pastoureux
Gardant Brebis, Boeufz, Vaches, et Thoreaux,
Faisoit sonner chalumeaulx, cornemuses,
Et flageoletz pour esveiller les Muses,
Nymphes des boys, et Deesses haultaines
Suyvans jardins, boys, fleuves, et fontaines :
Les oyselletz par grant joye et deduyt
De leurs gosiers respondent à tel bruyt.
Tous arbres sont en ce lieu verdoians :
Petitz ruisseaulx y furent undoians,
Tousjours faisans au tour des prez herbus
Ung doulx murmure : et quand le cler Phebus
Avoit droit là ses beaulx rayons espars,
Telle splendeur rendoit de toutes pars
Ce lieu divin, qu'aux humains bien sembloit
Que terre au ciel de beaulté ressembloit :
Si que le cueur me dit par providence
Celluy manoir estre la residence
De ferme Amour, que je queroye alors.
Parquoy voyant de ce lieu le dehors

Estre si beau, espoir m'admonnesta
De poursuivre, et mon corps transporta
(Pour rencontrer ce que mon cueur poursuit)
Pres de ce lieu basti, comme s'ensuit.
Description du Temple de Cupido
Ce Temple estoit, ung clos flory Verger
Passant en tout le Val delicieux,
Auquel jadis Pâris jeune Berger
Pria d'amours Pegasis aux beaux yeulx :
Car bien sembloit que du plus hault des Cieulx
Juppiter fust venu au mortel estre,
Pour le construire, et le faire tel estre,
Tant reluisoit en exquise beaulté.
Brief on l'eust pris pour Paradis terrestre,
S'Eve, et Adam dedans eussent esté.
Pour ses armes Amour cuy sant
Porte de gueules à deux traictz :
Dont l'ung ferré d'or tresluisant
Cause les amoureux attraictz :
L'autre dangereux plus que [traictz,] [très]
Porte ung fer de plomb mal couché,
Par la pointe tout rebouché,
Et rend l'amour des cueurs estaincte,
De l'un fut Apollo touché :
De l'autre Daphné fut attaincte.
Si tost que j'euz l'escusson limité,
Levay les yeulx, et proprement je veiz
Du grant Portail sur la sublimité
Le corps tout nud, et le gratieux vis
De Cupido : lequel pour son devis
Au poing tenoit ung Arc riche tendu,
Le pied marché, et le bras estendu,
Prest de lascher une flesche aiguisée
Sur le premier, fust fol, ou entendu,
Droit sur le cueur, et sans prendre visée.
La beaulté partant du dehors
De celle Maison amoureuse,
D'entrer dedans m'incita lors,
Pour veoir chose plus sumptueuse :
Si vins de pensée joyeuse
Vers Bel Accueil le bien apris,
Qui de sa main dextre m'a pris,
Et par ung fort estroict sentier
Me feist entrer au beau pourpris,
Dont il estoit premier Portier.
Le premier huys de toutes fleurs vermeilles
Estoit construict, et de boutons yssans,
Signifiant que joyes non pareilles
Sont à jamais en ce lieu florissans.
Celluy chemin tindrent plusieurs passans,
Car Bel Accueil en gardoit la barriere :

Mais faulx dangier gardoit sur le derriere
Ung Portail faict d'espines, et chardons,
Et deschassoit les Pelerins arriere,
Quand ilz venoient pour gagner les pardons.
Bel Accueil ayant robe verte
Portier du jardin pretieux
Jour et nuict laisse porte ouverte
Aux vrays Amans, et gratieux,
Et d'ung vouloir solatieux
Les retire soubz la baniere,
En chassant sans grace planiere
(Ainsi comme il est de raison)
Tous ceulx, qui sont de la maniere
Du faulx, et desloyal Jason.
Le grant autel est une haulte roche,
De tel vertu, que si aulcun Amant
La veult fuir de plus pres s'en approche,
Comme l'acier de la pierre d'Aymant.
Le ciel ou poisle, est ung Cedre enbasment
Les cueurs humains, duquel la largeur grande
Coeuvre l'autel. Et là (pour toute offrande)
Corps, cueur, et biens à Venus fault livrer.
Le corps la sert, le cueur grâce demande,
Et les biens font, grâce au cueur delivrer.
De Cupido le Dyadesme
Est de roses ung chapelet
Que Venus cueillit elle mesme,
Dedans son jardin verdelet.
Et sur le printemps nouvelet,
Le transmist à son cher Enfant,
Qui de bon cueur le va coiffant.
Puis donna (pour ses roses belles)
A sa mere ung Char triumpnant,
Conduict par douze columbelles.
Devant L'autel deux Cipres singuliers
Je vey florir soubz odeur embasmée,
Et me dit on que c'estoient les pilliers
Du grand autel de haulte Renommée.
Lors mille oiseaulx d'une longue ramée
Vindrent voller sur ces vertes courtines,
Prestz de chanter chansonnettes divines.
Si demanday, pourquoi là sont venus :
Mais on me dist, Amy ce sont matines,
Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus.
Devant L'image Cupido
Brusloit le brandon de detresse,
Dont fut enflammée Dido,
Biblis, et Heleine de Grece :
Jehan de Mehun plein de grant saigesse,
L'appelle (en termes savoureux)
Brandon de Venus rigoureux,

Qui son ardeur jamais n'attrempé :
Toutesfois au temple amoureux,
(Pour lors) il servoit d'une Lampe.
Saintes, et Saintz, qu'on y va reclamer,
C'est beau parler, Bien celer, Bon rapport,
Grâce, Mercy, Bien servir, Bien aymer,
Qui les Amans font venir à bon port :
D'autres aussi, où (pour avoir support
Touchant le fait d'amoureuses conquestes)
Tous pelerins doibvent faire requestes,
Offrandes, veuz, prieres, et clamours,
Car sans ceulx là l'on ne prend point les bestes,
Qu'on va chassant en la forest d'amours.
Chandelles flambans, ou estainctes
Que tous Amoureux Pelerins
Portent devant telz Saintz et Saintes,
Ce sont bouquetz de Romarins.
Les chantres : Lynotz, et Serins,
Et Rossignolz au gay couraige,
Qui sur buyssons de ver bocaige,
Ou branches en lieu de pulpitres,
Chantent le joly chant ramaige
Pour Versetz, Responds, et Epistres.
Les vitres sont de cler fin Crystal,
Où painctes sont les gestes auctentiques
De ceulx, qui ont jadis de cueur loyal
Bien observé d'amours les loix antiques.
En apres sont les tressainctes Reliques,
Carcans, anneaulx aux secretz tabernacles,
Escuz, ducatz dedans les cloz obstacles,
Grands chaînes d'or, dont maint beau corps est ceinct,
Qui en amours font trop plus de miracles,
Que Beau parler ce tresglorieulx Saint.
Les voutes furent à merveilles
Ouvrées souverainement :
Car Priapus les feist de treilles
De feuilles de vigne, et serment.
Là dependent tant seulement
Bourgeons, et raisins à plaisance,
Et pour en planter abondance,
Bien souvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puissance,
De mettre guerre entre bas culz.
Les cioches sont Tabourins, et Doulcines,
Harpes, et Lucz, instrumens gratieux,
Haulxboys, flageotz, Trompettes, et Buccines
Rendant un son si tressolatieux,
Qu'il n'est souldart, tant soit audacieux,
Qui ne quittast Lances, et Braquemars,
Et ne saillist hors du Temple de Mars,
Pour estre Moyne au Temple d'amourettes,

Quand il orroit sonner de toutes pars
Le carrillon de Cloches tant doulcettes.
Les Dames donnent aux Malades,
Qui sont recommandez aux prosnes,
Rys, baisers, regards, et oeillades,
Car ce sont d'Amours les aulmosnes.
Les Prescheurs, sont vieilles Mastrones,
Qui aux jeunes donnent couraige
D'emploier la fleur de leur aage
A servir Amour le grand Roy,
Tant que souvent par beau langaige
Les convertissent à la loy.
Les fons du temple estoit une fontaine,
Ou decouroit ung Ruisseau argentin :
Là se baignoit mainte dame haultaine
Le corps tout nud, monstrant ung dur tetin.
Lors on eust veu marcher sur le patin
Pauvres Amans à la teste enfumée,
L'ung apportoit à sa tresbien aymée
Esponge, pigne, et chascun appareil :
L'autre à sa dame estendoit la ramée,
Pour la garder de l'ardeur du soleil.
Le Cymetiere est, ung vert bois :
Et les Murs, Haies, et Buissons.
Arbres plantez, ce sont les Croix :
Deprofundis, gayes Chansons.
Les Amans surprins des frissons
D'amours, et attrapez es laz,
Devant quelque Huys tristes, et las,
Pour la tumbe d'ung trespasé,
Chantent souvent le grand helas,
Pour requiescat in pace.
Ovidius, maistre Alain Charretier,
Petrarche, aussi le Rommant de la Rose,
Sont les Messelz, Breviaire, et Psaultier,
Qu'en ce saint Temple on lit en Rime, et Prose.
Et les Leçons, que chanter on y ose,
Ce sont Rondeaux, Ballades, Virelais,
Motz à plaisir, Rimes, et Triolletz,
Lesquelz Venus aprend à retenir
A ung grand tas d'amoureux nouvelletz
Pour mieulx sçavoir dames entretenir.
Aultres manieres de chansons,
Leans on chante à voix contraintes
Ayans casses, et meschans sons,
Car ce sont cris, pleurs ; et complainctes.
Les petites chapelles saintes,
Sont chambrettes, et cabinetz,
Ramées, boys, et jardinetz,
Où l'on se perd quand le verd dure :
Leurs buys sont faitz de buyssonnetz,

Et le pavé tout de verdure.
Le Benoistier fut faict en ung grand plain,
D'ung Lac fort loing d'herbes plantes et fleurs,
Pour euae benoiste, estoit de larmes plein,
Dont fut nommé le piteux lac de pleurs :
Car les Amans dessoubz tristes couleurs
Y sont en vain mainte larme expandans.
Les fruitz D'amours là ne furent pendans :
Tout y sechoit tout au long de l'année :
Mais bien est vray, qu'il y avoit dedans
Pour asperger une Rose fennée.
Marguerites, Lis, et Oeilletz,
Passeveloux, roses flairantes,
Romarins, Boutons vermeilletz,
Lavandes odoriferantes :
Toutes autres fleurs apparentes
Jettans odeur tresadoulcie,
Qui jamais ung cueur ne soucie,
C'estoit de ce Temple l'encens.
Mais il eut de la Soulcie :
Velà qui me trouble le sens.
Et si aulcun (pour le monde laisser)
Veult là dedans se rendre Moyne, ou Prebstre,
Tout aultre estat luy convient delaisser :
Puis là devant Genius L'archiprebstre,
Et devant tous, en levant la main dextre,
D'estre loyal fait grant veuz et serments
Sur les autelz couvers de parements,
Qui sont beaulx litz à la mode ordinaire :
Là où se font d'Amours les sacrements
De jour et nuict sans aulcun luminaire.
De puis qu'un homme est là rendu,
Soit saige ou sot, ou peu idoyne
Sans estre ne raiz, ne tondu,
Incontinent on le fait Moyne.
Mais quoy, il n'a pas grand essoine
A comprendre les sacrifices,
Car d'amourettes les services
Sont faictz en termes si tresclers,
Que les Aprentis, et Novices
En sçavent plus que les grans clerks.
De Requiem les messes sont aubades,
Sierges, Rameaulx, et Sieges, la verdure
Où les amans font rondeaulx et ballades :
L'ung y est gay, l'aultre mal y endure :
L'une mauldict par angoisse tresdure
Le jour auquel elle se maria :
L'aultre se plainct que jaloux Mary a :
Et les saintz motz, que l'on dict pour les âmes
Comme Pater, ou Ave Maria,
C'est le babil, et le caquet des Dames.

Processions, ce sont morisques,
Que font amoureux Champions,
Les Hayes d'Alemaigne frisques,
Passepiedz, Bransles, Tourdions.
Là par grands consolations
Ung avec une devoit,
Ou pour Evangiles lisoit
L'art d'aymer, faict d'art poëtique :
Et l'aultre sa dame baisoit
En lieu d'une sainte Relique.
En tous endroitz je visite, et contemple
Presques estant de merveille esgaré,
Car en mes ans ne pense point veoir Temple
Tant cler, tant net, ne tant bien préparé.
De chascun cas fut à peu pres paré,
Mais toutesfois y eut faulte d'ung point,
Car sur l'autel de Paix n'y avoit point :
Raison pour quoy ? tousjours Venus la belle,
Et Cupido de sa barbe, qui point,
A tous humains fait la guerre mortelle.
Joye y est, et dueil remply de ire,
Pour ung repos, des travaux dix :
Et brief, je ne sçauroys bien dire,
Si c'est Enfer, ou Paradis.
Mais par comparaison je dis,
Que celluy Temple est une rose
D'espines, et ronces enclose :
Petitz plaisirs, longues clamours.
Or taschons à trouver la chose,
Que je cherche au temple d'Amours.
Dedans la Nef du triumpnant dommaine
Songeant, resvant, longuement me pourmaine
Voyant reffus, qui par dures alarmes
Va incitant l'oeil des Amans à larmes
Oyant par tout des cloches des doux sons,
Chanter versetz d'amoureuses leçons,
Voyant chasser de Cupido les serfz,
L'ung à Connilz, l'autre à Lievres, et Cerfz,
Lascher Faulcons, Levriers courir au boys,
Corner, souffler, en Trompes et haultboys :
On crie, on prend : l'ung chasse, et l'autre happe,
L'ung a jà pris, la beste luy eschappe,
Il court apres, l'autre rien n'y pourchasse :
On ne veit onc ung tel deduyt de chasse,
Comme cestuy. Or tiens je tout pour veu,
Fors celle là, dont veulx estre pourveu,
Qui plongé m'a au gouffre de destresse.
C'est de mon cueur la treschere maistresse,
De peu de gens au Monde renommée,
Qui ferme Amour est en Terre nommée.
Long temps y a, que la cherche, et poursuis,

Et (qui pis est) en la terre où je suis
Je ne voy rien, qui me donne assurance,
Que son gent corps y fasse demourance :
Et croy qu'en vain je la voys reclamant,
Car là dedans je voy ung fol Amant,
Qui va choisir une Dame assez pleine
De grand beaulté. Mais tant y a, qu'à peine
Eus contemplé son maintien gratieux,
Que Cupido l'Enfant audacieux
Tendit son arc, encochea sa sargette,
Les yeulx bandez, dessus son cueur la gette
Si rudement, voire de façon telle
Qu'il y créa une plaie mortelle.
Et lors Amour le jucha sur sa perche,
Je ne dis pas celle que tant je cherche,
Mais une Amour venerique, et ardante ;
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal estimé fruict
Plus que de l'aultre en cestuy monde bruyt.
Un'aultre Amour fut de moy apperceue,
Et croy que fut au temps jadis conceue
Par Boreas courant, et variable :
Car oncques chose on ne vit si muable,
Ne tant legiere en courtz, et autres partz
Le sien pover par la terre est espars,
Chascun la veult, l'entretient et souhaite,
A la suyvir tout homme se dehaitte.
Que diray plus ? Certes ung tel aymer
C'est Dedalus, voletant sur la mer :
Mais tant a bruyt, qu'elle va ternissant
De Fermeté, le nom resplendissant.
Par telle façon au milieu de ma voye.
Assez, et trop ces deux amours trouvoye :
Mais l'une fut lubrique et estrangiere
Trop à mon vueil : et l'autre si legiere
Qu'au grant besoing on la treuve ennemye.
Lors bien pensay, que ma loyalle amy
Ne cheminoit jamais par les sentiers
Là où ces deux cheminoient volentiers :
Parquoy concludz, en aultre part tirer,
Et de la nef soubdain me retirer
Pour rencontrer la Dame tant illustre,
Celle de qui jadis le trescler lustre
Souloit chasser toute obscure souffrance
Faisant regner Paix divine soubz France :
Celle pour vray (sans le blasme d'aucun)
Qui de deux cueurs maintesfois ne faict qu'un :
Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,
Laissa jadis le hault throsne celeste,
Et habita ceste basse vallée,
Pour retirer nature maculée

De la prison infernale et obscure.
A poursuyvir soubz espoir je prins cure
Jusques au cueur du Temple me transporte :
Mon oeil s'espart au travers de la porte
Faicte de fleurs, et d'arbrisseaulx tous vers :
Mais à grant peine euz je veu à travers,
Que hors de moy cheurent plainctes, et pleurs,
Comme en yver seiches fueilles et fleurs.
Tristesse, et dueil de moy furent absens,
Mon cueur garny de liesse je sens,
Car en ce lieu ung grand Prince je veiz,
Et une Dame excellente de vis :
Lesquelz portant escuz de fleurs Royalles,
Qu'on nomme Lys, et D'hermines ducales,
Vivoient en paix dessoubz ceste ramée,
Et au millieu ferme Amour d'eux aymée,
D'habitz ornée à sy grant avantaige,
Qu'oncques Dido la Royne de Cartage,
Lors qu'Eneas receut dedans son port,
N'eut tel richesse, honneur, maintien, et port :
Combien que lors ferme Amour avec elle
De vrays subgectz eust petite sequelle.
Lors Bel Accueil m'a le buisson ouvert
Du cueur du Temple, estant un pré tout verd :
Si merciay Cupido par merites,
Et saluay Venus, et ses Charites :
Puis ferme Amour, après le mien salut,
Tel me trouva, que de son gré voulut
Me retirer dessoubz ses estandars,
Dont je me tins de tous paouvres souldars
Le plus heureux : puis luy comptay, comment
Pour son Amour continuellement
J'ay circuy mainte contrée estrange,
Et que souvent je l'ay pensée estre Ange,
Ou resider en la court Celestine,
Dont elle print tressacrée origine.
Puis l'adverty, comme en la Nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay sceu trouver sa tresnoble facture,
Mais qu'a la fin suis venu d'aventure
Dedans le cueur, où est sa mansion :
Parquoy concludz en mon invention,
Que ferme Amour est au cueur esprouvée
Dire le puis, car je l'y ay trouvée.

Le jugement de Minos

Sur la preference d'Alexandre le grand, Annibal de Cartaige, et Scipion le Romain, jà menez par Mercure aux lieux inferieurs devant icelluy Juge.

Alexandre

O Annibal, mon hault cueur magnanime
Ne peult souffrir, que par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes Charroys,
Quant à honneur, et triumphans arroys :
Car seulement aulcun ne doibt en riens
Accompasser ses faictz d'armes aux miens :
Ains (comme nulz) est decent de les taire
Entre les Preux.

Annibal

Je soustiens le contraire,
Et m'en rapporte à Minos l'ung des Dieux,
Juge infernal, commis en ces bas Lieux
A soustenir le glaive de Justice :
Dont fault que droit avec raison juste ysse
Pour ung chascun.

Minos

Or me dictes Seigneurs :
Qui estes–vous, qui touchant hauls honneurs
Querez avoir l'un sur l'autre avantage ?

Alexandre

Cy est le Duc Annibal de Cartaige,
Et je le grand Empereur Alexandre,
Qui feiz mon nom par tous Climatz espandre
En subjugant chascune nation.

Minos

Certes voz–noms sont en perfection
Dignes des loz, et des gloires supremes :
Dont decorez sont voz clers Dyadesmes.
Si m'esbahys, qui vous a meuz ensemble
Avoir debat ?

Alexandre

Minos (comme il me semble)
Tu doibs sçavoir, et n'es pas ignorant,
Qu'oncq ne souffris homme de moy plus grand,
Ne qui à moy fust pareil, ou esgal :
Mais tout ainsi comme l'aigle Royal
Estend son vol plus pres des aërs Celestes,
Que nul oyseau, par belliqueuses gestes
J'ay surmonté tous humains aux harnoys :
Parquoy ne veulx que ce Cartaginois
Ayt bruyt sur moy, ne costoie ma chaize.

Minos

Or convient donc, que l'ung de vous se taise,
Affin que l'autre ayt loisir, et raison,
Pour racompter devant moy sa raison.

Annibal

Certes Minos, ceulx je repute dignes
D'estre eslevez jusques aux cours divines
Par bon renom, qui de basse puissance
Sont parvenuz à haultaine accroissance
D'honneur, et biens, et qui nom glorieux
Ont conquesté par faictz laborieux :
Ainsi que moy, qui à peu de cohorte
Me departy de Cartaigne la forte,
Et en Sicile, où marcher desiroie,
Prins et ravy, pour ma premiere proie,
Une Cité, Sarragosse nommée,
Des fiers Rommains tresgrandement aymée,
Que maulgré eulx, et leur force superbe
Je pestellay aux piedz, ainsi que l'herbe,
Par mes haultz faictz, et furieux combas.
On sçait aussi, comme je mys au bas
Et dissipay (dont gloire j'en merite)
Des Gallicans le puissant exercite :
Et par quel art, moiens, et façons caultes
Taillay, les Montz, et les Alpes treshaultes
Minay, et mis les Roches en rompture,
Qui sont haultz murs massonez par Nature,
Et le renfort de toutes les Itales :
Auquel pays (quand mes armes Ducales
Y flamboient) maint ruisseau tout ordy
Du sang Rommain, que lors je y expandy :
Ce sont tesmoingz, et certaines espreuves.
Si est le Pau, Tibre, et maintz aultres fleuves,
Desquelz souvent la trespure, et clere unde
J'ay faict muer en couleur rubicunde.
Pareillement les chasteaulx triumpnants ;
Par sus lesquelz mes puissans Elephantz
Je feis marcher jusques aux murs de Romme
Et n'est decent, que je racompte, ou nomme
Mes durs combatz, rencontres Martiennes,
Et grans effortz, par moy faictz devant Cannes.
Grand quantité de noblesse Rommaine
Ruerent jus par puissance inhumaine
Lors mes deux bras, quand en signe notoire
De souverain triumphe meritoire,
Troys muys d'aneaulx à Cartaigne transmis
De tresfin or, lesquelz furent desmis
Des doigtz des mortz, sur les terres humides
Tous estendus : car des Charongnes vuides
De leurs espritz gisantes à l'envers
Par mes conflictz furent les champs couvers
De tel façon qu'on en feist en mains lieux
Pontz à passer fleuves espatieux.
Par maintesfois, et semblables conquestes
Plus que Canons, ou fouldroians Tempestes

Le jugement de Minos

Feis estonner du Monde la monarche,
Tousjours content, quelque part où je marche,
Le tiltre seul de vray honneur avoir,
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir,
Comme cestuy, qui pour occasion
D'une incredible, et vaine vision
La nuict dormant apparue à sa mere,
Se disoit filz de Juppiter le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et comme Dieu voulut estre adoré.
Ainçoys Minos tousjours et ainsi comme
Petit souldart me suis réputé homme
Cartaginois, qui pour heur ou malheur
Ne fuz attainct de lyesse ou douleur.
Puis on congnoist, comme au pays d'Affricque
Durant mes jours à la chose Publique
Me suis voulu vray obeissant joindre :
Et que ainsi soit, ainsi comme le moindre
De tout mon ost, au simple mandement
De mes consors, concludz soubdainement
De m'en partir : et adressay ma voye
Vers Italie, où grand desir avoye.
Que diray plus ? par ma grande prouesse
Et par vertu de sens, et hardiesse,
J'ay achevé maintz aultres durs effortz,
Contre et envers les plus puissants et fortz.
Mes estandars, et guidons Martiens
Onc ne dressay vers les Armeniens
Ou les Medoys, qui se rendent vaincus,
Ains qu'employer leurs lances, et escus :
Mais, feis trembler de main victorieuse
Les plus haultains, c'est Romme l'Orgueilleuse,
Et ses souldars, que lors je combatis
Par maintesfois, et non point des craitifz,
Mais des plus fiers feis ung mortel deluge.
Et d'aultre part, Minos (comme bon juge)
Tu doibs prevoir les aises d'Alexandre :
Car des que mort son pere voulut prendre,
A luy par droit le Royaulme survint,
Et feut receu, des que sur Terre vint,
Entre les mains d'amiable fortune,
Qui ne fut onc en ses faictz importune :
Et s'il veult dire avoir vaincu les Roys
Dare, et Pyrrhus par militans arroys,
Aussi fut il vaincu en ces delices
De immoderez, et desordonnez vices :
Car si son Pere ayma bien en son cueur
Du Dieu Bacchus la vineuse liqueur,
Aussi fait il : et si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste ressembloit.
N'occist il pas (estant yvre à sa table)

Calisthenes Philosophe notable,
Qui reprenoit par discrettes parolles
Les siennes meurs vitieuses, et folles ?
Certainement vice si detestable
En moy (peult estre) eust esté excusable,
Ou quelcun aultre, en meurs et disciplines
Peu introduict : mais les saintes doctrines
Leues avoit d'Aristote son maistre,
Qui pour l'instruire, et en vertuz accroistre
Par grand desir nuict et jour travailloit,
Et apres luy trop plus qu'aultre brilloit.
Et si plus hault eslieve sa personne
Dont en son Chef il a porté couronne,
Pourtant ne doibt homme Duc despriser,
Qui a voulu (entre vivans) user
De sens exquis, et prouesse louable,
Plus que du bien de fortune amiable.

Minos

Certes tes faictz de tresclere vertu
Sont decorez. En apres, que dictz tu
Roy Alexandre ?
Alexandre
A homme plain d'oultraige
N'est de besoing tenir aulcun langage :
Et mesmement la riche renommée
De mes haultz faictz aux astres sublimée
Assez et trop te peuvent informer,
Qur par sus moy ne se doibt renommer.
Aussi tous ceulx de la vie mortelle
Sont congnoissans, la raison estre telle :
Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
Los et honneur je veulx la main tenir,
Sachez Minos Juge Plain de prudence,
Qu'en la verdeur de mon adolescence,
Portant en chef ma couronne invincible,
Au glaive agu prins vengeance terrible
(Comme vray filz) de ceulx qui la main mirent
Dessus mon Pere, et à mort le submirent :
Et non content du Royaulme qu'avoye,
Cherchant honneur, mys et gettay en voye
Mes estandars, et à flotte petite
De combatans, par moy fut desconfite
Et mise au bas en mes premiers assaulx
Thebes cité antique, et ses vassaulx :
Puis subjugay par puissance Royale
Toutes cités d'Achaie, et Thessalle,
Et descouppay à foison par les champs
Illyriens de mes glaives tranchans,
Dont je rendy toute Grece esbahie.
Par mon pouvoir fut Asie envahie :
Libie prins, la Phase surmontay :

Brief, tous les lieux, où passay, et plantay
Mes estandars (redoubtant ma puissance)
Furent soumis à mon obeissance.
Le puissant roy Dare congneut à Tharse,
Par quel vigueur fut ma puissance espars
Encontre luy, quand soubz luy chevaucherent
Cent mil Persoys, et fierement marcherent
Vers moy de front dessoubz ses estandars
Bien trois cens mille pietons hardis souldars.
Que diray plus ? quand vint à l'eschauffer,
Le vieil Charon, grant nautonnier d'Enfer,
Bien eut à faire à gouverner sa peaultre
Pour celluy jour passer de rive en aultre
Tous les espritz qu'à bas je luy transmy
Des corps humains qu'à l'espée je my.
A celluy jour en la mortelle estorce
Par n'espergnay ma corporelle force,
Car aux enfers quatre vingt mil espritz
J'envoiaï lors : si hault cueur je pris
Que me lançay par les flottés mortelles :
De ce font foy mes plaies corporelles.
Et j'à ne fault laisser aneantir
Mes grans combatz executez en Thyr :
Et ne convient que le los en me rase,
D'avoir passé le hault mont de Caucase.
Ung chascun sçait que y fuz tant employé,
Que tout soubz moy fut rasé et ploïé.
En Inde feïs aborder mon Charroy
Triumphamment, où Pyrrhus le fier Roy
(A son meschef) de mes bras esprouva
La pesanteur, quand de moy se trouva
Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay
En tantz de lieux, qu'à la fin detranchay
Le dur Rochier, ou Hercules le fort
Pour le passer en vain meist son effort.
Brief, tout batty, et vainquy sans repos
Jusques à tant, que la fiere Atropos
Seulle cruelle ennemie aux humains
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.
Et se ainsi est, que jadis en maint lieu
Feusse tenu des mondains pour ung Dieu,
Et du party des Dieux immortelz né,
De tel erreur pardon leur soit donné :
Car la haulteur de mes faitz, et la gloire,
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.
Encore plus : tant fuz fier belliqueur,
Que j'entrepris, et euz vouloir en cueur
De tout le Monde embrasser, et saisir,
Si fiere mort m'eust presté le loisir.
Or ça Minos : je te suppli, demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende

De doulx plaisirs) si plus il est recors
De ses delictz de Capue, où son corps
Plus desbrisa aux amoureux alarmes,
Qu'a soustenir gros bois, haches, et armes.
Ne feut sa mort meschante, et furibunde,
Quand par despit de vivre au mortel Monde
Fut homicide, et boureau de soymesmes,
En avallant les ordz venins extremes ?
Et pour monstrier sa meschance infinie,
Soit demandé au Roy de Bithinie,
(Dict Prusias) vers lequel s'enfuit,
S'il feut jamais digne de los et bruit.
Ung chascun sçait, qu'il fut le plus pollu
De tous plaisirs, et le plus dissolu :
Et quand par fraulde, et ses trahisons fainctes,
Il est venu de son nom aux attainctes.
Plusieurs grands faictz il feut en maintes Terres :
Mais qu'est ce au pris de mes bruictz et tonnerres ?
A tous mortelz le cas est evident,
Que si jugé n'eusse tout Occident
Estre petit, ainsi que Thessallye,
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italye)
Tout conquesté sans occision nulle
Jusques au lieu des Columnes d'Hercules.
Mais (pour certain) je n'y daignay descendre :
Car seullement ce hault nom Alexandre
Les fait mes Serfz redoubtans mes merveilles.
Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles
Devant le mien, son honneur preferer.
Scipion
Entens ainçois, ce que veulx proferer,
Juge Minos.
Minos
Comment es tu nommé ?
Scipion
Scipion suis l'Affricain surnommé,
Homme Rommain, de noble experience.
Minos
Or parles donc : je te donne audience.
Scipion
Certes mon cueur ne veult dire, ou penser
Chose pourquoy je desire exaulcer
La grand haulteur de mes faitz singuliers
Par sus ces deux belliqueux Chevaliers :
Car je n'eu onc de vaine gloire envie,
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.
Tu sçais assez, que des mes jeunes ans
Faictz vitieux me furent desplaisans,
Et que Vertu je voulus tant cherir,
Que tout mon cueur se mist à l'acquerir,
Jugeant en moy science peu valoir,

Si d'ung hault vueil, et par ardant vouloir,
D'acquérir bruyt, et renom vertueux,
N'est employée en oeuvres fructueux.
Brief, tant aimay Vertu, que des enfance
Je fus nommé des Rommains l'esperance.
Car quand plusieurs du Senat esbahyz
De crainte, et paour, à rendre le pays
Par maintesfois furent condescendans,
Je de hault cueur, et assez jeune d'ans,
Sailly en place, ayant le glaive au point,
Leur remonstrant, que pas n'estoit besoing
Que le cler nom, que par peine et vertu
Avions acquis, fut par honte abbatu,
Et que celluy mon ennemy seroit,
Qui la sentence ainsi prononceroit.
Lors estimans cela estre ung presage,
Et que les Dieux pour le grand avantage
Du bien public, m'avoient donné hault cueur
En aage bas, comme ung fort belliqueur
Fuz esleu chef de l'armée Rommaine :
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Je feis jetter mes bannieres au vent,
Et Annibal pressay tant et souvent,
Qu'avec bon cueur, et bien peu de conduite
Le feis tourner en trop honteuse fuyte,
Tant qu'en la main de Romme l'excellente
Serve rendy Cartaige l'opulente :
Et toutesfois les Romains consistoires
Après mes grans, et louables Victoires,
Aussi humain et courtois m'ont trouvé,
Qu'avant que fusse aux armes esprouvé.
Tous biens mondains prisay moins que petit,
L'amour du Peuple estoit mon appetit,
Et d'acquérir maintz vertueux Offices
A jeune Prince honnestes, et propices.
Et d'aultre part, de Cartaige amenay
Maintz prisonniers, lors que j'en retournay
Victorieux : desquelz en la presence
Par moy fut prins le Poëte Therence.
Dont aux Romains mon fait tant agréa,
Qu'en plain Senat Censeur on me créa.
Ce fait, Asie, et Libie couruz :
D'Egypte, et Grece à force l'amour euz.
Et qu'ainsi soit, soubz querelle tresjuste
Par plusieurs fois ma puissance robuste
Ont esprouvé. Puis je Consul voiant
Le nom Rommain, jadis refflamboiant,
Lors chancelier, soy ternir, et abatre,
Pour l'eslever, fuz conquerir et batre
Une Cité de force et biens nantie,
Dicte Numance, es Espaignes bastie.

Trop long seroit (Minos) l'entier deduire
De mes haultz faictz, qu'on verra tousjours luyre.
Et d'autre part ; simple vergongne honneste
D'en dire plus en rien ne m'admonneste :
Parquoy à toy en laisse la choison,
Qui sçais où sont les termes de raison.
Si t'advertis, qu'onques malheur en riens
Ne me troubla : ne pour comble de biens,
Que me donnast la Deesse fatalle,
Close ne fut ma main tresliberalle.
Bien l'ont congnu, et assez le prouwerent
Après ma mort ceulx qui rien ne trouverent
En mes tresors dez biens mondains delivres,
Fors seulement d'argent quatre vingtz livres.
Des Dieux aussi la bonté immortelle
M'a bien voulu douer de grâce telle,
Que cruauté, et injustice, au bas
Je dejectay, et ne mis mes esbatz
Aux vanitez, et doulx plaisirs menus
De Cupido le mol filz de Venus,
Dont les deduitz, et mondaines enquestes
Nuisantes sont à louables conquestes.
Tous lesquelz motz, je ne dy pour tascher
A leur honneur confondre, ou submarcher :
Ainçois le dy, pour tousjours en prouesse
Du nom Rommain soustenir la haultesse :
Dont tu en as plus ouy referer,
Que n'en pourroit ma langue proferer.
La sentence de Minos
Certainement vos Martiaulx ouvraiges
Sont achevez de tresardans couraiges :
Mais si ainsi est, que par Vertu doibve estre
Honneur acquis, Raison donne à congnoistre,
Que Scipion jadis fuyant delices,
Et non saillant de Vertu hors des lices,
D'honneur dessert le tiltre pretieux
Devant vous deux, qui fustes vitieux.
Parquoy jugeons Scipion preceder,
Et Alexandre Annibal exceder.
Et si de nous la Sentence importune
Est à vous deux, demandez à Fortune,
S'elle n'a pas tousjours favorisé
A vostre part. Après soit advisé
Au trop ardant, et oultrageux desir,
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir
A (sans cesser) esprendre sang humain,
Et ruiner de fouldroyante main,
Sains nul propos, la fabrique du Monde.
Où Raison fault, Vertu plus n'y abonde.

Les tristes vers de Philippe Beroalde,

Sur le jour du Vendredy Saint, Translatez de Latin en Francoys. Et se commencent en latin :

Venit moesta dies, rediit lachrymabile tempus.

Or est venu le jour en dueil tourné,

Or est le temps plain de pleurs retourné,

Or sont ce jour les funerailles saintes

De Jesuchrist celebrées, et tainctes

D'aspre douleur : soient doncques rougissans

Ores nos yeulx par larmes d'eulx yssans.

Tous estomachz en grief vices tumbez,

Par coups de poing soient meurdriz, et plumbez.

Quiconques ayme, exalte, et qui decore

Le nom de Dieu, et son pouvoir adore,

Coeuvre son cueur, et sensitif expres

De gros sanglotz s'entresuivans de pres.

Voicy le Jour lamentable sur Terre,

Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre.

Pourtant plaisirs, amours, jeux, et banquetz,

Riz, voluptez, broquars, et fins caquetz,

Tenez vous loing, et vienne douleur rude,

Soing pleurs, souspirs, avec sollicitude.

C'est le Jour noir, auquel fault pour poincture

De deuil monstrez, porter noire taincture.

Soient donc vestuz de couleur noire, et brune

Princes, Prelatz, et toute gent commune :

Viennent aussi avec robe de dueil,

Jeunes et vieulx, en plorant larmes d'oeil,

Et toute femme, où lyesse est aperte,

De noir habit soit vestue, et couverte.

Rivieres, Champs, Forestz, Montz, et Vallées,

Ce jourd'huy soient tristes, et desolées.

Bestes aussi privées, et sauvages,

En douleur soient. Par fleuves, et rivages

Soient gemissans Poissons couvers d'escaille,

Et tous Oyseaulx painctz de diverse taille.

Les Elemens, la Terre, et Mer profonde,

L'aer, et le Feu, Lune, Soleil, et Monde,

Le Ciel aussi de haulteur excellente,

Et toute chose à present soit dolente :

Car c'est le Jour dolent, et dolozeux,

Triste, tery, trop rude, et rigoureux.

Maintenant donc fault usurper, et prendre

Les larmes d'oeil, que Heracle sceut espendre :

De Xenocrate, ou de Crassus doibt on

Avoir la face, et le front de Caton :

La barbe aussi longue, rude, et semblable.

A celle là d'un Prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme, ou femme, qui vive,

Robe de pourpre, ou d'escarlate vive :

Ne soit luisant la chaisne à grosse boucle
Dessus le col, ny l'ardante Escarboucle :
Ne vueille aulcun au tour de doigz cercler.
Verte Emeraulde, ou Dyamant trescler :
Sans peigner soit le poil au chef : tremblant,
Et aux cheveulx soit la barbe semblant :
Ne soit la femme en son cheminer grave,
Et d'eaux de far son visaiqe ne lave :
Ne soit sa gorge en blancheur decorée,
Ne d'aulcun art sa bouche colorée :
Ne soient les chefz des grans Dames coiffez
D'ornemenz fins, de gemmes estoffez :
Mais sans porter brasseletz, ne carcans
Prennent habitz, signe de dueil marquans.
Car c'est le Jour, auquel le Redempteur,
De toute chose unique Createur,
Après tourmens, labeurs de corps, et veines,
Mille souffletz, flagellemens, et peines,
Illusions des Juifz inhumains,
Pendit en croix, encloué piedz, et mains,
Picquant couronne au digne chef portant,
Et d'amertume ung breuvage goustant.
O jour funebre, ô lamentable mort,
O cruaulté, qui la pensée mord
De ceste gent prophane, et incredule.
O fiere tourbe, emplye de macule,
Trop plus subjecte à rude felonnie,
Que Ours de Libie, ou Tigres d'Ircanie,
Ne que le salle, et cruel domicile,
Ou s'exerçoit tyrannie en Sicile.
Ainsi avez (Sacrileges) moillé
Voz mains au sang, qui ne fut onc souillé :
Et icelluy mis à mort par envye,
Qui vous avoit donné lumiere et vie,
Manoirs, et Champs de tous biens plantureux,
Puissant empire, et siege bien heureux,
Et qui jadis, en faisant consommer
Pharaon Roy dedans la rouge Mer,
En liberté remis soubz voz Monarches
Tous voz parens anciens Patriarches.
O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,
Dont par tout doibt apparoir la racine.
O faulce. Ligne extraicte de Judée
As tu osé tant estre outrecuidée
De perdre cil, qui par siecles plusieurs
T'a preservé par dons superieurs,
Et t'a instruit en la doctrine exquise
Des saintes Loix du prophete Moyses,
En apportant sur le hault des limites
De Sinay les deux Tables escriptes,
Pour et affin que obtinses Diadesmes,

Ou digne palme aux regions suprêmes.
Las quelz mercys tu rends pour ung tel don :
O quel ingrat, et contraire guerdon.
Et quel peché se pourroit il trouver
Semblable au tien ? Point ne te peulx laver !
A tous humains certes est impossible,
D'en perpetrer encor ung si horrible :
Car beau parler, ny foy ferme, et antique,
Religion, ne Vertu autentique.
Des Peres saintz n'ont sceu si hault atteindre,
Que ta fureur ayes voulu refraindre.
Des vrays disans Prophetes les oracles,
Ne de Jesus les apparens miracles
De faulx conseil ne t'ont sceu revoquer,
Tant t'es voulu à durté provoquer.
O gent sans cueur, gent de faulse nature,
Gent aveuglée en ta perte future,
En meurtrissant par peines, et foiblesses
Ung si grand Roy, de ton cousteau te blesses :
Et qu'ainsi soit, à present tu en souffres
Cruelle gehaine en feu, flambes, et souffres :
Si qu'à jamais ton tourment merité
Voys, et verras : et ta Posterité,
Si elle adhere à ta faulte importune,
Se sentira de semblable fortune :
Car il n'y a que luy, qui sceust purger
Le trop cruel, et horrible danger
De mort seconde : et sans luy n'auront grâce
Voz filz vivans, n'aucune humaine race.
Aucun juif pour tel faulte ancienne
N'a siege, champ, ny maison, qui soit sienne :
Et tout ainsi, que la forte tourmente
En pleine Mer la nasselle-tourmente,
Laquelle estant sans mast, sans voile, et maistre,
De tous les ventz à dextre, et à senestre
Est agitée : ainsi estes Juifz
De tous costez deschassez, et fuiz,
Vivans tousjours soubz tributaire reigle :
Et tout ainsi que le Cigne hait L'aigle,
Le Chien le Loup, Hannuier le François,
Ainsi chascun, quelque part que tu soys,
Hayt, et herra ta fausse progenie
Pour l'inhumaine, et dure tyrannie
Que feis à cil, qui tant de biens t'offrit,
Quand Paradis, et les Enfers t'ouvrit.
O douce Mort, par salut manifeste
Tu nous repais de viande Celeste :
Par toy fuions le regne Plutonique,
Par toy gist bas le Serpent draconique :
Car le Jour vient agreable sur terre,
Le Jour qu'on doibt noter de blanche pierre,

Le Jour heureux en trois jours surviendra,
Que Jesuchrist des Enfers reviendra.
Parquoy Pescheur, dont l'âme est delivrée,
Qui ce jourd'huy portes noire livrée,
Resjouys toy, prens plaisir pour douleur :
Pour noir habit, rouge, et vive couleur :
Pour pleurs, motez de liesse assignée :
Car c'est le Jour d'heureuse destinée,
Qui à Satan prepare affliction,
Et aux mortelz seure salvation.
Donc congnoissant le bien de mort amere,
Doux Jesuchrist, né d'une Vierge mere,
S'il est ainsi, que ton pouvoir honore,
S'il est ainsi, que de bon cueur t'adore,
S'il est ainsi, que j'ensuive ta Loy,
S'il est ainsi, que je vive en ta Foy,
Et comme croy, qu'es aux Cieulx triumphant,
Secours (helas) ung chascun tien enfant,
Si qu'en vivant soit en santé la vie,
Et en mourant aux Cieulx l'âme ravie.

Oraison contemplative devant le crucifix

Las je ne puis ne parler, ne crier,
Doux Jesuchrist : plaise toy deslier
L'estroict lien de ma langue perie,
Comme jadis feis au vieil Zacharie.
La quantité de mes vieulx pechés bousche
Mortellement ma pecheresse bouche.
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduictz empeschant :
Si que ne puis pousser dehors le crime,
Qui en mon cueur pour ma faulte s'imprime.
Quand le Loup veult (sans le sceu du Bergier)
Ravir l'Aigneau, et fuir sans dangier,
De peur du cry le gosier il luy coupe :
Ainsi quand suis au remors de ma coulpe,
Le faulx Sathan faict mon parler refraindre,
Affin qu'a toy je ne me puisse plaindre,
Affin, mon Dieu, qu'à mes maulx, et perilz
N'invoque toy, ne tes saintz Esperitz,
Et que ma langue à mal dire apprestée,
Laquelle m'as pour confesser prestée,
Taise du tout mon mesfaict inhumain,
Disant tousjours, attendz jusque à demain.
Ainsi sans cesse, à mal va incitant
Par nouveaux artz mon cueur peu resistant.
O mon Saulveur, trop ma veue est troublée,
Et de te veoir j'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité,
Qui te fait prendre habit d'humanité :
Voyant aussi de mon temps la grand perte,
Ma conscience a sa puissance ouverte
Pour stimuler, et poindre ma pensée,
De ce que j'ay ta haultesse offensée,
Et dont par trop en paresse te sers,
Mal recordant, que t'amour ne dessers,
Trop mal piteux, quand voy souffrir mon proche,
Et à gemir plus dur que fer, ne roche.
Donc ô seul Dieu, qui tous nos biens accroys,
Descends (helas) de ceste haulte croix
Jusques au bas de ce tien sacré Temple,
A celle fin que mieulx je te contemple.
Pas n'est si longue icelle voye, comme
Quand descendis du Ciel pour te faire homme :
Si te supply de me prester la grâce,
Que tes genoulx d'affection j'embrasse,
Et que je soys de baiser advoué
Ce divin pied, qui sur l'aultre est cloué.
En plus hault lieu te toucher ne m'incline,
Car du plus bas je me sens trop indigne.

Mais si par foy suis digne que me voyes,
Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoies,
Sans me chasser comme non legitime,
De si hault bien trop heureux je m'estime :
Et s'ainsi est, que pour soy arroser
De larmes d'oeil, on te puisse appaiser,
Je vueil qu'en pleurs tout fundant on me treuve :
Soit le mien chief desmaintenant ung fleuve :
Soyent mes deux bras ruisseaux, où eau s'espande :
Et ma poitrine, une Mer haulte, et grande :
Mes jambes soient torrent, qui coure royde :
Et mes deux yeulx, deux fontaines d'eau froide,
Pour mieulx laver la coulpe de moymesmes.
Et si de pleurs, et de sanglotz extrêmes,
Cure tu n'as, desirant qu'on te serve
A genoulx secz, dès ors je me reserve,
Et suis tout prest, pour plus briefve responce,
D'estre plus sec que la pierre de ponce.
Et d'autre part, si humbles oraisons
Tu aymes mieulx, las par vives raisons
Fais que ma voix soit plus repercussive,
Que celle là d'Echo, qui semble vive
Respondre aux gens, et aux bestes farouches :
Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
Pour mieulx à plain, et en plus de manieres
Te rendre grâces à chanter mes prieres.
Brief, moyen n'est, qui appaiser te face,
Que je ne cherche, affin d'avoir ta grâce :
Mais tant y a, que si le mien tourment
Au gré de toy n'est assez vehement,
Certes mon Dieu, tout ce qu'il te plaira,
Je souffriray, comme cil qui sera
Le tien subject, car rien ne vueil souffrir
Que comme tien, qui viens à toy me offrir,
Et à qui seul est mon âme subjecte.
Mon prier donc ennuieulx ne rejecte,
Puis que jadis une femme ennuyante
Ne rejectas : qui tant fust suppliante,
Et en ses dictz si fort t'importuna,
Qu'à son desir ta bonté ramena
Pour luy oster de ces pechez le nombre,
Qui tant faisoient à sa vie d'encombre.
L'estroicte loy, que tu as prononcée,
Espovanter pourroyt bien ma pensée :
Mais je prens cueur en ta douceur immense,
A qui ta loy donne lieu par clemence :
Et quoy que j'aye envers toy tant meffaict,
Que si aulcun m'en avoit autant faict,
Je ne croy pas, que pardon luy en fesse,
De toy pourtant je attends salut propice,
Bien congnoissant, que ta benignité

Trop plus grande est, que mon iniquité.
Tu sçavoys bien, que pecher je devoie :
M'as tu donc faict, pour d'Enfer tenir voye ?
Non, mais affin qu'on congneust au remede,
Que ta pieté toute rigueur excède.
Veux tu souffrir, qu'en ma pensée ague,
De droit, et loix encontre toy argue ?
Qui d'aucun mal donne l'occasion,
Luy mesmes faict mal, et abusion.
Ce nonobstant, tu as créé les femmes,
Et nous deffends d'Amours suivre les flammes,
Si l'on ne prend marital Sacrement,
Avec l'amour d'une tant seulement :
Certes plus doux tu es aux bestes toutes,
Quand soubz telz loix ne les contrains, et boutes.
Pourquoi as tu produit pour vieil, et jeune
Tant de grans biens, puis que tu veulx qu'on jeusne ?
Et dequoy sert pain, et vin, et fruictage,
Si tu ne veulx qu'on en use en tout aage ?
Veu que tu fais Terre fertile, et grasse,
Certainement tel grâce n'est point grâce :
Ne celluy don n'est don d'aucune chose,
Mais plustost dam (si ce mot dire j'ose) :
Et ressemblons parmy les biens du Monde
A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.
Et d'aultre part, si aucun est venuste,
Prudent, et beau, gorgias et robuste
Plus que nul aultre, est ce pas bien raison,
Qu'il en soit fier, puis qu'il a la choison ?
Tu nous a faict les nuictz longues, et grandes,
Et toutesfois à veiller nous commandes.
Tu ne veulx pas que negligence on hante,
Et si as faict mainte chose attraiante
Le cueur des gens à oysive paresse.
Las qu'ay je dit ? quelle fureur me presse ?
Perds je le sens ? hélas mon Dieu reffrain
Par ta bonté de ma bouche le frain :
Le desvoié vueilles remettre en voye,
Et mon injure au loing de moy envoye :
Car tant sont vains mes arguments obliques,
Qu'il ne leur fault responses, ne repliques.
Tu veulx, que aucuns en pauvreté mandient,
Mais c'est affin, qu'en s'excusant ne dient,
Que la richesse à mal les a induictz,
Et à plusieurs les grands tresors produitz,
A celle fin que de dire n'aient garde,
Que pauvreté de bien faire les garde.
Tel est ton droict, voire et si croy que pour ce
Tu feis Judas gouverneur de ta bourse :
Et au regard du faulx Riche inhumain,
Les biens livras en son ingrante main,

A celle fin qu'il n'eust faulte de rien,
Quand il voudroit user de mal, ou bien.
Mais (ô Jesus). Roy doux, et amyable,
Dieu tresclement, et juge pitoyable,
Fais qu'en mes ans ta haultesse me donne,
Pour te servir, saine pensée, et bonne,
Ne faire rien, qu'à ton honneur, et gloire,
Tes mandemens ouyr, garder, et croire,
Avec souspirs, regretz, et repentence
De t'avoir faict pour tant de foyz offense.
Puis quand la vie à Mort donnera lieu,
Las tire moy, mon Redempteur, et Dieu,
Là hault, où joye indicible sentit
Celluy Larron, qui tard se repentit,
Pour et affin qu'en laissant tout moleste
Je soys remply de liesse Celeste :
Et que t'amour, dedans mon cueur ancrée
Qui m'a créé, pres de toy me recrée.

Epistres

I

Epistre de Maguelonne à son Amy.
Pierre de Prouvence, elle estant en son hospital
Subscription de l'Epistre
Messaiger de Venus prens ta haulte vollée,
Cherche le seul Amant de ceste desolée :
Et quelque part qu'il rie, ou gemisse à present,
De ce piteux escript fais luy ung doux present.
La plus dolente, et malheureuse femme,
Qui oncq entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, met ceste. Epistre en voye,
Et par icelle (amy) salut t'envoye,
Bien congnoissant, que despite Fortune,
Et non pas toy, à present me infortune ;
Car si tristesse avecques dur regret
M'a fait jecter maint gros souspir aigret,
Certes je sçay ; que d'ennuy les alarmes.
T'ont fait jecter maintesfois maintes larmes.
O noble cueur, que je voulu choisir.
Pour mon Amant, ce n'est pas le plaisir
Qu'eusmes alors, qu'en la maison Royale
Du Roy mon Pere à t'amye loyalle
Parlementas, d'elle tout vis à vis :
Si te prometz, que bien m'estoit advis,
Que tout le bien du Monde, et le deduit
N'estoit que dueil, pres du gracieux fruit
D'un des baisers, que de toy je receuz :
Mais noz espritz par trop furent deceuz,
Quand tout soubdain la fatalle Deesse
En deuil mua nostre grande lyesse,
Qui dura moins que celle de Dido :
Car tost apres que l'enfant Cupido
M'eust fait laisser mon Pere puissant Roy,
Vinsmes entrer seuletz en desarroy
En ung grand boys, où tu me descendis,
Et ton manteau dessus l'herbe estendis,
En me disant, m'amy Maguelonne,
Reposons nous sur l'herbe qui fleuronne,
Et escoutons du Rossignol le chant.
Ainsi fut fait. Adonc en arrachant
Fleurs, et boutons de beaulté tresinsigne,
Pour te monstret de vray Amour le signe,
Je les gettoys de toy à l'environ,
Puis devisant m'assis sur ton giron :
Mais en comptant ce qu'avions en pensée,
Sommeil me print, car j'estois bien lassée.
Finablement m'endormy pres de toy,
Dont contemplant quelque beaulté en moy,
Et te sentant en ta liberté franche,

I

Tu découvris ma poitrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, et tes levres vermeilles
Baiserent lors les miennes à desir.
Sans vilainie, en moy prins ton plaisir
Plus que ravy, voiant ta douce amye
Entre tes bras doucement endormye.
Là tes beaulx yeux ne se pouvoient saouler :
Et si disois (pour plus te consoler)
Semblables motz en gemissante alaine.
O beau Pâris, je ne croy pas que Helaine,
Que tu ravis par Venus dedans Grece,
Eust de beaulté autant que ma Maistresse :
Si on le dit, certes ce sont abus.
Disant ces motz, tu vis bien que Phebus
Du hasle noir rendoit ma couleur taincte,
Dont te levas, et couppas branche mainte,
Que tout au tour de moy tu vins estendre
Pour préserver ma face jeune, et tendre.
Helas Amy, tu ne sçavoys que faire
A me traicter, obeir, et complaire,
Comme celluy duquel j'avoys le cueur.
Mais ce pendant, ô gentil Belliqueur,
Je dormois fort, et Fortune veilloit :
Pour nostre mal las elle travailloit.
Car quand je fuz de mon repos lassée,
En te cuidant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
En lieu de toy, las je veins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moy avoys mise, et sernée,
En te disant, mon gracieux Amy,
Ay je point trop à vostre gré dormy ?
N'est il pas temps, que d'icy je me lieve ?
Ce proferant, ung peu je me soublieve,
Je cherche, et cours, je reviens, et puis voys,
Au tour de moy je ne veis que les boys,
Dont maintefois t'appelay Pierre, Pierre,
As tu le cueur endurcy plus que Pierre,
De me laisser en cestuy boys absconse ?
Quand de nully n'eu aulcune responce,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme transie, ou morte :
Et quand apres mes langoreux espritz
De leur vigueur furent ung peu surpris,
Semblables motz je dis de cueur, et bouche.
Helas amy, de prouesse la souche,
Où es allé ? Es tu hors de ton sens,
De me livrer la douleur que je sens
En ce boys plein de bestes inhumaines ?
M'as tu osté des plaisances mondaines,

Que je prenoys en la maison mon Pere,
Pour me laisser en ce cruel repaire ?
Las qu'as tu fait, de t'en partir ainsi ?
Penses tu bien que puisse vivre icy ?
Que t'ay je fait, ô cœur lasche, et immunde ?
Se tu estoys le plus noble du Monde,
Ce vilain tour si rudement te blesse,
Qu'oster te peult le tiltre de noblesse.
O cœur remply de fallace, et fainctise,
O cœur plus dur, que n'est la roche bise,
O cœur plus faulx, qu'oncques nasquit de Mere !
Mais responds moy à ma complaincte amere.
Me promis tu en ma chambre parée,
Quand te promis suivre jour, et serée,
De me laisser en ce boys en dormant ?
Certes tu es le plus cruel amant
Qui oncques feut, d'ainsi m'avoir fraudée.
Ne suis je pas la seconde Médée ?
Certes ouy : et à bonne raison
Dire te puis estre l'aultre Jason.
Disant ces motz, d'ung animé courage,
Te voys querant, comme pleine de rage,
Parmy les boys, sans doubter nulz travaux :
Et sur ce point rencontray noz chevaulx
Encor liez, paissans l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce, et renouvelle :
Car bien congneu, que de ta voulenté
D'avecques moy ne t'estoys absenté.
Si commençay, comme de douleur taincte,
Plus que devant faire telle complaincte.
Or voy je bien (Amy) et bien appert,
Que maulgré toy en cestuy boys desert
Suis demourée. O fortune indecente,
Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,
Que tu te prens à ceulx de haulte touche,
Et aux loiaux. Quel rancune te touche ?
Es tu d'envie entachée, et pollue,
Dont nostre amour n'a esté dissolue ?
O cher amy, ô cœur doulx, et begnin,
Que n'ay je prins d'Atropos le venin
Avecques toy ? vouloys tu que ma vie
Fust encor plus cruellement ravie ?
Je te prometz qu'oncques à creature
Il ne survint si piteuse adventure.
Et à tort t'ay nommé, et sans raison
Le desloyal, qui conquist la toison :
Pardonne moy, certes je m'en repens.
O fiers Lyons, et venimeux Serpens,
Crapaulx enflez, et toutes aultres bestes
Courez vers moy, et soyez toutes prestes
De devorer ma jeune tendre chair,

Que mon amy n'a pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainsi morne demeure
Par trop crier, et plus noir que meure,
Sentant mon cueur plus froid que glace, ou marbre :
Et de ce pas montay dessus ung arbre
A grand labeur. Lors la veue s'espart
En la forest : mais en chascune part
Je n'entendy que les voix treshydeuses,
Et hurlemens des bestes dangereuses.
De tous, costez regardois, pour sçavoir
Si le tien corps pourroie apparcevoir,
Mais je ne vy que celluy boys saulvage,
La Mer profonde, et perilleux rivage,
Qui durement fait mon mal empirer.
Là demouray (non pas sans souspirer)
Toute la nuict : ô Vierge treshaultaine,
Raison y eut, car je suis trescertaine,
Qu'oncques Thisbé, qui à la mort s'offrit
Pour Piramus, tant de mal ne souffrit.
En evitant que les Loups d'aventure
De mon corps tien ne feissent leur pasture,
Toute la nuict je passay sans dormir
Sur ce grand arbre, où ne feis que gemir :
Et au matin que la clere Aurora
En ce bas Monde esclercy le jour a,
Me descendy, triste, morne, et pallie,
Et noz chevaulx en plourant je deslye
En leur disant : ainsi comme je pense
Que vostre Maistre au loing de ma presence
S'en va errant par le Monde en esmoy,
C'est bien raison, que (comme luy, et moy)
Alliez seuletz par boys, plaine, et campagne.
Adonc rencontre une haulte montaigne :
Et de ce lieu, les Pelerins errans
Je pouvois veoir, qui tiroient sur les rengs
Du grand chemin de Romme sainte, et digne.
Lors devant moy 'vey une Pelerine,
A qui donnay mon Royal vestement
Pour le sien povre : et des lors promptement
La tienne amour si m'incita grant erre
A te chercher en haulte Mer, et Terre :
Où maintesfois de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon souvent je requeroie,
Que de par toy je fusse rencontrée.
Tant cheminay, que vins en la contrée
De Lombardie, en soucy tresamer :
Et de ce lieu me jectay sur la Mer,
Où le bon vent si bien la Nef avance,
Qu'elle aborda au pays de Prouvence :
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart : et que ton pere Conte

De ce pays durement s'en contriste :
Ta noble Mere en a le cueur si triste,
Qu'en desespoir luy conviendra mourir.
Penses tu point doncques nous secourir ?
Veulx tu laisser ceste pauvre loyalle
Née de sang, et semence Royale
En ceste simple, et miserable vie ?
Laquelle encor de ton Amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Ung hospital a basty sur ung port
Dict de saint Pierre, en bonne souvenance
De ton hault nom : et là prend sa plaisance
A gouverner, à l'honneur du hault Dieu,
Pauvres errans malades en ce lieu :
Ou j'ay basty ces myens tristes escriptz
En amertume, en pleurs, larmes, et crys,
Comme peulx veoir, qu'ilz sont faictz, et tissus :
Et si bien voys la main, dont sont yssus,
Ingrat seras, si en cest hospital,
Celle qui t'a donné son cueur total,
Tu ne viens veoir : car Virginité pure
Te gardera, sans aucune rompure :
Et de mon corps seras seul joyssant.
Mais s'ainsi n'est, mon aage florissant
Consummeray sans joye singuliere
En pauvreté, comme une hospitaliere.
Doncques (Amy) viens moy veoir de ta grâce.
Car tiens toy seur, qu'en ceste pauvre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regretz renouvelles.
Rondeau, Duquel les
lettres Capitales portent le nom de l'auteur
Comme Dido, qui moult se courrouça,
Lors qu'Eneas seule la delaisa
En son Païs : tout ainsi Maguelonne
Mena son dueil : comme tressaincte ; et bonne,
En l'hospital toute sa fleur passa.
Nulle fortune oncques ne la blessa :
Toute constance en son cueur amassa,
Mieux esperant : et ne fut point felonne,
Comme Dido.
Aussi celluy, qui toute puissance a,
Renvoya cil, qui au boys la laissa,
Où elle estoit : mais quoy qu'on en blasonne,
Tant eut de dueil, que le Monde s'estonne,
Que d'un cousteau son cueur ne transpersa,
Comme Dido.

II

L'epistre du Despourveu à ma Dame
la Duchesse D'Alençon, et de Berry,
Soeur unique du Roy
Si j'ay emprins en ma simple jeunesse
De vous escrire, ô treshaulte Princesse,
Je vous supply, que par douceur humaine
Me pardonnez, car Bon vouloir, qui meine
Le mien desir, me donna esperance
Que vostre noble, et digne preference
Regarderoit par ung sens tresillustre,
Que petit feu ne peult getter grand lustre.
Aultre raison qui me induit, et inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuict tenebreuse, et obscure
Me fut advis, que le grand Dieu Mercure
Chief d'Eloquence, en partant des haults Cieulx,
S'en vint en Terre apparroistre à mes yeulx,
Tenant en main sa verge, et Caducée
De deux Serpens : par ordre entrelassée :
Et quand il eut sa face celestine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance, ne geste,
Ne peus tenir, voyant ce corps celeste,
Qui d'une Amour entremeslée de ire
Me commença semblables motz à dire.
Mercure en forme de Rondeau
Mille douleurs te feront souspirer,
Si en mon art tu ne veulx inspirer
Le tien esprit par cure diligente :
Car bien peu sert la Poësie gente,
Si bien, et loz on n'en veult attirer.
Et se aultrement tu n'y veulx aspirer,
Certes Amy, pour ton dueil empirer,
Tu souffriras des fois plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc si tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur, et bien vueilles toy retirer
Vers d'Alençon la Duchesse excellente,
Et de tes faictz (telz qui sont) luy presente,
Car elle peult te garder d'endurer
Mille douleurs.
L'auteur
Après ces motz, ses aelles esbranla,
Et vers les cours Celestes s'en alla
L'eloquent Dieu : mais à peine fut il
Monté au Ciel par son voller subtil,
Que dedans moy (ainsi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du Monde s'assembla.

II

Les bons propos, les raisons singulieres
Je voys cherchant, et les belles matieres
A celle fin de faire Oeuvre duisante
Pour Dame, tant en vertus reluisante.
Que diray plus ? Certes les miens espritz
Furent des lors comme de joye espriz :
Bien disposez d'une veine subtile,
De vous escrire en ung souverain stile.
Mais tout soubdain, Dame tresvertueuse,
Vers moy s'en vint une Vieille hideuse,
Maigre de corps, et de face blemie,
Qui se disoit de Fortune ennemye :
Le cueur avoit plus froid que glace, ou marbre,
Le corps tremblant, comme la fueille en l'arbre,
Les yeux baissez, comme de paour estrainte,
Et s'appeloit par son propre nom Crainte :
Laquelle lors d'ung vouloir inhumain
Me feist saillir la plume hors la main,
Que sur papier tost je voulois coucher,
Pour au labeur mes espritz empescher :
Et tous ces motz de me dire print cure
Mal consonnans à ceulx du Dieu Mercure.
Crainte parlant en forme de Rondeau
Trop hardiment entrepris, et mesfaictz
O toy tant jeune : oses tu bien tes faictz
Si mal bastiz presenter devant celle,
Qui de sçavoir toutes aultres precelle ?
Mal peult aller, qui charge trop grand fais.
Tous tes labeurs ne sont que contrefaictz
Aupres de ceulx des Orateurs parfaictz,
Qui craignent bien de s'adresser à elle
Trop hardiment.
Si ton sens foible advisoit les forfaictz
Aisez à faire en tes simples effetz,
Tu diroys bien, que petite Nasselle
Trop plus souvent, que la grande, chancelle,
Et pour autant, regarde que tu faiz
Trop hardiment.
L'auteur
Ces motz finiz, demeure mon semblant
Triste, transi, tout terny, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans seure soustenance,
Dur d'esperit, desnüé d'esperance,
Melancolic, morne, marry, musant,
Pasle, perplex, paoureux, pensif, pesant,
Foible, failly, foulé, fasché, forclus,
Confuz, courcé. Croire Crainte concluz,
Bien congnoissant que verité disoit
De celle là, que tant elle prisoit :
Dont je perdz cueur, et audace me laisse :
Crainte me tient, Doubte me meine en laisse,

Plus dur devient le mien esprit qu'enclume.
Si ruay jus encre, papier, et plume,
Voire, et de faict proposois de non tistre
Jamais pour vous Rondeau, Lay, ou Epistre,
Si n'eust esté, que sur ceste entreprise
Vint arriver (à tout sa barbe grise)
Ung bon Vieillard, portant chere joyeuse,
Confortatif, de parolle amoureuse,
Bien ressemblant homme de grand renom,
Et s'appeloit Bon Espoir par son nom :
Lequel voyant ceste femme tremblante
Aultre que humaine (à la veoir) ressemblante
Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
Fort rudement s'efforce à la chasser ;
En me incitant d'avoir hardy courage
De besongner, et faire à ce coup rage.
Puis folle Crainte amy de Soucy
Irrita fort, en s'escriant ainsi.
Bon Espoir parlant en forme de Ballade
Va t'en ailleurs, faulce Vieille dolente,
Grande ennemie à fortune, et bon heur,
Sans forvoyer par ta parolle lente
Ce pauvre humain hors la voye d'honneur :
Et toy Amy, croy moy, car guerdonneur
Je te feray, si craintif ne te sens :
Croy donc Mercure, emploie tes cinq sens,
Cueur, esprit, et fantasie toute
A composer nouveaulx motz, et recens,
En deschassant crainte, soucy, et doubte.
Car celle là, vers qui tu as entente
De t'adresser, est pleine de liqueur
D'humilité, ceste vertu patente,
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et outre plus, c'est la Dame de cueur
Mieulx excusant les esperitz, et sens
Des Escrivains, tant soient ilz innocens,
Et qui plus tost leurs miseres desboute.
Si te supply, à mon vueil condescens,
En deschassant crainte, soucy, et doubte.
Est il possible, en vertu excellente
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaulx dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus ? ouy : car je suis seur
Qu'elle a prudence, avoir, beaulté, douceur,
Et des Vertus encor plus de cinq cens.
Parquoy amy, si tes dictz sont decens,
Tu congnoistras (et de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent Adolescens
En deschassant crainte, soucy, et doubte.
Envoy
Homme craintif, tenant rentes, et cens

Des Muses, croy, si jamais tu descends
[Au lac de paour,] qui hors d'espoir te bouste,
[Au val de paour]
Mal t'en yra : pource à moy te consens
En deschassant crainte, soucy, et doubte.
Le despourveu
En ce propos grandement travaillay
Jusques à temps qu'en sursault m'esveillay
Ung peu devant, qu'Aurora la fourriere
Du cler Phebus commençast mettre arriere
L'obscurité nocture sans sejour,
Pour esclarcir la belle Aulbe du jour.
Si me souvint tout à coup de mon songe,
Dont la pluspart n'est fable, ne mensonge,
A tout le moins, pas ne fut mensonger
Le bon Espoir, qui vint à mon songer :
Car verité fait en luy apparoistre
Par les vertus, qu'en vous il disoit estre.
Or ay je fait au vueil du dieu Mercure,
Or ay je prins la hardiesse, et cure
De vous escrire à mon petit pouvoir,
Me confiant aux parolles d'Espoir
Le bon Vieillard, vray confort des craintifz,
A droit nommé repaisseur des chetifz,
Car repeu m'a tousjours soubz bonne entente
En la forest nommée longue Attente :
Voire et encor de m'y tenir s'attend,
Si vostre grâce envers moy ne s'estend.
Parquoy convient qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuive.
Ainsi je suis poursuit, et poursuivant
D'estre le moindre, et plus petit servant
De vostre hostel (magnanime Princesse)
Aiant espoir, que la vostre noblesse
Me recevra, non pour aulcune chose
Qui soit en moy pour vous servir enclose :
Non pour prier, requeste, ou rhetorique,
Mais pour l'amour de vostre Frere unique,
Roy des François, qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, et à vous me presente
De par Pothon, gentil homme honorable.
En me prenant, Princesse venerable,
Dire pourray, que la Nef opportune
Aura tiré de la Mer d'infortune,
Maulgré les ventz, jusque en l'isle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur :
Et si auray par ung ardant desir
Cueur, et raison de prendre tout plaisir
A esveiller mes esperitz indignes
De vous servir, pour faire Oeuvres condignes,
Telz qui plaira a vous, treshaulte Dame,

Les commander : priant de cueur, et d'âme
Dieu tout puissant, de tous humains le Pere,
Vous maintenir en fortune prospere :
Et dans cent ans prendre l'âme à mercy
Partant du corps sans douleur, ny soucy.

III

L'epistre du Camp d'Atigny, à ma dicte Dame d'Alençon
Subscription

Lettre mal faicte, et mal escripte
Volle de par cest Escriptant
Vers la plus noble Marguerite,
Qui soit point au Monde vivant.

Epistre

La main tremblant dessus la blanche carte
Me voy souvent : la plume loing s'escarte,
L'encre blanchist, et l'esprit prend cesse,
Quand j'entreprens (tresillustre Princesse)
Vous faire escriptz : et n'eusse prins l'audace,
Mais Bon Vouloir, qui toute paour efface,
M'a dict, crains tu à escrire soubdain
Vers celle là, qui oncques en desdain
Ne print tes faictz ? ainsi à l'estourdy
Me suis monstre (peult estre) trop hardy,
Bien congnoissant neantmoins que la faulte
Ne vient sinon d'entreprise trop haulte :
Mais je m'attens, que soubz vostre recueil
Sera congneu le zele de mon vueil.
Or est ainsi, Princesse magnanime,
Qu'en hault honneur, et triumphe sublime
Est florissant en ce Camp, où nous sommes,
Le Conquerant des cueurs des gentilz hommes :
C'est Monseigneur par sa vertu loyalle
Esleu en Chef de l'Armée Royale :
Où l'on a veu de guerre maintz esbatz,
Adventuriers esmouvoir gros combatz
Pour leur plaisir sur petites querelles,
Glaives tirer, et briser allumelles,
S'entrenavant de façon fort estrange :
Car le cueur ont si treshault, qu'en la fange
Plustost mourront, qur fuyr à la lice :
Mais Monseigneur, en y mettant police,
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veult avoir la main couppée.
Ainsi Pietons n'osent plus desgayner,
Dont sont contrainctz au poil s'entretraîner,
Car sans combatre ilz languissent en vie :
Et croy (tout seur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honnestement,
Que demourer chez eulx oysivement.
Ne penses pas, Dame, où tout bien abonde,
Qu'on puisse veoir plus beaulx hommes au Monde :
Car (à vray dire) il semble que Nature
Leur ait donné corpulence, et facture
Ainsi puissante, avec le cueur de mesmes,

Pour conquerir sceptres, et diademes
En mer, à pied, sur Coursiers, ou Genetz :
Et ne desplaie à tous noz Lansquenetz,
Qui ont le bruit de tenir aulcun ordre,
Mais à ceulx cy n'a point tant à remordre.
Et qui d'entreulx l'honnesteté demande,
Voyse orendroit veoir de Mouy la bande
D'aventuriers yssus de nobles gens.
Nobles sont ilz, pompeux, et diligens,
Car chascun jour au camp soubz leur enseigne
Font exercice, et l'ung à l'autre enseigne
A tenir ordre, et manier la picque,
Ou le verdun, sans prendre noise, ou picque.
De l'autre part, soubz ses fiers Estandars
Meine Boucal mille puissans souldars,
Qui ayment plus debatz, et grosses guerres,
Qu'un laboureur bonne paix en ses terres.
Et que ainsi soit, quand rudement se battent,
Advis leur est proprement qu'ilz s'esbatent.
D'autre costé, voyt on le plus souvent
Lorges jecter ses enseignes au vent,
Pour ses Pietons faire usiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes :
Grans hommes sont en ordre triumphans,
Jeunes, hardis, roydes comme Elephans,
Fort bien armez corps, testes, bras, et gorges :
Aussi dit on, les Hallecretz de Lorges.
Puis de Mouy, les nobles, et gentilz :
Et de Boucal les hommes peu craitifz :
Brief, Hercules, Montmoreau, et d'Asnieres
Ne font pas moins triumper leurs bannieres :
Si que deça on ne sçaroit trouver
Homme, qui n'ayt desir de s'esprouver,
Pour acquerir par hault oeuvre bellique
L'amour du Roy ; le vostre frere unique,
Et par ainsi, en bataille ou assault
N'y aura cil, qui ne prenne cueur hault,
Car la pluspart si hardiment yra,
Que tout le reste au choc s'enhardira.
De jour en jour une campagne verte
Voit on icy de gens toute couverte,
La picque au point, les tranchantes espées
Ceintes à droit, chausseures decoupées,
Plumes au vent, et haulx fiffres sonner
Sus gros tabours, qui font l'aer resonner :
Au son desquelz, d'une fiere façon,
Marchent en ordre, et font le limaçon,
Comme en batalle, affin de ne faillir,
Quand leur fauldra deffendre, ou assaillir,
Tousjours crians, les Ennemis sont nostres :
Et en tel poinct sont les six mil Apostres

Deliberez soubz l'espée Saint Pol,
Sans que aulcun d'eulx se monstre lasche, ou mol.
Souventesfois par devant la maison
De Monseigneur viennent à grant foison
Donner l'aubade à coups de Hacquebutes,
D'un aultre accord qu'Espinettes, ou Flustes.
Après oyt on sur icelle praerie
Par grand terreur bruire l'Artilerie,
Comme Canons doubles, et racoursiz,
Chargez de pouldre, et gros bouletz massifz,
Faisans tel bruit, qu'il semble que la Terre
Contre le Ciel vueille faire la guerre.
Voilà comment (Dame tresrenommée)
Trimphamment est conduite l'Armée,
Trop mieulx ayant combatre à dure oultrance
Que retourner (sans coup ferir) en France.
De Monseigneur, qui escrire en voudroit,
Plus cler esprit que le mien y faudroit :
Puis je sens bien ma plume trop ruralle
Pour exalter sa maison liberalle,
Qui à chascun est ouverte, et patente.
Son cueur tant bon gentils hommes contente,
Son bon vouloir gens de guerre entretient,
Sa grande vertu bonne justice tient,
Et sa justice en guerre la paix fait,
Tant que chascun va disant (en effect)
Voicy celluy tant liberal, et large,
Qui bien merite avoir Royale charge,
C'est celluy là qui tousjours en ses mains
Tient, et tiendra l'amour de tous humains :
Car puis le temps de Cesar dict Auguste,
On n'a point veu Prince au monde plus juste.
Tel est le bruyt, qui de luy court sans cesse.
Entre le peuple, et ceulx de la noblesse,
Qui chascun jour honneur faire luy viennent
Dedans sa chambre, où maintz propos se tiennent,
Non pas d'Oyseaulx, de Chiens, ne leur aboys :
Tous leurs devis, ce sont Haches, Gros boys,
Lances, Harnoys, Estandars, Gouffanons,
Salpestre, Feu, Bombardes, et Canons :
Et semble advis à les ouyr parler,
Qu'oncques ne fut memoire de baller.
Bien escriroys encores aultre chose,
Mais mieulx me vault rendre ma lettre close
En cest endroit : car les Muses entendent
Mon rude stile, et du tout me deffendent
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire
Trop long escript ne cause le contraire.
Et pour autant (Princesse cordiale,
Tige partant de la fleur Liliale)
Je vous supply ceste Epistre en gré prendre,

Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'estimer (si peu que le dessers)
Tousjours du rang de voz treshumbles serfz.
Priant celui, qui les âmes heurees
Faict triumpber aux maisons Siderées,
Que son vouloir, et souverain plaisir
Soit mettre à fin vostre plus hault desir.

IV

Epistre en prose à la dicte Dame
touchant l'armée du Roy en Haynault

Icy veoit on (tresillustre Princesse) du Roy la triumpante Armée : qui un Mercredy (comme sçavez) s'attendant avoir la bataille, par parolles persuadentes à le bien servir esleva le cueur de ses gens à si volontaire force, que alors ilz eussent non seulement combatu, mais fouldroyé le reste du Monde pour ce jour : auquel fut veue la haultesse de cueur de maintz Chevaliers, qui par ardent desir voulurent pousser en la flotte des Ennemis, lors qu'en diffamée fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruinez en la campagne par impetueux oraige d'Artillerie : dont fut attainé le Bastart d'Aimery si au vif, que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Après peult on veoir des anciens Capitaines la rusée conduite : de leurs gens d'armes la discipline militaire observée : l'ardeur des Adventuriers, et l'ordre des Suysse, avec le Triumphe general de l'Armée Gallicane : dont la veue seulement a meurtry l'honneur de Haynault, comme le Basilique premier voyant l'homme mortel. Aultre chose (ma souveraine Dame) ne voione nous, qui ne soit lamentable, comme pauvres femmes desolées errantes (leurs enfans au col) au travers du pays despouillé de verdure par le froit yvernal, qui jà les commence à poindre : puis s'en vont chauffer en leurs Villes, Villages, et Chasteaux mis à feu, combustion, et ruine totale, par vengeance reciproque : voire vengeance si confuse, et universelle, que noz Ennemis propres font passer pitié devant noz yeux. Et en telle miserable façon, ceste impitoiable Serpente la Guerre a obscurcy l'air pur, et nect, par pouldre de terre seiche, par salpestre, et pouldre artificielle, et par fumée causée de boys mortel ardent en feu (sans eaue de grâce) inextinguible. Mais nostre espoir par deçà est, que les prieres d'entre vous nobles Princesses monteront si avant es chambres Celestes, que au moyen d'icelles, la tressacrée fille de Jesuchrist nommée Paix, descendra trop plus luisante que le Soleil, pour illuminer les regions Gallicques. Et lors sera vostre noble sang hors du dangier d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'autre part, aux cueurs des jeunes Dames, et Damoyelles entrera certaine esperance du retour désiré de leurs Maritz : et vivront pauvres Laboueurs seurement en leurs habitacles, comme Prelatz en chambres bien nattées. Ainsi, bien heurée Princesse, esperons nous la non assez soubdaine venue de Paix : qui toutesfois peult finalement revenir en despit de Guerre cruelle. Comme tesmoigne Minfant en sa Comedie de fatalle destinée, disant :

Paix engendre Prosperité :
De Prosperité, vient Richesse :
De Richesse, Orgueil, Volupté :
D'orgueil, Contention sans cesse :
Contention la Guerre adresse :
La Guerre engendre Pauvreté :
La Pauvreté, Humilité :
D'Humilité revient la Paix.
Ainsi retournent humains faitz.

Voilà comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir ceste precieuse Dame souvent appellée par la nation françoise dedans les temples divins, chantans : Seigneur, donne nous paix. Laquelle vous vueille de brief envoyer icelluy Seigneur, et Redempteur Jesus : qui vous doit heureuse vie transitoire, et en fin eternelle.

V

Epistre à la Damoiselle negligente
 de venir veoir ses Amys
 Ne pense pas, tresgente Damoiselle,
 Ne pense pas, que l'amour, et vray zelle,
 Que te portons, jamais finisse, et meure
 Pour ta trop longue, et fascheuse demeure.
 Fascheuse est elle, au moins en noz endroictz :
 Mais ores quand quarante ans te tiendrois
 Loing de nos yeux, si auroit on (pour veoir)
 Records de toy, et dueil de ne te veoir :
 Car le long temps, ne l'absence loingtaine
 Vaincre ne peult l'amour vraye, et certaine.
 Si t'advisons, nostre Amye treschere,
 Que par deça ne se faict bonne chere,
 Que de t'avoir on ne face ung souhaict.
 Si l'ung s'en rit, si l'aultre est à son haict,
 Si l'ung s'esbat, si l'aultre se recrée,
 Si tost qu'on tient propos, qui nous agrée,
 Tant que le cueur de plaisir nous sautelle,
 Pleust or à Dieu (ce dit l'on) qu'une telle
 Fust or icy. L'autre dit, pleust à Dieu
 Qu'un Ange l'eust transportée en ce lieu :
 Mais pleust à Dieu (dit l'autre) que Astarot
 L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot.
 Voila comment pour ta fort bonne grâce,
 Il n'y a cil, qui son souhaict ne face
 D'estre avec toy : et ne pouvons sçavoir
 Pourquoi ne viens tes Amys deça veoir :
 Le chemin n'est ny fascheux, ny crotté,
 En moins d'avoir dict un Obsecro te,
 En noz quartiers tu seroys arrivée :
 Pourquoi donc es de nous ainsi privée ?
 Possible n'est, que bien t'excuser sceusses.
 Brief, nous vouldrions qu'aussi hault voller peusses,
 Que le hault mont d'Olympe, ou Parnasus :
 Ou qu'eusses or le Cheval Pegasus,
 Qui te portast vollant par les Provinces :
 Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
 Par le licol, par queue, ou par collet,
 Le bon Cheval du gentil Pacollet :
 Ou que ton pied fust aussi legier doncques,
 Que Bische, ou Cerf, que le Roy chassa oncques :
 Ou que de là jusque icy courrust eau,
 Qui devers nous te menast en Bateau.
 Lors n'auroys tu bonne excuse jamais,
 Mais sçauroit on si en oubly tu mectz
 Les tiens Amys. Car adonc ne tiendrait,
 Fors seulement au bon vouloir, et droit,

V

Et à l'amour, qui aux gens donne soing
De venir veoir les Amys au besoing :
Quoy qu'envers toy n'avons paour qu'elle faille,
Mais prions Dieu qu'excuse te defaille,
Affin qu'amour, qui onc ne te laissa,
A noz desirs t'améine par deça.

VI

L'epistre des Jartieres blanches
De mes couleurs, ma nouvelle Alliée,
Estre ne peult vostre jambe liée,
Car couleurs n'ay, et n'en porteray mye,
Jusques à tant, que j'auray une Amye,
Qui me taindra le seul blanc, que je porte,
En ses couleurs de quelcque belle sorte.
Pleust or à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
Que vous eussiez vouloir de les me taindre :
C'est qu'il vous pleust pour Amy me choisir
D'aussi bon cueur, que j'en ay bon desir :
Que dy je Amy ? Mais pour humble servant,
Quoy que ne soye ung tel bien desservant.
Mais quoy ? au fort, par loyaulment servir
Je tascheroye à bien le desservir.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainsi quand ferme je seroys,
Pour prendre noir, le blanc je laisseroys :
Car fermeté c'est le noir par droicture,
Pource que perdre il ne peult sa taincture.
Or porteray le blanc, ce temps pendant
Bonne fortune en amours attendant.
Si elle vient, elle sera receue
Par loyaulté dedans mon cueur conceue :
S'elle ne vient, de ma volenté franche,
Je porteray tousjours livrée blanche.
C'est celle là, que j'ayme le plus fort
Pour le present : vous advisant au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes,
J'ayme encor mieulx Dames, qui sont brunettes.

VII

Petite Epistre au Roy

En m'esbatant je faiz Rondeaux en rime,
Et en rimant bien souvent je m'enrime :
Brief, c'est pitié d'entre nous Rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs,
Et quand vous plaist, mieulx que moy, rimassez,
Des biens avez, et de la rime assez.
Mais moy à tout ma rime, et ma rimaille
Je ne soustiens (dont je suis marry) maille.
Or ce me dist (ung jour) quelque Rimart,
Viença Marot, trouves tu en rime art,
Qui serve aux gens, toy qui a rimassé :
Ouy vrayement (respondz je) Henri Macé.
Car voys tu bien, la personne rimante,
Qui au Jardin de son sens la rime ente,
Si elle n'a des biens en rimoyant,
Elle prendra plaisir en rime oyant :
Et m'est advis, que si je ne rimoye,
Mon pauvre corps ne seroit nourry moye,
Ne demy jour. Car la moindre rimette
C'est le plaisir, ou fault que mon rys mette.
Si vous supply, qu'à ce jeune Rimeur
Facies avoir ung jour par sa rime heur.
Affin qu'on die, en prose, ou en rimant,
Ce Rimailleur, qui s'alloit enrimant,
Tant rimassa, rima, et rimonna,
Qu'il a congneu, quel bien par rime on a.

VIII

Epistre pour le capitaine Bourgeon.
A monsieur de la Rocque
Comme à celluy, en qui plustost j'espere ;
Et que je tiens pour Pere et plus que Pere,
A vous me plaings par cest escript legier,
Que je ne puis de Paris desloger,
Et si en ay vouloir tel, comme il faut :
Mais quoy ? c'est tout : la reste me deffault,
J'entens cela qui m'est le plus duisant.
Mais que me vault d'aller tant devisant ?
Venons au point : vous sçavez sans reproche,
Que suis boyteux, au moins comment je cloche :
Mais je ne sçay, si vous sçavez, comment
Je n'ay Cheval, ne Mulle, ne Jument.
Par quoy Monsieur je le vous fais sçavoir,
A celle fin que m'en faciez avoir :
Ou il faudra (la chose est toute seure)
Que voyse à pied, ou bien que je demeure.
Car en finer je me m'attendz d'ailleurs.
Raison pourquoy ? Il n'est plus de bailleurs,
Si non de ceulx lesquelz dormiroient bien.
Si vous supply, le trescher Seigneur mien,
Baillez assez, mais ne vueillez dormir.
Quand Desespoir me veult faire gemir,
Voicy comment bien fort de luy me mocque :
O Desespoir, croy que soubz une rocque,
Rocque bien ferme, et pleine d'assurance,
Pour mon secours est caché Esperance :
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle toy arriere.
Lors Desespoir s'en va seignant du nez,
Mais ce n'est rien, si vous ne l'eschinez :
Car aultrement jamais ne cessera
De tormenter le bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans Raisin devenir,
Sil ne vous plaist de luy vous souvenir.

IX

Epistre faicte pour le Capitaine Raisin,
audict Seigneur de la Rocque
En mon vivant je ne te feiz sçavoir
Chose de moy, dont tu deusses avoir
Ennuy, ou dueil : mais pour l'heure presente,
Trescher Seigneur, il fault que ton cueur sente
Par amytié, et par ceste escripture
Ung peu d'ennuy de ma male adventure.
Et m'attens bien, qu'en maint lieu, où iras,
A mes amys ceste Epistre lyras.
Je ne veulx pas aussi que tu leur celles :
Mais leur diras, Amys, j'ay des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la deesse
A forbanny de soulas, et liesse.
Tu diras vray, car maulx me sont venus
Par le vouloir de impudique Venus,
Laquelle fait tant par Mer que par Terre
Sonner ung jour contre femmes la Guerre :
Où trop tost s'est maint Chevalier trouvé
Et maint grand homme à son dam esprouvé,
Maint bon Courtault y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laissa de sa laine.
Brief, nul ne peult (soit par Feu, Sang, ou Mine)
Gagner proffit en guerre feminine :
Car leur ardeur est aspre le possible :
Et leur harnois hault et bas invincible.
Quant est de moy, jeunesse pauvre, et sotte,
Me fait aller en ceste dure flotte
Fort mal garny de lances, et escus.
Semblablement, le gentil Dieu Bacchus
M'y amena accompagné d'Andoilles,
De gros Jambons, de Verres, et Gargoilles,
Et de bon Vin versé en maint Flascon :
Mais je y receu si grand coup de Faulcon,
Qu'il me fallit soubdain faire la poulle,
Et m'enfuir (de peur) hors de la foulle.
Enfin navré je contemple, et remire,
Où je pourrois trouver souverain Mire :
Et prenant cueur aultre que de malade
Vins circuir les limites d'Archade,
La terre neufve, et la grant Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie.
Où ung grand Turc me vint au corps saisir,
Et sans avoir à luy faict desplaisir,
Par plusieurs jours m'a si tresbien frotté
Le Dos, les Rains, les Bras, et le Costé,
Qu'il me convint gesir en une couche
Criant les dentz, le Cueur, aussi la Bouche,

Disant, hélas, ô Bacchus puissant Dieu,
M'as tu mené expres en ce chault lieu,
Pour veoir à l'oeil moy le petit Raisin
Perdre le goust de mon proche Cousin ?
Si une fois puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance :
Car je feray une armée legiere
Tant seulement de lances de fougier,
Camp de Taverne, et pavoys de Jambons,
Et Boeuf sallé, qu'on trouve en mangeant bons,
Tant que du choc rendray tes flascons vuides,
Si tu n'y metz grand ordre, et bonnes guydes.
Ainsi j'eslieve envers Bacchus mon cueur,
Pource qu'il m'a privé de sa liqueur,
Me faisant boyre en chambre bien serrée
Fade Tisane, avecques eau ferrée,
Dont souvent fais ma grand soif estancher.
Voilà comment (ô Monseigneur tant cher)
Soubz l'estendard de fortune indignée
Ma vie feut jadis predestinée.
En fin d'escript, bien dire te le vueil,
Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil,
(Car dueil caché en desplaisant courage,
Cause trop plus de douleur, et de rage,
Que quand il est par parolles hors mis,
On declairé par lettre à ses Amys)
Tu es des miens le meilleur esprouvé :
Adieu celluy, que tel j'ay bien trouvé.

X

Marot à Monseigneur Bouchart
Docteur en Theologie
Donne response à mon present affaire,
Docte docteur. Qui t'a induict à faire
Emprisonner depuis six jours en ça
Ung tien amy, qui onc ne t'offensa ?
Et vouloir mettre en luy crainte, et terreur
D'aigre justice, en disant que l'erreur
Tiens de Luther ? Point ne suis Lutheriste,
Ne Zvinglien, et moins Anabatiste :
[Sinon de] Dieu par son filz Jesuchrist. [Je suis]
Je suis celluy, qui ay faict mainst escript,
Dont ung seul vers on n'en sçauroit extraire,
Qui à la Loy divine soit contraire.
Je suis celuy, qui prends plaisir, et peine
A louer Christ, et sa Mere tant pleine
De grâce infuse : et pour bien l'esprouver,
On le pourra par mes escriptz trouver.
Brief, celluy suis, qui croit, honnore, et prise
La sainte, vraie, et catholique Eglise.
Aultre doctrine en moy en veulx bouter :
Ma Loy est bonne. Et si ne fault doubter,
Qu'à mon pouvoir ne la prise, et exaulce,
Veu qu'ung Payen prise la sienne faulse.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique ?
Que quiers tu donc ? As tu aulcune picque
Encontre moy ? ou si tu prends saveur
A me trister dessoubz aultruy faveur ?
Je croy que non : mais quelcque faulx entendre
T'a faict sur moy telle rigueur estendre.
Doncques refrains de ton couraige l'ire.
Que pleust à Dieu, qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps de franchise interdit,
Le cueur verrois aultre qu'on ne t'a dit.
A tant me tais, cher Seigneur nostre Maistre,
Te suppliant, à ce coup amy m'estre.
Et si pour moy à raison tu n'es mis,
Fais quelcque chose au moins pour mes amys,
En me rendant par une horsboutée
La liberté, laquelle m'as ostée.

X

XI

Epistre à son amy Lyon
Je ne t'escry de l'amour vaine, et folle,
Tu voys assez, s'elle sert, ou affolle :
Je ne t'escry ne d'Armes, ne de Guerre,
Tu voys, qui peult bien, ou mal y acquerre :
Je ne t'escry de Fortune puissante,
Tu voys assez, s'elle est ferme, ou glissante :
Je ne t'escry d'abus trop abusant,
Tu en sçais prou, et si n'en vas usant :
Je ne t'escry de Dieu, ne sa puissance,
C'est a luy seul t'en donner congnoissance :
Je ne t'escry des Dames de Paris,
Tu en sçais plus que leurs propres Maris :
Je ne t'escry, qui est rude, ou affable,
Mais je te veulx dire une belle fable :
C'est assavoir du Lyon, et du Rat.
Cestuy Lyon plus fort qu'un vieulx Verrat,
Veit une fois, que le Rat ne sçavoit
Sortir d'ung lieu, pour autant qu'il avoit
Mangé le lard, et la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut Grue)
Trouva moyen, et maniere, et matiere
D'ongles, et dentz, de rompre la ratiere :
Dont maistre rat eschappe vistement :
Puis mist à terre ung genoul gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grant Beste :
Jurant le dieu des Souriz, et des Ratz,
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'adventure,
Que le Lyon pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne, et son siege :
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le Rat, sans serpe, ne cousteau,
Y arriva joyeux, et esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy :
Mais despita Chatz, Chates, et Chatons,
Et prisa fort Ratz, Rates, et Ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable :
Auquel a dit : tays toy Lyon lié,
Par moy seras maintenant deslié :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as.
Bien y parut, quand tu me deslias.
Secouru m'as fort Lyonneusement,
Ors secouru seras Rateusement.
Lors le Lyon ses deux grands yeux vestit,

Et vers le Rat les tourna ung petit,
En luy disant, ô pauvre vermyniere,
Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon,
Qui sceut couper corde, ne cordillon,
Pour me getter de ceste estroicte voye ;
Va te cacher, que le Chat ne te voye.
Sire Lyon (dit le filz de Souris)
De ton propos (certes) je me soubris :
J'ay des cousteaulx assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchant qu'une Cye :
Leur gaine c'est ma gencive, et ma bouche :
Bien coupperont la corde, qui te touche
De si trespres : car j'y mettray bon ordre.
Lors Sire Rat va commencer à mordre
Cr gros lien : vray est qu'il y songea
Assez long temps : mais il le vous rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : nul plaisir (en effect)
Ne se perdt point, quelcque part où soit faict.
Voilà le compte en termes rimassez :
Il est bien long : mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'ung million.
Or viens me veoir, pour faire le Lyon :
Et je mettray peine, sens, et estude.
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne vueille faire

Complainctes

Complaincte du Baron de Malleville, Parisien, qui avec l'Autheur servit Jadis de Secretaire Maguerite de France, Soeur unique du Roy, et fut tué des Turcs à Baruth.

A la Terre

O terre basse, où l'Homme se conduit,
Responds (helas) à ma demande triste :
Où est le corps, que tu avois produit,
Dont le depart me tourmente, et contriste ?
L'avois tu fait, tant bon, tant beau, tant miste,
Pour de son sang taindre les dars pointus
Des Turcz, maulditz ? Las ilz n'en ont point euz
De plus aymant vray honneur, que icelluy :
Qui mieulx ayma là mourir en vertus,
Qu'en deshonneur suivre plusieurs batus.
Tel vit encor, qui est plus mort que luy.

A la Mer

O cruaulté de impetueuses vagues,
Mer variable, où toute crainte abonde,
Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont fait perir de mort tant furibunde.
Si hault desir de congnoistre le Monde
T'avoit transmis si gentil personnaige,
Las falloit il, qu'en la fleur de son aage
Par devers toy si rudement le prinses,
Sans plus revoir la court des nobles Princes,
Où tant il est a present regretté ?
O Mer amere aux mordantes espines :
Certainement ce qu'arrestes, et pines,
Au gré de tous est trop bien arrêté.

A Nature

Helas nature, où est la bonne grâce,
Dont tu le feis luyre par ses effectz ?
Formé l'avois beau de corps, et de face,
Doulx en parler, et confiant en ses faictz :
D'honesteté estoit l'ung des parfaitcz,
Car en fuiant les picquans espinettes
D'oisiveté, Flustes, et Espinettes
Bruyre faisoit en tresdoulce accordance :
Du Luz sonnoit motetz, et chansonnettes :
Dancer sçavoit avec et sans sonnettes,
Las or est il à sa derniere dance.

A la Mort

Las or est il à sa derniere dance,
Où toy la Mort luy as fait sans soulas
Faire faulx pas, et mortelle cadance
Soubz dur Rebec sonnans le grant helas.

Quant est du corps, vray est que meurdry l'as,
Mais de son bruit, où jamais n'eut frivole,
Maulgré ton dard, par tout le Monde il volle,
Tousjours croissant, comme Lys qui fleuronne.
Touchant son Ame, immortelle couronne
Luy a donné celluy pour qui mourut :
Mais quelcque bien encor que Dieu luy donne,
Je suis contrainct par Amour, qui l'ordonne,
Le regretter, et mauldire Baruth.

A Fortune

Fortune hélas muable, et desreiglée,
Qui du palud de Malheur viens, et sors,
Bien as monsté que tu es avveuglée,
D'avoir getté sur luy tes rudes sortz :
Car si tes yeux de inimité consors
Eusses ouvers, pour bien appercevoir
Les grands vertus, qu'on luy a veu avoir,
Pitié t'eust meue à le retenir seur :
Mais tu ne veulx de toymesme rien veoir,
Pour aux humains faire mieulx assavoir,
Que plus te plaist cruaulté, que douceur.

Marot conclud

La Terre dit, qu'à bon droit peut reprendre
Ce qu'elle a fait, quoy qu'on ait desservy.
La Mer respond, que sain le sceut bien rendre
En Terre ferme, où soubdain fut ravy.
Nature dit, que Mort a l'audivy
Par dessus elle, et qu'en rien ne peult mais.
La Mort respond, que les plus grans jamais
N'espargnera. Et Fortune l'infâme
Dit, qu'elle est née à faire tort, et blasme.
Laissons la donc en sa coustume vile :
Et supplions le filz de nostre Dame,
Qu'en fin es Cieulx il nous face veoir l'âme
Du feu Baron, dict Jehan de Malleville.
Amen.

Complaincte d'une Niepce,
sur la Mort de sa Tante

O que je sens mon cueur plein de regret,
Quand souvenir ma pensée resveille
D'ung dueil caché au plu profond secret
Du mien esprit, qui pour se plaindre, veille.
Seigneurs lisans, n'en soyez en merveille,
Ains voz douleurs à la mienne unissez :
Ou pour le moins ne vous esbahissez,
Si ma douleur est plus qu'aultre profonde :
Mais tout ensemble estonnez vous assez,
Comment je n'ay en mon cueur amassez
Tous les regretz, qui furent onc au Monde.
Tous les regretz, qui furent onc au Monde,
Venez saisir la dolente Niepce,

Qui a perdu par fiere Mort immunde,
Tante, et attente, et entente, et lyesse,
Perdu (helas) gist son corps. Et qui est ce ?
Jane Bonté, des meilleures de France,
De qui la vie esloignoit de souffrance
Mon triste cueur, et le logeoit aussi
Au parc de Joye, et au clos d'Esperance :
Mais, las, la Mort bastit ma demourance
Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy.
Au boys de Dueil, à l'ombre de Soucy,
N'estoie au temps de sa vie prospere.
Mon soulas gist soubz ceste terre icy,
Et de le veoir plus au Monde n'espere.
O Mort mordant, ô impropre impropere,
Pourquoy, helas, ton dard ne fleschissoit,
Quand son vouloir au mien elle unissoit
Par vraye amour naturelle, et entiere :
Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,
Ne pensera. Doncques (quoy qu'il en soit)
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere.
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere,
Veu que trop fut horrible cest orage
De convertir en terrestre fumiere
Ce corps, qui seul a navré maint courage.
Helas, c'estoit celle tant bonne, et sage,
A qui jadis le Prince des haultz Cieulx
Voulut livrer le don tant precieux
D'honesteté, en cueur confiant, et fort,
Mais dard mortel de ce fut envieux :
Dont plus ne vient plaisir devant mes yeux,
Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort.
Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort,
Que plus n'en puis : donc en boys, ou montaigne,
Nymphes laissez l'eau, qui de terre sort :
Maintenant fault, qu'en larmes on se baigne.
Pourquoy cela ? pour de vostre Compaigne
Pleurer la mort. Mort l'est venu saisir :
Pleure Rouen, pleure de desplaisir,
En douleur soit tant plaisante demeure :
Et qui aura de soy triste desir,
Vienne avec moy, qui n'ay aultre plaisir,
Fors seulement l'attente que je meure.
Fors seulement l'attente que je meure,
Rien ne me peult alleger ma douleur :
Car soubz cinq pointz incessamment demeure,
Qui m'ont contraincte aymer noire couleur :
Dueil tout premier me plonge en son malheur :
Ennuy sur moy employe son effort :
Soucy me tient sans espoir de confort :
Regret apres m'oste lyesse pleine :
Peine me suit, et tousjours me remord,

Par ainsi j'ay pour une seule mort,
Dueil, et ennuy, soucy, regret, et peine.

Épithètes

I

De Jane Bonté

Cy est le corps de Jane Bonté bouté :

L'esprit au Ciel est par bonté monté.

I

II

De Longueil, homme docte
O Viateur, cy dessoubz gist Longueil :
A quoi tient il, que ne meines long dueil,
Quand tu entends sa vie consommée ?
N'as tu encor entendu Renommée
Par les Climatz, qui son renom insigne
Va publiant à voix, trompe, et buccine ?
Si as pour vray : mais si grande est la gloire,
Qu'en as ouy, que tu ne le peulx croire.
Va lire donc (pour en estre assuré)
Ses beaulx escriptz de stille mesuré :
Lors seulement ne croiras son hault pris,
Mais aprendras, tant sois tu bien apris.
Si te sera son bruit tout véritable,
Et la grandeur de ses faictz profitable.

II

III

De feu honneste personne, le petit Argentier Paulmier d'Orleans
Cy gist le corps d'ung petit Argentier,
Qui eut le cueur si bon, large, et entier,
Qu'en son vivant n'assembla bien aulcun,
Fors seulement l'amitié de chascun :
Laquelle gist avec luy (comme pense)
Et a laissé pour toute recompense
A ses Amys le regret de sa mort.
Doncque, Passant, si pitié te remord,
Ou si ton cueur quelcque dueil en reçoit,
Souhaitte luy (à tout le moins) qu'il soit
Autant aymé de Dieu, tout pur, et munde,
Comme il estoit du miserable Monde.

IV

De Maistre André le Voust, Medecin du Duc d'Alençon
Celluy qui prolongeoit la vie des humains,
A la sienne perdue, au dommaige de maintz.
Helas c'estoit le bon feu maistre André le Voust,
Jadis Alençonnoys, ores pasture, et goust
De terrestre vermine : et ores revestu
de Cercueil, et de Tumble, et jadis de Vertu.
Or est mort Medecin du bon Duc d'Alençon :
A Nature ainsi fault tous paier la rençon.

V

De Noble Damoyse Parisienne, Katherine Budé
Mort a ravy Katherine Budé.
Cy gist le corps : hélas, qui l'eust cuydé ?
Elle estoit jeune, en bon point, belle, et blanche.
Tout cela chet, comme fleurs de la branche.
N'y pensons plus. Voyre, mais du renom,
Qu'elle merite, en diray je rien ? non.
Car du Mary les larmes pour le moins
De sa bonté sont souffisans tesmoins.

VI

De coquillart : et de ses armes à trois coquilles d'or
La morre est jeu pire que aux Quilles,
Ne que aux Eschetz, ne qu'au Quillart.
A ce meschant jeu Coquillart
Perdit sa vie, et ses Coquilles.

VII

De frere Jehan Levesque, Cordelier natif d'Orleans
Cy gist, repose, et dors leans
Le feu Evesque d'Orleans :
J'entends l'Evesque en son surnom,
Et frere Jehan en propre nom.
Qui mourut l'an cinq cens, et vingt,
De la verolle qui luy vint.
Or affin que Saintes, et Anges,
Ne prennent ces boutons estranges,
Prions Dieu, qu'au frere frappart
Il donne quelcque Chambre à part.

VIII

De Jehan le Veau

Cy gist le jeune Jehan le Veau,
Qui en sa grandeur, et puissance
Fust devenu Boeuf, ou Taureau,
Mais la mort le print des enfance.
Il mourut Veau par desplaisance :
Qui fut dommaige à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporance)
Que ce eust esté ung maistre Boeuf.

IX

De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape, avant que de mourir
Cy gist Guion, Pape jadis, et Roy :
Roy de surnom, Pape par fantasie :
Non marié, de peur (comme je croy)
D'estre cocu, ou d'avoir jalousie.
Il prefera son vin, et malvoysie,
Et chair sallée à sa propre santé.
Or est il mort la face cramoysie :
Dieu te pardoint, pauvre Pater sante.

X

De Jouan, le fol de ma Dame
Je fuz Jouan, sans avoir femme,
Et fol jusque à la haulte Game.
Tous Folz, et tous Jouans aussi
Venez pour moy prier icy.
L'ung apres l'autre, et non ensemble :
Car le lieu seroit (ce me semble)
Ung petit bien estroict pour tous :
Et puis s'on ne parloit tout doux,
Tant de gens me romproient mon somme.
Au surplus : quand quelcque saige homme
viendra mon Épitaphe lire,
J'ordonne (s'il se prend à rire)
Qu'il soit des Folz maistre passé.
Fault il rire d'ung trespasé ?

XI

De frere André Cordelier
Cy gist, qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté,
Frere André qui les chevauchoit
Comme ung grand Asne desbaté.

XII

De feu Maistre Pierre de Villiers
*Cy gist feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,
Et Secretaire de renom
De François premier de ce nom.
Si saignement vivre souloit,
Que jamais estre ne vouloit
(Combien qu'il fust viel charié)
Prestre, ne mort, ne marié,
De peur qu'il ne chantast l'office,
De peur qu'il n'entrast en service,
Et de peur d'estre ensepvely.
Et de faict, je tiens tant de ly,
Ou au moins par tout le bruit a,
Que des troys, les deux evita :
Car jamais on ne le veit estre
Au Monde Marié, ne prebtre :
Mais de mort, ma foy je croy bien
Qu'il l'est, de puis ne sçay combien.
Les deux il sceut bien eschapper,
Mais le tiers le sceut bien happer
Mil cinq cens ung et vingt quatre :
Non pas happer, mais si bien batre,
Qu'il dort encor cy dessoubz.
De ses pechez soit il absoulz.

XIII

De Jehan Serre, excellent Joueur de Farces
Cy dessoubz gist, et loge en serre
Ce tresgentil fallot Jehan Serre,
Qui tout plaisir alloit suivant,
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de Detz, ne Quilles,
Mais de belles Farces gentilles.
Au quel Jeu jamais ne perdit,
Mais y gaigna bruit, et credit,
Amour, et populaire estime,
Plus que d'escuz, comme j'estime.
Il fut en son jeu si à dextre,
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Ivrongne, quand il se y prenoit :
Ou Badin, s'il l'entreprenoit :
Et n'eust sceu faire en sa puissance
Le Sage, car à sa naissance
Nature ne luy fait la trongne
Que d'ung Badin, ou d'ung Ivrongne.
Toustefois je croy fermement,
Qu'il ne feist oncq si vivement
Le Badin, qui rit, ou se mort,
Comme il faict maintenant le mort.
Sa science n'estoit point vile,
Mais bonne : car en ceste Ville
Des tristes tristeur destournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit.
Or brief, quand il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le Front, la Joue, et la Narine
Toute couverte de Farine,
Et coiffé d'un Beguin d'enfant,
Et d'un hault bonnet triumpnant,
Garny de plumes de Chappons,
Avec tout cela, je responds,
Qu'en voyant sa grâce nyaise
On n'estoit pas moins gay, ny aise,
Qu'on est aux champs Elysiens.
O vous humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est : car quand on pense
A ce, qu'il souloit faire, et dire,
On ne se peult tenir de rire.
Que dis je ? on ne le pleure point ?
Si faict on, et voicy le point :
On en rit si fort en maintz lieux,
Que les larmes viennent aux yeux.
Ainsi en riant on le pleure,

Et en plourant on rit à l'heure.
Or pleurez, riez vostre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul :
Vous feriez beaucoup mieulx (en somme)
De prier Dieu pour le pauvre homme.

Ballades

I

Des enfants sans soucy
Qui sont ceulx là, qui ont si grant envie
Dedans leur cueur, et triste marrisson,
Dont, ce pendant que nous somme en vie,
De maistre Ennuy n'escoutons la leçon ?
Ilz ont grand tort, veu qu'en bonne façon
Nous consommons nostre florissant aage.
Saulter, dancier, chanter à l'avantage,
Faulx Envieulx, est ce chose qui blesse ?
Nenny (pour vray) mais toute gentillesse,
Et gay vouloir, qui nous tient en ses las.
Ne blasmez point doncques nostre jeunesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.
Nous sommes druz, chagrin ne nous suit mye :
De froit soucy ne sentons le frisson :
Mais de quoy sert une teste endormie ?
Autant qu'un Boeuf dormant pres du Buysson.
Languars picquans plus fort qu'un herisson,
Et plus reclus qu'un viel Corbeau en cage ;
Jamais d'aultruy ne tiennent bon langage,
Tousjours s'en vont songeans quelcque finesse :
Mais entre nous, nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que Prelatz.
D'en dire mal c'est doncques grand simplesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.
Bon cueur, bon corps, bonne phisionomie,
Boire matin, fuyr noise, et tanson :
Dessus le soir, pour l'amour de s'amy
Devant son huys la petite chanson :
Trancher du Brave, et du mauvais Garson,
Aller de nuict, sans faire aulcun outrage :
Se retirer, voilà le tripotage :
Le lendemain recommencer la presse.
Conclusion, nous demandons liesse :
De la tenir jamais ne fusmes las,
Et maintenons, que cela est noblesse :
Car noble cueur ne cherche que soulas.
Prince d'Amours, à qui debvons hommage,
Certainement c'est ung fort grand dommage,
Que nous n'avons en ce monde largesse
Des grands tresors de Juno la Deesse
Pour Venus suyvre, et que Dame Pallas
Nous vint apres resjouyr en vieillesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

I

II

Le cry du jeu de l'Empire d'Orleans
Laissez à part voz vineulses Tavernes,
Museaulx ardans, de rouge enluminez.
Renjeunissez, saillez de voz Cavernes,
Vieulx accropiz, par aage exanimez :
Voicy les jours qui sont determinez
A blasonner, à desgorgger et dire :
Voicy le temps, que Suppotz de l'Empire
Doivent par droit leurs coutusmes tenir :
Si voulez donc passer le temps, et rire,
N'y envoyez, mais pensez de venir.
Harnoys, Chevaux, Fiffres, Tabours, et Trompes,
Riches habitz, et grands bragues avoir,
Ce ne sont pas de l'Empire les pompes :
Leurs motz, leur jeu, c'est cela qui fault veoir :
Qui voudra donc des nouvelles sçavoir,
Qui ne sçaura des folies cent mille,
Qui ne sçaura mainte abusion vile,
Sans trop picquer, l'en ferons souvenir :
Pourtant Seigneurs de ceste noble Ville,
N'y envoyez, mais pensez de venir.
N'ayez pas peur Dames gentes, mignonnes,
Qu'en noz papiers on vous vueille coucher,
Chascun sçait bien qu'estes belles, et bonnes,
On ne sçauroit à vos honneurs toucher :
Qui est morveulx, si se voyse moucher.
Venez, venez, Sotz, Sages, Folz, et Folles,
Vous Musequins, qui tenez les escolles
De caqueter, faire, et entretenir,
Pour bien juger, que c'est de noz parolles,
N'y envoyez, mais pensez de venir.
Prince le temps, et le terme s'approche,
Qu'Empiriens par dessus la Bazoche
Triumpheront, pour honneur maintenir :
Toutes et tous, si trop fort on ne cloche,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

III

D'ung qu'on appelloit frere Lubin
Pour courir en poste à la Ville
Vingt fois, cent fois, ne sçay combien,
Pour faire quelcque chose vile,
Frere Lubin le fera bien.
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à ung bon Chrestien.
Frere Lubin ne le peult faire.
Pour mettre (comme ung homme habile)
Le bien d'aultruy avec le sien,
Et vous laissez sans croix, ne pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien.
Frere Lubin ne le peult faire.
Pour desbaucher par ung doux stile
Quelcque fille de bon maintien,
Point ne fault de Vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il presche en Theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à vostre Chien,
Frere Lubin ne le peult faire.
Envoy
Pour faire plus tost mal, que bien,
Frere Lubin le fera bien :
Et si c'est quelcque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

IV

De soy mesme, du temps qu'il apprenoit à escrire au Palais à Paris
Musiciens à la voix argentine,
Doresnavant comme ung homme esperdu
Je chanteray plus haut qu'une bucine :
Helas si j'ay mon joly temps perdu.
Puis que je n'ay ce que j'ay pretendu,
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deue :
Or je voys voir, si la guerre est perdue,
Ou s'elle picque, ainsi qu'ung herisson.
A dieu vous dy mon Maistre Jehan Grisson :
A dieu Palais, et la Porte Barbette,
Où j'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
Celle qui c'est, en jeunesse est bien fine,
Ou j'ay esté assez mal entendu.
Mais si pour elle encores je chemine,
Parmy les piedz je puisse estre pendu :
C'est trop chanté, sifflé, et attendu
Devant sa porte, en passant par la rue.
Et mieulx vouldroit tirer à la Charrue,
Qu'avoir telle peine : ou servir ung masson.
Brief, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette.
C'est trop souffert de peine, et marrisson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
Je quitte tout, je donne, je resigne
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine
De vaincre Amour, cela m'est deffendu :
Car nul ne peult contre son Arc tendu.
Mais de souffrir chose si mal congneue,
Par mon serment je ne suis plus si Grue.
On m'a appris tout par cueur ma leçon :
Je crains le Guet, c'est un maulvais Garson :
Et puis de nuict trouver une charrette :
Vous vous cassez le nez comme ung glaçon
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
Prince d'amour regnant dessoubz la nue,
Livre la moy en ung lit toute nue,
Pour me paier de mes maux la façon,
Ou la m'envoye à l'ombre d'ung buisson,
Car s'elle estoit avecques moy seullete,
Tu ne veis onc mieulx planter le cresson,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

V

A ma Dame la Duchesse d'Alençon : laquelle il supplie d'estre couché en son estat
Princesse au cueur noble, et rassis,
La fortune que j'ay suivie
Par force m'a souvent assis
Au froit giron de triste vie :
De m'y seoir encor me convie,
Mais je respondz (comme fasché)
D'estre assis je n'ay plus d'envie :
Il n'est que d'estre bien couché.
Je ne suis point des excessifz
Importuns, car j'ay la pepie :
Dont suis au vent comme ung Chassis,
Et debout ainsi qu'une Espie :
Mais s'une fois en la Copie
De vostre estat je suis marché,
Je criray plus hault qu'une Pie,
Il n'est que d'estre bien couché.
L'ung soustient contre cinq ou six,
Qu'estre accouldé, c'est musardie.
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
Pour bien tenir chere hardie.
L'autre dit que c'est melodie
D'ung homme debout bien fiché :
Mais quelcque chose que l'on die,
Il n'est que d'estre bien couché.
Princesse de Vertu remplie,
Dire puis (comme j'ay touché)
Si promesse m'est accomplie,
Il n'est que d'estre bien couché.

V

VI

D'ung Amant ferme en son amour, quelcque rigueur que sa Dame luy fasse
Pres de toy, m'a faict arrester
Amour, qui tousjours me remord :
Mais d'en partir fault m'apprester
Sans y poursuyvre ma mort.
Bel Acueil, qui m'a rys, me mord,
Et tourne ma joye en destresse,
Pour avoir quys en trop hault port
Premiere, et derniere maistresse.
Ha mon cueur, que veoy regretter,
Tu cherches trop heureux confort.
Foible suis pour te conquerer
Ung Chasteau de si grand effort :
Si vivras tu loyal, et fort,
Et combien que rigueur t'opresse,
Je veulx que la tiennes (au fort)
Premiere, et derniere maistresse.
Premiere, car d'aultre accointer
Ne me vint oncques en record.
Et derniere, car la quitter
Jamais je ne seray d'accord.
Premiere me serre, et entord :
Derniere peult m'oster de presse.
Brief, elle m'est (soit droit, ou tort)
Premiere, et derniere maistresse.
Envoy
A Dieu donc cueur de noble apport,
Taché d'ingratitude expresse.
A Dieu du Servant sans support
Premiere, et derniere maistresse.

VII

De la naissance de Monseigneur le Daulphin
Quand Neptunus puissant Dieu de la Mer
Cessa d'armer Carraques, et Gallées,
Les Gallicans bien le deurent aymer,
Et reclamer ses grands undes sallées,
Car il voulut en ces basses vallées,
Rendre la Mer de la Gaule haultaine
Calme, et paisible, ainsi qu'une fontaine :
Et pour oster Mathelotz de souffrance,
Faire nager en ceste eaue claire et saine
Le beau Daulphin tant désiré en France.
Nymphes des boys, pour son nom sublimer,
Et estimer, sur la Mer sont allées :
Si furent lors, comme on peult presumer,
Sans escumer les vagues ravallées :
Car les fortz Ventz eurent gorges hallées,
Et ne souffloient, si non à douce alaine :
Dont Mariniers vogoient en la Mer plaine
Sans craindre en rien des oraiges l'oultrance,
Bien prevoyans la Paix, que leur ameine
Le Beau Daulphin tant désiré en France.
Monstres marins veit on lors assommer,
Et consommer tempestes devallées,
Si que les Nefz sans crainte d'abismer
Nageoient en Mer à voilles avallées.
Les grans poissons faisoient saulx, et hullées :
Et les petis d'une voix fort sereine
Doulcètement avecques la Sereine
Chantoient au jour de sa noble naissance,
Bien soit venu en la Mer souveraine
Le beau Daulphin tant désiré en France.
Envoy
Prince Marin fuiant oeuvre villaine,
Je te supply garde que la Balaine
Au Celerin plus ne fasse nuisance,
Affin qu'on ayme en ceste Mer mondaine
Le beau Daulphin tant désiré en France.

VIII

Du triumphe d'Ardres, et Guignes fait par les Roys de France, et d'Angleterre
Au camp des Roys les plus beaux de ce Monde
Sont arrivez trois riches Estendars :
Amour tient l'ung de couleur blanche et munde,
Triumphe l'autre avecques ses Souldars,
Vivement painct de couleur Celestine :
Beaulté apres en sa main noble et digne
Porte le tiers tainct de vermeille sorte.
Ainsi chascun richement se comporte,
Et en tel ordre, et pompe primeraine,
Sont venuz veoir la Royalle cohorte
Amour, Triumphe, et Beaulté souveraine.
En ces beaux lieux plus tost que vol d'Aronde
Vient celle Amour des Celestines pars,
Et en apporte une vive, et claire unde,
Dont elle estainct les fureurs du Dieu Mars :
Avecques France, Angleterre enlumine,
Disant il fault qu'en ce Camp je domine :
Puis à son vueil fait bon guet à la porte,
Pour empescher, que Discorde n'apporte
La Pomme d'or, dont vint guerre inhumaine :
Aussi affin que seulement en sorte
Amour, Triumphe, et Beaulté souveraine.
Pas ne convient, que ma plume se fonde
A rediger du Triumphe les ars,
Car de si grands en haultesse profonde
N'en feirent onc les belliqueurs Cesars.
Que diray plus ? richesse tant insigne
A tous humains bien demonstre et designe
Des deux partiz la puissance tresforte.
Brief, il n'est cueur qui ne se reconforte
En ce pays, plus qu'en Mer la Seraine,
De veoir regner (apres rancune morte)
Amour, Triumphe, et Beaulté souveraine.
Envoy
De la beaulté des hommes me deporté :
Et quant à celle aux Dames, je rapporte
Qu'en ce monceau laide seroit Helaine.
Parquoy concludz, que ceste Terre porte
Amour, Triumphe, et Beaulté souveraine.

XI

De l'arrivée de Monsieur d'Alençon en Haynault
Devers Haynault, sur les fins de Champagne,
Est arrivé le bon Duc d'Alençon
Avec honneur, qui tousjours l'accompagne
Comme le sien propre, et vray escusson.
Là peult on veoir sur la grand plaine unie
De bons souldards son Enseigne munie,
Pretz d'emploier leur bras fulminatoire
A repousser dedans leur territoire
Lourdz Haynuiers, gent rustique, et brutale,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les Climatz de France Occidentale.
Prenez hault cueur doncques France, et Bretagne.
Car si en Camp tenez fiere façon
Fondre verrez devant vous Alemaigne
Comme au Soleil blanche neige, et glaçon :
Fiffres, Tabours sonnez en harmonie :
Adventuriers, que la picque on manye
Pour les choquer, et mettre en accessoire,
Car desjà sont au Royal possesoire :
Mais (comme croy) destinée fatale
Peult ruiner leur outrageuse gloire
Sur les Climatz de France Occidentale.
Doncques Pietons marchants sur la campagne
Fouldroiez tout, sans rien prendre à rançon :
Preux Chevaliers, puis que honneur on y gaigne,
Voz ennemyz poussez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clers ruisseaux, dont la terre est garnie.
Si seront mis voz haultz noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire,
Qu'apres leur mort, et deffaicte totale
Vous rapportez la Palme de victoire
Sur les Climatz de France Occidentale.
Envoy
Princes rempliz de hault loz meritoire
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur Cervoise, et Godale,
Car de noz Vins ont grand desir de boire
Sur les Climatz de France Occidentale.

X

De Paix, et de Victoire

Quel hault souhait, quel bien heuré desir
Fera je, las, pour mon dueil qui empire ?
Souhaiteray je avoir Dame à plaisir ?
Desiraray je ung Regne, ou ung Empire ?
Nenny (pour vray) car celluy qui n'aspire
Qu'à son seul bien, trop se peult desvoyer :
Pour chascun donc à soulas convoyer,
Souhaiter veulx chose plus meritoire :
C'est que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.
Famine vient Labeur aux champs saisir :
Le bras au Chief soubdaine mort souspire :
Soubz Terre voy Gentilz hommes gesir,
Dont mainte Dame en regretant souspire :
Clameurs en faict ma Bouche, qui respire :
Mon triste Cueur l'Oeil en faict larmoyer :
Mon floible Sens ne peult plus rimoyer,
Fors en dolente, et pitoyable histoire :
Mais Bon Espoir me promect pour loyer
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.
Ma plume alors aura cause, et loysir
Pour du loyer quelcque beau Lay escrire :
Bon Temps adonc viendra France choisir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
O que ces motz sont faciles à dire !
Ne sçay si Dieu les voudra employer :
Cueurs endurciz (las) il vous fault ployer.
Amende toy ô Regne transitoire,
Car tes pechez pourroient bien fourvoyer
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.
Envoy
Prince François, fais Discorde noyer :
Prince Espagnol cesse de guerroyer :
Prince aux Angloys, garde ton territoire,
Prince du Ciel, vueille à France octroyer :
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.

X

XI

Du Jour de Noël

Or est Noel venu son petit trac
Sus donc aux champs, Bergieres de respec :
Prenons chascun Panetiere, et Bissac,
Fluste, Flageol, Cornemuse, et rebec :
Ores n'est pas temps de clorre le bec,
Chantons, saultons, et dansons ric à ric :
Puis allons veoir L'enfant au pauvre nic,
Tant exalté d'Helye, aussi d'Enoc,
Et adoré de maint grand Roy, et Duc :
S'on nous dit nac, il faudra dire noc :
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjucq.
Colin, Georget, et toy Margot du Clac
Escoute ung peu, et ne dors plus illec :
N'a pas long temps sommeillant pres d'ung Lac
Me fut advis, qu'en ce grand chemin sec
Ung jeune Enfant se combattoit avec
Ung grand Serpent, et dangereux Aspic :
Mais l'Enfanteau en moins de dire pic,
D'une grand Croix luy donna si grand choc,
Qu'il l'abbatit, et luy cassa le sucq.
Garde n'avoit de dire en ce defroc
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjucq.
Quand je l'ouy frapper et tic et tac,
Et luy donner si merueilleux eschec,
L'Ange me dist, d'ung joyeux estomach,
Chante Noel, en François, ou en Grec,
Et de chagrin ne donne plus ung zec,
Car le Serpent a esté prins au bric :
Lors m'esveillay, et comme fantastic
Tous mes troupeaulx je laissoy pres ung Roc.
Si m'en allay plus fier qu'un Archeduc
En Bethleem. Robin, Gaultier, et Roch,
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjucq.
Prince devot, souverain Catholique,
Sa maison n'est de pierre, ne de Bric.
Car tous les Vents y soufflent à grand floc :
Et qu'ainsi soit, demandez à Sainct Luc.
Sus donc avant pendons soucy au croc,
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjucq.

XII

De Caresme

Cessez Acteurs d'escrire en eloquence
D'armes, d'amours, de fables, et sornettes,
Venez dicter soubz piteuse loquence
Livres plaintifz de tristes chansonnettes :
N'escrivez d'or, mais de couleurs brunettes,
A celle fin que tout dueil y abonde.
Car Jesuchrist l'Aigneau tout pur, et munde
Pour nous tirer des Enfers detestables
Endure mort horrible, et furibunde
En ces saintz jours piteux, et lamentables.
Romps tes flageolz Dieu Pan par violence,
Et va gemir en champestres Logettes :
Laissez les Boys vous Nymphes d'excellence,
Et vous rendez en Cavernes subjectes :
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes
Tous Oyselletz : trouble toy la claire Unde :
Ciel noircy toy : et d'angoisse profonde,
Bestes des champs par cris espouventables
Faictes trembler toute la Terre ronde
En ces saintz jours piteux, et lamentables.
Riches habitz de noble preference
Veuillez changer Dames, et Pucelletes
Aux ornemens de dolente apparence,
Et resserrez vos blanches mammelletes :
En temps d'Esté florissent violettes,
Et en Yver seichent par tout le Monde :
Donc puis qu'en vous joye, et soulas redonde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez au moins, autant noire, que blonde
En ces saintz jours piteux, et lamentables.
Envoy
Prince Chrestien, sans que nul te confonde,
Presche chascun qu'à jeusner il se fonde
Non seulement de mectz bien delectables,
Mais de peché, et vice trop immune
En ces saintz jours piteux, et lamentables.

XIII

De la Passion nostre Seigneur Jesuchrit
Le Pellican de la forest Celique
Entre ses faictz tant beaulx, et nouvelletz
Après les Cieulx, et l'Ordre Archangelique,
Voulut créer ses petis Oyselletz.
Puis s'en volla, les laissa tous seuletz,
Et leur donna, pour mieulx sur la Terre estre,
La grand forest de Paradis Terrestre,
D'arbres de vie amplement revestue
Plantez par luy, qu'on peult dire en tout estre
Le Pellican, qui pour les siens se tue.
Mais ce pendant qu'en ramage musique
Chantent au boys comme Rossignoletz,
Ung Oyselleur cauteleux, et inique
Les a deceuz à Glus, Rhetz, et Filletz :
Dont sont bannis des Jardins verdeletz,
Car des haultz fruictz trop voulurent repaistre.
Parquoy en lieu sentant pouldre, et Salpestre
Par plusieurs ans mainte souffrance ont eue,
En attendant hors du beau lieu Champestre
Le Pellican, qui pour les siens se tue.
Pour eulx mourut cest Oysel deificque,
Car du hault boys plein de saintz Angeletz
Volla çà bas par Charité pudique,
Où il trouva Corbeaux tresordz, et laidz :
Qui de son sang ont faictz maintz ruisseletz,
Le tourmentant à dextre, et à senestre,
Si que la Mort, comme l'on peult congnoistre,
A ses Petis a la vie rendue.
Ainsi leur fait sa bonté apparoistre
Le Pellican, qui pour les siens se tue.
Envoy
Les Corbeaulx sont des Juifs exilez,
Qui ont a tort les membres mutillez
Du Pellican : c'est du seul Dieu et maistre.
Les Oyseletz, sont humains, qu'il fait naistre.
Et L'oyseleur, la Serpente tortue,
Qui les deceut, leur faisant mescongnoistre
Le Pellican, qui pour les siens se tue.

XIV

Contre celle qui fut s'Amye
Ung jour rescripviz à m'Amye
Son inconstance seulement,
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chauldement :
Car des l'heure tint parlement,
A je ne sçay quel Papelard,
Et luy a dict tout bellement,
Prenez le, il a mangé le Lard.
Lors six Pendars ne faillent mye
A me surprendre finement,
Et de jour, pour plus d'infamie,
Feirent mon emprisonnement.
Ilz vindrent à mon logement :
Lors se va dire ung gros Paillart,
Par la Morbieu voilà Clement,
Prenez le, il a mangé le Lard.
Or est ma cruelle Ennemye
Vangée bien amerement,
Revenge n'en veulx, ne demye :
Mais quand je pense voirement,
Ell'a de l'engin largement
D'inventer la science, et l'art
De crier sur moy haultement,
Prenez le, il a mangé le Lard.
Envoy
Prince qui n'eust dit plainement
La trop grand chaleur, dont elle art,
Jamais n'eust dit aucunement,
Prenez le, il a mangé le Lard.

Chant Royal de la Conception nostre dame, que Maistre Guillaume Cretin voulut avoir de l'Autheur : lequel luy envoya avecques ce huitain

A monsieur Cretin, Souverain Poëte françoys Salut
L'homme sotart, et non sçavant,
Comme un Rotisseur qui lave Oye,
La faulte d'aulcun nonce avant,
Qu'il la congnoisse, [ou] la voye : [ne]
Mais vous de hault sçavoir la voye
Sçaurez par trop mieulx me excuser
D'ung gros erreur, si faict l'avoye,
Qu'ung amoureux de Muscq user.
Chant Royal de la Conception
Lors que le Roy par hault desir, et cure,
Delibera d'aller vaincre Ennemys,
Et retirer de leur prison obscure
Ceulx de son Ost à grands tourmens soumis,
Il envoya ses Fourriers en Judée
Prendre logis sur place bien fondée :
Puis commenda tendre en forme facile
Ung Pavillon pour exquis Domicile,
Dedans lequel dresser il proposa
Son Lict de camp nommé en plein Concile
La digne Couche, où le Roy reposa.
Au Pavillon fut la riche paincture,
Monstrant par qui noz pechez sont remis :
C'estoit la nue, ayant en sa closture
Le Jardin clos, à tous humains promis,
La grand Cité des haulx Cieulx regardée,
Le Lys Royal, l'Olive collaudée,
Avec la Tour de David immobile.
Parquoy l'Ouvrier sur tous le plus habile
En lieu si noble assist, et apposa
(Mettant en fin le dict de la Sybille)
La digne Couche, où le Roy reposa.
D'antique ouvrage a composé Nature
Le boys du Lict, où n'a ung point obmis :
Mais où Coissin plume tresblanche, et pure
D'ung blanc Coulomb le grand Ouvrier a mis :
Puis Charité tant quise, et demandée
Le Lict prepare avec Paix accordée :
Linge trespur Dame Innocente file :
Divinité les trois Rideaulx enfile,
Puis à l'entour les tendit, et posa,
Pour preserver du vent froid, et mobile,
La digne Couche, où le Roy reposa.
Aulcuns ont dit noire la Couverture :
Ce qui n'est pas, car du Ciel fut transmis
Son lustre blanc, sans aultre art de taincture :
Ung grand Pasteur l'avoit ainsi permis :

Lequel jadis par grâce concordée
De ses Aigneaulx la toison bien gardée
Transmist au cloz de Nature subtile,
Qui une en fait la plus blanche, et utile,
Qu'oncques sa main tissut, ou composa :
Dont elle orna (oultre son commun stile)
La digne Couche, où le Roy reposa.
Pas n'eut ung Ciel faict à frange, et figure
De fin Damas, Sargettes, ou Samis,
Car le hault Ciel, que tout rond on figure,
Pour telle Couche illustrer fut commis.
D'ung tour estoit si precieux bordée,
Qu'oncques ne fut de vermine abordée.
N'est ce donc pas d'humanité fertile
Oeuvre bien faict ? veu que l'Aspic hostile,
Pour y dormir, approcher n'en osa ?
Certes si est, et n'est à luy serville
La digne couche, où le Roy reposa.
Envoy
Prince je prends en mon sens puerile
Le Pavillon, pour Sainte Anne sterile :
Le Roy, pour Dieu, qui aux Cieulx repos a :
Et Marie est (vray comme l'Evangile)
La digne Couche, où le Roy reposa.

Rondeaux

I

Rondeau responsif à ung aultre, qui se commenceoit, Maistre Clement mon bon Amy
En ung Rondeau sur le commencement
Ung vocatif, comme maistre Clement,
Ne peult faillir rentrer par Huys, ou Porte :
Aux plus sçavans Poëtes m'en rapporte,
Qui d'en user se gardent sagement.
Bien inventer vous fault premierement.
L'invention deschiffrer proprement,
Si que Raison, et Ryme ne soit morte
En ung Rondeau.
Usez de motz receuz communement,
Rien superflu n'y soit aucunement,
Et de la fin quelque bon propos sorte,
Clouez tout court, rentrez de bonne sorte,
Maistre passé serez certainement
En ung Rondeau.

I

II

A ung Creancier

Ung bien petit de pres me venez prendre,
Pour vous payer : et si debvez entendre,
Que je n'euz onc Angloys de vostre taille :
Car à tous coups vous criez baille, baille,
Et n'ay de quoy contre vous me deffendre.
Sur moy ne fault telle rigueur estendre,
Car de pecune ung peu ma bourse est tendre,
Et toutesfoys j'en ay, vaille que vaille,
Ung bien petit.
Mais à vous veoir (ou l'on me puisse pendre)
Il semble advis qu'on ne vous vueille rendre,
Ce qu'on vous doibt : beau Sire ne vous chaille.
Quand je seray plus garny de cliquaille,
Vous en aurez : mais il vous fault attendre
Ung bien petit.

II

III

Du Disciple soustenant son Maistre contre les Detracteurs

Du premier coup, entendez ma response
Folz Detracteurs, mon Maistre vous annonce
Par moy, qui suis l'un de ses Clercs nouveaulx,
Que pour rimer ne vous craint deux Naveaulx,
Et eussiez vous de sens encor une once.
Si l'espargnez, tous deux je vous renonce :
Picquez le donc mieulx que d'Espine, ou Ronce,
Luy envoyant des meilleurs, et plus beaulx
Du premier coup.
Et tenez bon, ensuyvant ma semonce,
Car si ung coup ses deux Sourcilz il fronce,
Et eussiez-vous de Rimes, et Rondeaulx
Plein trois Barrilz, voire quatre Tonneaulx,
Je veulx mourir, s'il ne les vous deffonce
Du premier coup.

IV

De celluy, qui incite une jeune Dame à faire Amy
A mon plaisir vous faictes feu, et basme,
Parquoy souvent je m'estonne ma Dame,
Que vous n'avez quelcque Amy par amours :
Au Diable l'ung, qui fera ses clamours
Pour vous prier, quand serez vieille lame.
Or en effect, je vous jure mon âme,
Que si j'estoie jeune, et gaillarde femme,
J'en auroys un devant qu'il fust trois jours
A mon plaisir.
Et pourquoy non ? ce seroit grand diffame,
Si vous perdiez jeunesse, bruyt, et fame,
Sans esbranler Drap, Satin, et Velours.
Pardonnez moy, si mes motz sont trop lourdz,
Je ne vous veulx qu'apprendre vostre game
A mon plaisir.

V

De l'Amoureux ardant
Au feu, qui mon cueur a choisy,
Jectez y, ma seule Deesse
De l'eau de grâce, et de lyesse,
Car il est consommé quasi.
Amours l'a de si pres saisy,
Que force est, qu'il crie sans cesse
Au feu.
Si par vous en est dessaisy,
Amours luy doit plus grand destresse,
Si jamais sert aultre maistresse :
Doncques ma Dame courez y
Au feu.

VI

A une mesdisante

On le m'a dit, Dague à rouelle,
Que de moy en mal vous parlez :
Le vin que si bien avallez
Vous le mettez il en la cervelle ?
Vous estes rapporte nouvelle,
D'autre chose ne vous mefiez,
On le m'a dit.

Mais si plus vous advient, Meselle,
Vos Reins en seront bien gallez :
Allez de par le Diable, allez,
Vous n'estes qu'une Maquerelle,
On le m'a dit.

VII

A ung Poëte ignorant
Qu'on meine aux Champs ce Coquardeau,
Lequel gaste (quand il compose)
Raison, Mesure, Texte, et Glose,
Soit en Ballade, ou en Rondeau.
Il n'a cervelle, ne cerveau :
C'est pourquoy, si hault crier j'ose,
Qu'on meine aux champs ce Coquardeau.
S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il oeuvre hardiment en Prose
(J'entends s'il en sçait quelcque chose)
Car en Rime ce n'est qu'ung veau,
Qu'on meine aux champs.

VIII

De la jeune Dame, qui a vieil Mary
En languissant, et en griefve tristesse
Vit mon las cueur, jadis plein de liesse,
Puis que l'on m'a donné Mary vieillard.
Helas pourquoy ? riens ne sçait du vieil art
Qu'aprend Venus l'amoureuse Deesse.
Par ung desir de monstrar ma prouesse
Souvent l'assaulx : mais il demande, où est ce ?
Ou dort (peult estre) et mon cueur veille à part
En languissant.
Puis quand je veulx luy jouer de finesse,
Honte me dict, cesse ma fille, cesse,
Garde t'en bien, à honneur prends esgard :
Lors je responds, honte, allez à l'escart,
Je ne veulx pas perdre ma jeunesse
En languissant.

IX

Du mal content d'Amours
D'estre amoureux n'ay plus intention,
C'est maintenant ma moindre affection,
Car celle là, de qui je cuydoye estre
Le bien aymé, m'a bien faict apparoiestre,
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.
Je la pensoys sans imperfection,
Mais d'aultre Amy a prins possession :
Et pource plus ne me veulx entremettre
D'estre amoureux.
Au temps present par toute nation
Les Dames sont comme ung petit Syon,
Qui tousjours ploye à dextre, et à senestre.
Brief, les plus fins ne s'y sçavent congnoistre :
Parquoy concludz, que c'est abusion
D'estre amoureux.

X

De l'absent de s'Amye
Tout au rebours (dont convient que languisse)
Vient mon vouloir : car de bon cueur vous veisse,
Et je ne puis par devers vous aller.
Chante, qui veult : balle, qui veult baller,
Ce seul plaisir seulement je vousisse.
Et s'on me dit, qu'il fault que je choisisse
De par deça Dame, qui m'esjouisse,
Je ne sçaurois me tenir de parler
Tout au rebours.
Si respons franc, j'ay Dame sans nul vice,
Aultre n'aura en Amours mon service :
Je la desire, et souhaite vollar,
Pour l'aller veoir, et pour nous consoller :
Mais mes soubhaitz vont, comme l'Escrevice,
Tout au rebours.

X

XI

De l'Amant doloieux
Avant mes jours mort me fault encourir
Par un regard, dont m'as voulu ferir,
Et ne te chault de ma griefve tristesse :
Mais n'est ce pas à toy grande rudesse,
Veu que tu peulx si bien me secourir ?
Aupres de l'eau me fault de soif perir,
Je me voy jeune, et en aage fleurir,
Et si me monstre estre plein de vieillesse
Avant mes jours.
Or si je meurs, je veulx Dieu requerir
Prendre mon ame : et sans plus enquerir,
Je donne aux vers mon Corps plein de foiblesse.
Quant est du Cueur, du tout je le te laisse,
Ce nonobstant que me fasses mourir
Avant mes jours.

XII

A monsieur de Pothon, pour le prier de parler au Roy
Là où sçavez, sans vous ne puis venir,
Vous estes cil, qui povez subvenir
Facilement à mon cas, et affaire,
Et des heureux de ce Monde me faire,
Sans qu'aucun mal vous en puisse advenir.
Quand je regarde, et pense à l'advenir,
J'ay bon vouloir de sage devenir :
Mais sans support je ne me puis retraire
Là où sçavez.
Male Fortune a voulu maintenir,
Et a juré de tousjours me tenir :
Mais (Monseigneur) pour l'occire, et deffaire,
Envers le Roy vueillez mon cas parfaire,
Si que par vous je puisse parvenir,
Là où sçavez.

XIII

De la mort de Monsieur de Chissay
D'un coup d'estoc Chissay noble homme, et fort,
L'an dix et sept soubz malheureux effort
Tomba occis au Moys qu'on seme L'orge
Par Pomperan : qui de Boucal, et Lorge
Fut fort blessé, quoy qu'il resistat fort.
Chissay beau, jeune, en credit, et support
Feit son debvoir au combat, et abord,
Mais par hasard fut frappé en la Gorge
D'un coup d'estoc.
Dont un chascun de dueil ses levres mord,
Disant helas l'honneste homme est il mort ?
Pleust or à Dieu, et Monseigneur Sainct George,
Que tout baston eust esté en la Forge
Alors, qu'il fut ainsi navré à mort
D'un coup d'estoc.

XIV

A ung Poëte François
Mieux resonnant, qu'à bien louer facile,
Est ton renom volant du domicile
Palladial vers la Terrestre gent :
Puis vers les Cieulx, dont as le tiltre gent
D'Aigle moderne, à suyvre difficile.
Je dy moderne, antique en façon mille :
Ce qui pres toy me rend bas, et humile,
D'autant que Plomb est plus sourd que l'Argent
Mieux resonnant.
Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
Veult esclarcir l'onde claire, et utile,
Dont le gravier est assez refulgent
Pour troubler l'Oeil de l'esprit indigent,
Qui en tel cas a besoing d'aulture stile
Mieux resonnant.

XV

Au Seigneur Theocrenus, lisant à ses Disciples
Plus proffitable est de t'escouter lire,
Que d'Apollo ouyr toucher la lyre,
Où ne se prend plaisir que pour l'Oreille :
Mais en ta Langue ornée, et nonpareille
Chascun y peult plaisir, et fruit esclire.
Ainsi d'autant qu'un Dieu doit faire, et dire
Mieux qu'un Mortel, chose où n'ayt que redire,
D'autant il fault estimer ta merveille
Plus proffitable.
Brief, si dormir plus que veiller peult nuyre,
Tu doibz en loz par sus Mercure bruyre,
Car il endort l'Oeil de celluy, qui veille,
Et ton parler les endormis esveille,
Pour quelcque jour à repos les conduire
Plus proffitable.

XVI

A Estienne du Temple

Tant est subtil, et de grande efficace
Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face
Chose qui plus honneur, et loz conserve :
Et ce qu'as faict, Roy, Seigneur, Serf, ne Serve,
Ne le fait onc : je metz Raison en face.
Qui veult descendre en la vallée basse,
Monté doibt estre avant en haulte place :
Mais ton esprit tout le contraire observe,
Tant est subtil.
Descendu es des Temples, quant à race :
Et puis monté au Temple, quant à grâce,
Je dy au temple excellent de Minerve.
Brief, ton descendre est d'antique reserve,
Et ton monter le Ciel cristallin passe,
Tant est subtil.

XVII

Estienne Clavier à Clement Marot
Pour bien louer une chose tant digne,
Comme ton sens, il fault sçavoir condigne,
Mais moy pauvret d'esprit, et de sçavoir
Ne puis attaindre à si hault concepvoir :
Dont de despit souvent me pais, et disne.
Car je congnois que le fons, et racine
De tes escriptz ont prins leur origine
Si tresprofond, que je n'y puis rien veoir,
Pour bien louer.
Donc Orateurs chascun de vous consigne
Termes dorez puisiez en la Piscine
Palladiane : et faictes le debvoir
Du filz Marot en telle estime avoir,
Qu'il n'a second en Poësie insigne,
Pour bien louer.

XVIII

Responce dudict Marot, au dict Clavier
Pour bien louer, et pour estre loué
De tous espritz tu [dis] estre alloué, [doys]
Fors que du mien, car tu me plus que loues :
Mais en louant plus haultz termes alloues,
Que la saint Jehan ou Pasques, ou Noué.
Qui noue mieulx, responds, ou C, ou E ?
J'ay jusque icy en eau basse noué,
Mais dedans l'eaue Cabaline tu noues,
Pour bien louer.
C, c'est Clement contre chagrin cloué.
E, est Estienne, esveillé, enjoué :
C'est toy, qui maintz de loz tresample doues,
Mais endroit moy tu fais Cignes les Oues,
Quoy que de loz doives estre doué,
Pour bien louer.

XIX

A ma Dame Jehanne Gaillarde de Lyon, femme de bon sçavoir
D'avoir le pris en science, et doctrine
Bien merita de Pisan la Cristine
Durant ses jours : mais ta Plume dorée
D'elle seroit à present adorée,
S'elle vivoit par volonté divine.
Car tout ainsi que le feu l'Or affine,
Le Temps a faict nostre langue plus fine,
De qui tu as l'eloquence asseurée
D'avoir le pris.
Doncques ma Main rends toy humble, et benigne,
En donnant lieu à la Main feminine :
N'escriptz plus rien en Ryme mesurée,
Fors que tu es une Main bien heurée,
D'avoir touché celle qui est tant digne
D'avoir le pris.

XX

Responce au précédent Rondeau par la dicte Jehanne Gaillarde
De m'acquiter je me trouve surprise
D'ung foible esprit, car à toy n'ay sçavoir
Correspondant : tu le peulx bien sçavoir,
Veu qu'en cest art plus qu'aultre l'on te prise.
Si fusse autant eloquente, et apprise,
Comme tu dys, je feroys mon debvoir
De m'acquiter.
Si veulx prier la grâce en toy comprise,
Et les vertus, qui tant te font valoir,
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a rompu l'entreprinse
De m'acquitter.

XXI

A celluy dont les Lettres Capitales du Rondeau portent le nom
Veu ton esprit, qui les aultres surpasse,
Je m'esbahis comment je prends audace
Composer vers. Est ce pour te valoir,
Touchant cest art ? c'est plus tost Bon vouloir,
Ou franc Désir, qui mon cueur induict à ce.
Rien n'est mon fait : le tien est bon de grâce.
Brief, ta façon en peu de Ryme embrasse
Raison fort grande, et sans grand peine avoir,
Veu ton esprit.
Or desormais, je vueil suyvre la trasse
De ton hault sens, duquel la veine passe
Entre les Rocz du profond concepvoir.
A tant me tais, mais si en tel sçavoir
Veulx t'adonner, tu seras l'outrepasse,
Veu ton esprit.

XXII

A la louange de ma Dame la Duchesse d'Alençon, Soeur unique du Roy
Sans riens blasmer, je sers une maistresse,
Qui toute femme ayant noble haultesse
Passe en Vertus, et qui porte le nom,
D'une fleur belle, et en Royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.
En Chasteté elle excelle Lucesse :
De vif Esprit, de Constance, et Sagesse
S'en est l'Enseigne, et le droit Gouffanon,
Sans riens blasmer.
On pourroit dire, il l'estime sans cesse,
Pour ce que c'est sa Dame, et sa Princesse,
Mais on sçait bien, si je dy vray, ou non.
Brief, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle Duchesse,
Sans riens blasmer.

XXIII

A ses Amys, ausquelz on rapporta qu'il estoit prisonnier
Il n'en est rien, de ce qu'on vous revelle,
Ceulx qui l'on dit, ont faulte de cervelle,
Car en mon cas il n'y a mesprison,
Et par dedans ne vy jamais prison :
Doncques Amys l'ennuy qu'avez, ostez le.
Et vous Causeurs pleins d'envie immortelle,
Qui voudriez bien que la chose fust telle,
Crevez de dueil, de despit, ou poison :
Il n'en est rien.
Je rys, je chante en joye solennelle,
Je sers ma Dame, et me consolle en elle,
Je rime en Prose (et peult estre en raison)
Je sors dehors, je rentre en la maison :
Ne croyez pas doncques l'aultre nouvelle,
Il n'en est rien.

XXIV

D'ung qui se plainct de mort, et d'Envie
Depuis quatre ans faulx Rapport vitieux,
Et de la Mort le dard pernicieux
Ont faict sur moy tomber maint grand orage :
Mais l'ung des deux m'a navré en courage
Trop plus que l'autre, et en bien plus de lieux.
Touchant Rapport, en despit de ses jeux
Je vy tousjours riche, sain, et joyeux,
Combien qu'à tort il m'ayt faict grand dommage
Depuis quatre ans.
Mais quand de Mort le remors furieux
S'en vient par fois passer devant mes yeux,
Lors suis contrainct de blasmer son outrage :
Car luy tout seul m'a plus donné de rage,
Que n'a Envie, et tous les Envieux,
Depuis quatre ans.

XXV

D'ung se complaignant de Fortune
Fausse Fortune, ô que je te vy belle :
Las qu'à present tu m'es rude, et rebelle,
O que jadis feiz bien à mon desir,
Et maintenant me fais le desplaisir,
Que je craignoyz plus que chose mortelle.
Enfans nourriz de sa gausche mamelle,
Composons luy (je vous prie) ung Libelle,
Qui picque dru, et qui morde à loisir
Faulse Fortune.
Par sa rigueur (helas) elle m'expelle
Du bien, que j'ay : disant, puis qu'il vient d'elle,
Qu'elle peult bien du tout m'en dessaisir.
Mais en fin Mort mort me fera gesir,
Pour me venger de sa Soeur la cruelle,
Faulse Fortune.

XXVI

De compter sa Fortune
De Fortune trop aspre, et dure
Peult trop souffrir ung pauvre corps,
Si par parole ne met hors
La cause, pourquoy il endure.
Mais soubz confiante couverture
On peult bien declairer les sors
De Fortune.
D'en dessirer Robe, et Ceinture,
Crier, et faire telz efforts,
Tout cela ne sert de riens, fors
A plus indigner la nature
De Fortune.

XXVII

Du confict en douleurs
Si j'ay du mal, maulgré moy je le porte,
Et s'ainsi est, qu'aulcun me reconforte,
Son reconfort ma douleur poinct n'appaise :
Voilà comment je languis en mal aise
Sans nul espoir de liesse plus forte.
Et fault qu'ennuy jamais de moy ne sorte,
Car mon estat fut faict de telle sorte,
Des que fuz né. Pourtant ne vous desplaise,
Si j'ay du mal.
Quand je mourray, ma douleur sera morte,
Mais ce pendant mon pauvre cueur supporte
Mes tristes jours en Fortune mauvaïse :
Dont force m'est que mon ennuy me plaise,
Et ne fault plus que je me desconforte,
Si j'ay du mal.

XXVIII

Rondeau par contradictions

En esperant, Espoir me desespere,
Tant que la mort m'est vie tresprospere,
Me tourmentant de ce, qui me contente,
[Me contentant de ce, qui me tourmente ;]
Pour la douleur du soulas que j'espere.
Amour hayneuse en aigreur me tempere :
Puis temperance aspre comme Vipere
Me refroidist soubz chaleur vehemente,
En esperant.
L'enfant aussi, qui surmonte le Pere,
Bande ses yeulx, pour veoir mon impropere :
De moy s'enfuyt, et jamais ne s'absente,
Mais sans bouger va en obscure sente
Cacher mon dueil, affin que mieulx appere,
En esperant.

XXIX

Aux Amys, et Soeurs de feu Claude Perreal, Lyonnoys
En grand regret, si pitié vous remord,
Pleurez l'Amy Perreal, qui est mort,
Vous ses Amys : chascun prenne sa plume :
La mienne est preste, et bon desir l'alume
A deplorer (de sa part) telle mort.
Et vous ses Soeurs, dont maint [beau] Tableau sort,
Paindre vous fault, pleurantes son grief fort
Pres de la Tombe, en laquelle on l'inhume
En grand regret.
Regret me blesse, et si sçay bien au fort ;
Qu'il fault ; mourir, et que le desconfort
(Soit court, ou long) n'y sert que d'amertume :
Mais vraye amour, est de telle coustume,
Qu'elle contrainct les Amys plaindre fort
En grand regret.

XXX

Du Vendredy saint
Dueil, ou plaisir me fault avoir sans cesse :
Dueil, quand je voy (ce jour plein de rudesse)
Mon Redempteur pour moy en la croix pendre :
Ou tout plaisir, quand pour son sang espendre
Je me voy hors de l'infernale presse.
Je riray donc : non, je prendray tristesse.
Tristesse ? ouy, dis je toute lyesse.
Brief, je ne sçay bonnement lequel prendre
Dueil ou plaisir.
Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse :
Ainsi la Mort, qui le Sauveur oppresse,
Faict sur nos cueurs Dueil, et Plaisir descendre :
Mais nostre mort, qui en fin nous faict cendre,
Tant seulement l'ung, ou l'autre nous laisse,
Dueil ou Plaisir.

XXXI

De la Conception Nostre Dame.
Comme Nature est en peché ancrée
Par art d'Enfer : grâce, qui nous recrée
Par art du Ciel, Marie en garentit,
Car aultrement cil, qui se y consentit,
Ne l'eust jamais à son Filz consacrée.
Mais il peult tout, et veult, et luy agrée,
Qu'un filz sacré aye Mere sacrée :
Ce qu'elle fut, et vice ne sentit,
Comme Nature.
Nature trop de fol desir oultrée,
Est en peché Originel entrée,
Et sans Baptesme onc homme n'en partit :
Mesmes jamais la Vierge n'en sortit,
Aussi jamais elle n'y fait entrée
Comme Nature.

XXXII

De la veue des Roys de France, et d'Angleterre entre Ardres, et Guynes
De deux grands Roys la noblesse, et puissance
Veue en ce lieu nous donne congnoissance
Que amytié prend courage de Lyon
Pour ruer jus vieille rebellion,
Et mettre sus de Paix l'esjoyssance.
Soit en beaulté, sçavoir, et contenance,
Les Anciens n'ont point de souvenance
D'avoir onc veu si grand perfection
De deux grands Roys.
Et le Festin, la Pompe, et l'Assistance
Surpasse en bien le Triumphe, et prestance
Qui fut jadis sur le mont Pelyon.
Car de là vint la guerre d'Ylion :
Mais de cecy vient Paix, et alliance
De deux grands Roys.

XXXIII

De ceulx, qui alloient sur Mulle au Camp d'Atigny
Aux champs, aux champs, Braves, qu'on ne vous trousse,
Prenez Harnoys, l'Arc, la Flesche, la Trousse
Pour vous deffendre en Haynault, ou Milan,
Et gardez bien d'y empoigner mal an,
Car le drap d'or bien peu sert, quand on poulse.
Raison pourquoy ? on se y bat, et courrousse
Plus qu'à chasser à quelcque beste rousse,
Ou à vollar la Pye, ou le Millan
Aux champs.
En cestuy camp, où la guerre est si douce,
Allez sur Mulle avecques une Housse,
Aussi toulsez, qu'un Moine, ou Capellan :
Mais vous voudriez estre en Hierusalem,
Quand ce viendra à donner la secousse
Aux champs.

XXXIV

Au Roy, pour avoir argent au desloger de Reins
Au departir de la Ville de Reins
Faulx d'Argent me rend foible de reins,
Roy des François, voire de telle sorte,
Que ne sçay pas comment d'icy je sorte,
Car mon Cheval tient mieulx que par les creins.
Puis l'hoste est rude, et plein de gros refrains :
Je y laisseray Mors, Bossette, et Frains,
Ce m'a il dit, ou le Diable l'emporte
Au departir.
Si vous supply, Prince, que j'ayme, et crains,
Faites miracle avecques aucuns grains,
Resuscitez ceste personne morte,
Ou aultrement demourray à la porte
Avec plusieurs, qui sont à ce constraintz
Au departir.

XXXV

De celle, qui pour Estreines envoie à son Amy une de ses couleurs
Soubz esperance, et attente d'avoir
Responce faicte en plus profond sçavoir,
Les miens espritz ung lourd Rondeau t'escrivent
Et devers toy peu d'Estreines arrivent
Pour forte Amour entre nous concevoir.
Gris, Blanc, et Bleu, sont mes couleurs (pour voir),
Mais du seul Gris je t'ay voulu pourvoir,
Dont sont vestuz plusieurs humains, qui vivent
Soubz Esperance.
Reçoy le donc, et vueille par ce voir
Que les tendans à leurs desirs se veoir
S'arment de Gris, et Desespoir ne suivent :
Car par luy seul souvent de bien se privent
Ceulx, qui pourroient mieulx que bien recevoir
Soubz Esperance.

XXXVI

D'ung lieu de plaisance
Plus beau, que fort ce lieu je puis juger,
Parquoy le veulx non pas comparager
A Ilyon, non à Troye la grande,
Mais bien au val tapissé de Lavande,
Où s'endormit Pâris jeune Berger.
En ce beau lieu Dyane vient loger :
Ne vueillez donc sur luy faulte songer,
Car il est tel, comme elle le demande,
Plus beau, que fort.
Maintz Ennemis le viennent assieger,
Dont le plus rude est le Serin legier,
L'autre le Geay, la Passe, et la Calande :
Ainsi la Dame (à qui me recommande)
S'esbat à veoir la guerre en son Verger
Plus beau, que fort.

XXXVII

Des Nonnes, qui sortirent du Couvent pour se aller recréer
Hors du Couvent l'autrehyer soubz la Couldrette
Je rencontray mainte Nonne proprette
Suyvant l'Abbesse en grand devotion :
Si cours apres, et par affection
Vins aborder la plus jeune, et tendrette.
Je l'arraisonne, elle plainct, et regrette,
Dont je congneus (certes) que la pauvrete
Eust bien voulu aultre vacation
Hors du Couvent.
Toutes avoient soubz vesture secrette
Ung tainct vermeil, une mine saffrette,
Sans point avoir d'Amour fruition.
Ha (dis je lors) quelle perdition
Se faict icy de ce, dont j'ay souffrette
Hors du Couvent.

XXXVIII

D'alliance de Pensée
Ung Mardy gras, que tristesse est chassée,
M'advint par heur d'amitié pourchassée
Une Pensée excellente, et loyalle :
Quand je dirois digne d'estre royalle,
Par moy seroit à bon droict exaulcée.
Car de rimer ma plume dispensée
Sans me louer veult louer la Pensée,
Qui me survint dansant en une Salle
Ung Mardy gras.
C'est celle qu'ay d'alliance pressée
Par ces attraictz : laquelle à voix baissée
M'a dit, je suis ta Pensée fealle,
Et toy la mienne, à mon gré cordialle :
Nostre alliance ainsi fut commencée
Ung Mardy gras.

XXXIX

De sa grand Amye
Dedans Paris Ville jolye
Ung jour passant melancolie
Je prins alliance nouvelle
A la plus gaye Damoysele,
Qui soit d'icy en Italie.
D'honesteté elle est saisie,
Et croy (selon ma fantaisie)
Qu'il n'en est gueres de plus belle
Dedans Paris.
Je ne la vous nommeray mye,
Si non que c'est ma grand Amye ;
Car l'alliance se fait telle,
Par ung doux baiser, que j'eus d'elle
Sans penser aulcune infamie,
Dedans Paris.

XL

De Trois Alliances

Tant et plus mon cueur se contente

D'alliances, car aultre attente

Ne me sçauroit mieulx assouvir,

Veux que j'ay (pour honneur suivre)

Pensée, Grand Amye, et Tante.

La Pensée est noble, et prudente :

La grand Amye belle, et gente :

La Tante en bonté veulx pleuvir

Tant et plus.

Et ce Rondeau je luy presente ;

Mais pour conclusion decete,

La premiere je veulx servir :

De l'autre l'amour desservir :

Croire la tierce, est mon entente

Tant et plus.

XLI

Aux Damoyselles paresseuses d'escrire à leurs Amys

Bon jour : et puis, quelles nouvelles ?

N'en sçauroit on de vous avoir ?

S'en brief ne m'en faictes sçavoir,

J'en feray de toute nouvelles.

Puis que vous este si rebelles,

Bon Vespre, bonne Nuict, bon Soir,

Bon jour.

Mais si vous cueillez des Groiselles,

Envoyez m'en : car pour tout voir,

Je suis gros, mais c'est de vous veoir

Quelcque matin mes Damoyselles :

Bon jour.

XLII

De celluy, qui nouvellement a receu Lettres de s'Amye
A mon desir d'un fort singulier estre
Nouveaulx escriptz on me faict apparostre,
Qui m'ont ravy, tant qu'il fault que par eulx
Aye Lyesse ; ou Enuy langoreux :
Pour l'ung, ou l'autre Amour si m'a faict naistre.
C'est par ung cueur, que du mien j'ay faict maistre,
Voyant en luy toutes vertus accroistre :
Et ne crains fors, qu'il soit trop rigoureux
A mon desir.
C'est une Dame en faictz, et dictz adextre,
C'est une Dame ayant la sorte d'estre
Fort bien traictant un loyal Amoureux.
Pleust or à Dieu, que feusse assez heureux,
Pour quelcque jour l'esprouver, et congnoistre.
A mon desir.

XLIII

Des trois couleurs, Gris, Tanné, et Noir
Gris, Tanné, Noir porte la fleur des fleurs
Pour sa livrée, avec regretz, et pleurs :
Pleurs, et regretz en son cueur elle enferme,
Mais les couleurs, dont ses vestemens ferme
(Sans dire mot) exposent ses douleurs.
Car le Noir dit la fermeté des Cueurs :
Gris le travail : et Tanné les langueurs :
Par ainsi c'est, Langueur en Travail ferme,
Gris, Tanné, Noir.
J'ay ce fort mal par elle, et ses valeurs,
Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,
Car sa bonté de mieulx avoir m'affirme :
Ce nonobstant, en attendant le terme,
Me fault porter ces trois tristes couleurs,
Gris, Tanné, Noir.

XLIV

D'ung soy deffiant de sa Dame
Plus qu'en aultre lieu de la ronde,
Mon cueur volle comme l'Aronde
Vers toy, en prieres, et dictz :
Mais si asprement l'escondis,
Que noyer le fais en claire unde.
Dont ne puis croire (ou l'on me tonde)
Que ton cueur à m'aymer se fonde,
Quand tous biens me y sont interdictz,
Plus qu'en aultre lieu.
Car il n'y a Princesse au Monde,
Qui m'aymast d'amour si profonde,
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouvrist le Paradis
De jouyssance, où grâce abonde
Plus qu'en aultre lieu.

XLV

De celluy, qui ne pense qu'en s'Amye
Toutes les nuictz je ne pense qu'en celle,
Qui a le Corps plus gent qu'une pucelle
De quatorze ans, sur le poinct d'enrager,
Et au dedans ung cueur (pour abreger)
Autant joyeux qu'eut oncque Damoyse.
Elle a beau tainct, ung parler de bon zelle,
Et le Tetin rond comme une Grozelle.
N'ay je donc pas bien cause de songer
Toutes les nuictz ?
Touchant son cueur, je l'ay en ma cordelle,
Et son Mary n'a sinon le Corps d'elle :
Mais toutesfois, quand il vouldra changer,
Prenne le Cueur : et pour le soulager
J'auray pour moy le gent Corps de la belle
Toutes les nuictz.

XLVI

De Celluy, qui entra de Nuict chez s'Ameye
De nuict, et jour fault estre adventureux,
Qui d'amours veult avoir biens plantureux :
Quant est de moy, je n'eus onc crainte d'âme,
Fors seulement, en entrant chez ma Dame,
D'estre aperceu des Langars dangereux.
Ung soir bien tard me feirent si paoureux,
Qu'advis m'estoit, qu'il estoit jour pour eulx :
Mais si entray je, et n'en vint jamais blasme
De nuict, et jour.
La nuict je prins d'elle ung fruict savoureux :
Au point du jour vy son corps amoureux
Entre deux draps plus odorans que Basmé.
Mon Oeil adonc, qui de plaisir se pasme,
Dict à mes Bras, vous estes bien heureux
De nuict, et jour.

XLVII

Du content en Amours

Là me tiendray, où à present me tien,
Car ma Maistresse au plaisant entretien
M'ayme d'un cueur tant bon, et desirable,
Qu'on me debvroit appeler miserable,
Si mon vouloir estoit aultre que sien.
Et fusse Helaine au gratieux maintien,
Qui me vint dire, Amy, faiz mon cueur tien,
Je respondroys, point ne seray muable :
Là me tiendray.
Qu'un chascun donc voise chercher son bien :
Quant est de moy, je me trouve tresbien.
J'ay Dame belle, exquise, et honorable :
Parquoy fussé je unze mil ans durable,
Au dieu d'Amours ne demanderay rien :
Là me tiendray.

XLVIII

De celluy, qui est demeuré, et s'Amye s'en est allée
Tout à part soy est melancolieux
Le tien Servant, qui s'eslongne des lieux,
Là où l'on veult chanter, dancier, et rire :
Seul en sa chambre il va ses pleurs escrire,
Et n'est possible à luy de faire mieulx.
Car quand il pleut, et le Soleil des Cieulx
Ne reluist point, tout homme est soucieux,
Et toute Beste en son creux se retire
Tout à part soy.
Or maintenant pleut larmes de mes yeux,
Et toy, qui es mon Soleil gracieux,
M'as délaissé en l'ombre de martyre :
Pour ces raisons loing des aultres me tire,
Que mon ennuy ne leur soit ennuyeux
Tout à part soy.

XLIX

De celluy, de qui l'Amye a faict nouvel Amy
Jusque à la mort Dame t'eusse clamée,
Mais ung nouveau t'a si bien reclamée,
Que tu ne veulx qu'à son Leurre venir :
Si ne peulx tu contre moy soustenir,
Pourquoy l'amour deust estre consommée.
Car en tous lieux tousjours t'ay estimée,
Et si on dict, que je t'ay deprimée,
Je dy que non, et le veulx maintenir
Jusque à la mort.
Dieu doint que pis tu n'en sois renommée :
Car s'il est sceu, tu en seras nommée
Femme sans cueur, qui ne se peult tenir
D'aller au change, et à grand tort bannir
Celluy, qui t'eust parfaitement aymée
Jusque à la mort.

L

De l'Amant Marry contre sa Dame
Du tout me veulx desheriter
De ton amours, car proffiter
Je n'y pourrois pas longue espace
Veu qu'un aultre reçoit ta grâce,
Sans mieulx que moy la meriter.
Puis qu'à toy se veult presenter,
De moy se debvra contenter,
Car je luy quitteray la place
Du tout.
Tes grâces sont fort à noter,
On n'y sçauroit mettre, ne oster.
Tu as beau corps, et belle face,
Mais ton cueur est plein de fallace :
Voilà qui m'en faict deporter
Du tout.

L

LI

D'alliance de Soeur

Par alliance ay acquis une Soeur,
Qui en beaulté, en grâce, et en douceur
Entre ung milier ne trouve sa pareille :
Aussi mon cueur à l'aymer s'appareille,
Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.
Las, elle m'a navré de grand vigueur,
Non d'ung cousteau, ne par haine, ou rigueur,
Mais d'ung baiser de sa bouche vermeille
Par alliance.
Cil qui la voit, jouyt d'ung treshault heur :
Plus heureux est, qui parle à sa hauteur,
Et plus heureux, à qui preste l'oreille :
Bien heureux donc debvroit estre à merveille
Qui en amours seroit son serviteur
Par alliance.

LI

LII

D'une Dame, ayant beaulté, et bonne grâce
Grande vertu, et beaulté naturelle
Ne sont souvent en forme corporelle,
Mais ta forme est en beaulté l'outrepasse,
D'aultant que l'Or tous les Metaulx surpasse,
Et si voit on mainte vertu en elle.
Aussi par tout en volle la nouvelle,
En ce qui plus ton renom renouvelle,
C'est que tu as (toy seule) double grâce,
Grande vertu.
Grâce en maintien, et en parolle belle :
Grâce en apres, que mercy on appelle :
L'une contrainct, que t'amour on pourchasse :
L'aultre de toy la jouyssance brasse :
Je te supplie, use envers moy d'icelle
Grande vertu.

LIII

A la jeune Dame melancolique, et solitaire
Par seulle amour, qui a tout surmonté,
On trouve grâce en divine bonté,
Et ne la fault par aultre chemin querre :
Mais tu la veulx par cruaulté conquerre,
Qui est contraire à bonne volonté.
Certes c'est bien à toy grand cruaulté,
De user en dueil la jeunesse, et beaulté,
Que t'a donné Nature sur la terre
Par seulle amour.
En sa verdeur se resjouist l'Esté,
Et sur l'Yver laisse joyeuseté :
En ta verdeur plaisir doncques asserre,
Puis tu diras (si vieillesse te serre)
A Dieu le temps, qui si bon a esté
Par seulle amour.

LIV

A une Dame, pour luy offrir cueur, et service
Tant seulement ton Amour je demande,
Te suppliant que ta beaulté commande
Au cueur de moy, comme à ton serviteur,
Quoy que jamais il ne desservit heur,
Qui procedast d'une grâce si grande.
Croy que ce cueur de te congnoistre amande,
Et volontiers se rendroit de ta bande,
S'il te plaisoit luy faire cest honneur
Tant seulement.
Si tu le veulx, metz le soubz ta commande :
Si tu le prends, las je te recommande
Le triste Corps, ne le laisse sans Cueur,
Mais loges y le tien, qui est vainqueur
De l'humble Serf, qui son vouloir te mande
Tant sellement.

LV

A une Dame pour la louer
Rondeau, où toute aigreur abonde,
Va veoir la douceur de ce Monde :
Telle douceur t'adoulcira,
Et ton aigreur ne l'aigrira.
Trop plus qu'en aultre en moy s'est arresté
Fascheux ennuy : car Yver, et Esté
N'ay veu que fraulde, hayne, vice, et oppresse
Avec chagrin : et durant ceste presse,
Plus mort, que vif au Monde j'ay esté.
Mais le mien cueur (lors de vie absenté)
Commence à vivre, et revient à santé,
Et tout plaisir vers moy prend son adresse,
Trop plus qu'en aultre.
Car maintenant j'aperçoy loyauté,
Je voy à l'oeil Amour, et feaulté,
Je voy vertu, je voy pleine lyesse.
Tout cela voy : voire mais en qui est ce ?
C'est en vous seule, ou gist toute beaulté
Trop plus qu'en aultre.

LVI

A la fille d'ung Painctre d'Orleans, belle entre les autres
Au temps passé Apelles Painctre sage
Fait seulement de Venus le visage
Par fiction : mais (pour plus hault atteindre)
Ton Pere a faict de Venus (sans rien faindre)
Entierement la face, et le corsage.
Car il et Painctre, et tu es son ouvrage
Mieux ressemblant Venus de forme, et d'aage,
Que le Tableau, qu'Apelle voulut paindre
Au temps passé.
Vray est qu'il fait si belle son ymage,
Qu'elle eschauffoit en Amour maint courage ;
Mais celle là que ton Pere a sceu taindre,
Y met le feu, et a dequoy l'estaindre :
L'autre n'eut pas ung si gros advantage
Au temps passé.

LVII

Du baiser de s'Amie
En la baisant m'a dit, Amy sans blasme
Ce seul baiser, qui deux bouches enbasme,
Les arres sont du bien tant esperé :
Ce mot elle a doucement proferé
Pensant du tout appaiser ma grand flamme.
Mais le mien cueur adonc plus elle enflamme,
Car son alaine odorant plus que basme
Souffloit le feu qu'Amour m'a preparé
En la baisant.
Brief, mon esprit sans congnoissance d'âme
Vivoit alors sur la bouche à ma Dame,
Dont se mouroit le corps enamouré :
Et si la levre eust gueres demouré
Contre la mienne, elle m'eust sucé l'âme
En la baisant.

LVIII

Pour ung, qui est allé loing de s'Amye
Loing de tes yeux t'amour me vient poursuivre
Autant ou plus qu'elle me souloit suivre
Aupres de toy : car tu as (pour tout seur)
Si bien gravé dedans moy ta douceur,
Que mieulx graver se pourroit en cuivre.
Le corps est loing, plus à toy ne se livre :
Touchant le cueur, ta beaulté m'en delivre.
Ainsi je suis (long temps a) sans mon cueur,
Loing de tes yeux.
Or l'homme est mort, qui n'a son cueur delivre :
Mais endroit moy ne s'en peult mort ensuyvre,
Car si tu as le mien plein de langueur,
J'ay avec moy le tien plein de vigueur,
Lequel aultant que le mien me faict vivre
Loing de tes yeux.

LIX

De la Paix traictée à Cambray par trois Princesses
Dessus la Terre on voyt les trois Deesses,
Non pas les trois, qui après grand liesses
Misrent au Monde aspre guerre, et discord :
Ces trois icy avec paix, et accord
Rompent de Mars les cruelles rudesses.
Par ces trois là entre tourbes, et presses
La Pomme d'or causa grandes oppresses :
Par ces trois cy l'Olive croist, et sort
Dessus la Terre.
S'elle fleurist, sont divines largesses
S'elle flestrist, sont humaines sagesses :
Et en viendra (si l'Arbre est bon, et fort)
Gloire à Dieu seul, aux humains reconfort,
Amour de peuple aux trois grandes Princesses
Dessus la Terre.

LX

A Monsieur de Belleville

En attendant que plus grand Oeuvre face,
Pour presenter devant la clere face
De Diana, Seigneur tant estimé,
Prens cest escript mal poli, et limé :
Et si lourd suis, mes offenses efface.
Si respondray je à ton envoy, qu'Orace
N'amenderoit. Voyre mais, quand sera ce ?
Tu le sçauras par ce Rondeau rimé
En attendant.
Ce sera lors, que ma Muse trop basse
Se haulsera pour louer l'outrepasse
En Bruyt, et Los, qui par tout est semé.
Loyal Amant tresdigne d'estre aymé
Vueilles moy mettre, et tenir en sa grâce
En attendant.

LXI

Sur la devise de Madame de Lorraine : Amour, et Foy
Amour, et Foy sont bien appariez,
Voire trop mieulx ensemble mariez
Que les humains, qu'en ce Monde on marie :
Car jamais Foy de l'Amour ne varie :
Et vous humains bien souvent variez.
Dames de cueur icy estudiez :
Ces deux beaulx dons Dieu vous a dediez,
Et sont seans en haulte seigneurie
Amour, et Foy.
Tant sont uniz, tant sont bien alliez,
Qu'oubliant l'ung, l'autre vous oubliez :
Si l'Amour fault, la Foy n'est plus chérie :
Si Foy perit, l'Amour s'en va perie :
Pour ce les ay en devise lyez,
Amour, et Foy.

LXII

De l'Amour du Siecle Antique
Au bon vieulx temps ung train d'Amours regnoit,
Qui sans grand art, et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'Amour profonde,
S'estoit donné tout la Terre ronde,
Car seulement au cueur on se prenoit.
Et si par cas à jouyr on venoit,
Sçavez vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans : cela duroit ung Monde
Au bon vieulx temps.
Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit,
Rien que pleurs faintz, rien que changes on n'oyt,
Quiouldra donc qu'à aymer je me fonde,
Il fault premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi, qu'on la menoit
Au bon vieulx temps.

LXIII

Rondeau par Victor Brodeau, responsif au precedent
Au bon vieulx temps, que l'amour par bouquetz
Se demenoit, et par joieux caquetz,
La femme estoit trop sottte, ou trop peu fine :
Le temps depuis, qui tout fine, et affine,
Luy a monsté à faire ces acquetz.
Lors les Seigneurs estoient petis Nacquetz,
D'aux, et Oignons se faisoient les banquetz,
Et n'estoit bruict de ruer en cuisine
Au bon vieulx temps.
Dames aux huis n'avoient clefz, ne loquetz :
Leur garde robe estoit petis pacquetz
De Canevas, ou de grosse Estamine :
Or, Diamans on laissoit en leur Mine,
Et les couleurs porter aux Perroquetz
Au bon vieulx temps.

LXIV

D'une Dame, à ung Importun
Tant seulement ton repos je desire,
T'advertissant (puis qu'il fault le te dire)
Que je ne suis disposée à t'aymer :
Si pour cueillir tu veulx donc semer,
Trouve aultre champ, et du mien te retire.
Brief, si ton cueur plus à ce chemin tire,
Il ne fera que augmenter son martyre,
Car je ne veulx serviteur te nommer
Tant seulement.
Tu peulx donc bien aultre maistresse eslire :
Que pleust à Dieu qu'en mon cueur pusses lire,
Là où Amour ne t'a sceu imprimer :
Et m'esbahis (sans rien desestimer)
Comment j'ay prins la peine de t'escire
Tant seulement.

LXV

De la mal mariée, qui ne veult faire Amy
Contre raison Fortune l'esvollée
Trop lourdement devers moy est vollée,
Quand pour loyer de ma grand loyauté
Du mien Espoux je n'ay que cruauté,
En lieu d'en estre en mes maux consollée.
Or d'aultre Amy ne seray je accollée,
Et aymeroyz mieulx estre descollée,
Que desloiaille à sa desloiauté
Contre raison.
La fleur des champs n'est seichée, et foulée
Qu'en temps d'yver, mais moy pauvre affollée
Perds en tout temps la fleur de ma beaulté.
Helas ma Mere, en qui j'ay privauté,
Reconfortez la pauvre desollée,
Contre raison.

LXVI

De l'inconstance de Ysabeau,
Comme inconstante, et de cueur faulse, et lasche,
Elle me laisse. Or puis qu'ainsi me lasche,
A vostre advis ne la doibs je lascher ?
Certes ouy : [et] aultrement fascher [mais]
Je ne la veulx, combien qu'elle me fasche.
Il luy faudroit (au train qu'à mener tasche)
Des Serviteurs à journée, et à tasche.
En trop de lieux veult son cueur attacher
Comme inconstante.
Or pour couvrir son grand vice, et sa tache,
Souvent ma plume à la louer s'attache :
Mais à cela je ne veulx plus tascher,
Car je ne puis son maulvais bruyt cacher
Si seurement, qu'elle ne se descache
Comme inconstante.

LXVII

Rondeau parfait.
A ses Amys apres sa delivrance
En liberté maintenant me pourmaine,
Mais en prison pour tant je fuz cloué :
Voyla comment Fortune me demaine.
C'est bien, et mal. Dieu soit de tout loué.
Les Envieux ont dit, que de Noé
N'en sortirois : que la Mort les emmaine.
Maulgré leurs dentz le neud est desnoué,
En liberté maintenant me pourmaine.
Pourtant si j'ay fasché la Court Rommaine,
Entre meschans ne fuz oncq alloué :
Des biens famez j'ay hanté le dommaine :
Mais en prison pourtant je fuz cloué.
Car aussi tost que fuz desavoué
De celle là, qui me fut tant humaine,
Bien tost apres à saint Pris fuz voué :
Voilà comment Fortune me demaine.
J'eus à Paris prison fort inhumaine :
A Chartes fuz doucement encloué :
Maintenant voys, où mon plaisir me maine.
C'est bien, et mal. Dieu soit de tout loué.
Au fort, Amys, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main [hors du parc] me ramaine.[hors de per]
Escript, et faict d'ung cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte Sepmaine,
En liberté.

Chansons

Chanson première

Plaisir n'ay plus, mais vy en desconfort,
Fortune m'a remis en grand douleur :
L'heur que j'avoys, est tournée en malheur,
Malheureux est, qui n'a aucun confort.
Fort suis dolent, et regret me remord,
Mort m'a osté ma Dame de valeur,
L'heur que j'avoys, est tourné en malheur :
Malheureux est, qui n'a aucun confort.
Valoir ne puis, en ce Monde suis mort,
Morte est m'amour, dont suis en grand langueur,
Langoureux suis plein d'amere liqueur,
Le cueur me part pour sa dolente mort.

Chanson II

Secourez moy, ma Dame par amours,
Ou aultrement la Mort me vient querir.
Aultre que vous ne peult donner secours
A mon las cueur, lequel s'en va mourir.
Helas, helas, veuillez donc secourir
Celluy, qui vit pour vous en grand destresse,
Car de son cueur vous estes la maistresse.
Si par aymer, et souffrir nuictz et jours,
L'amy dessert ce, qu'il vient requérir,
Dictes, pourquoy faictes si longs sejours
A me donner ce, que tant veulx cherir ?
O noble fleur, laisserez vous perir,
Vostre Servant, par faulte de lysesse ?
Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.
Vostre rigueur me fait plusieurs destours,
Quand au premier je vous vins requérir :
Mais Bel Acueil m'a faict d'assez bons tours,
Et me laissant maint baiser conquerir.
Las vos baisers ne me sçavent guerir,
Mais vont croissant l'ardant feu, qui me presse :
Jouyssance est ma medecine expresse.

Chanson III

Dieu gard ma Maistresse, et regente,
Gente de corps, et de façon,
Son cueur tient le mien en sa tente
Tant et plus d'ung ardant frisson.
S'on m'oyt pousser sur ma chanson
Son de voix, ou harpes doulcettes,
C'est Espoir, qui sans marrisson
Songer me faict en amourettes.
La blanche Colombelle belle,
Souvent je voys priant, criant,
Mais dessoubz la cordelle d'elle
Me gette un oeil friant riant,
En me consommant, et sommant
A douleur, qui ma face efface :
Dont suis le reclamant amant,
Qui pour l'oultre passe trespasse.
Dieu des Amans de mort me garde,
Me gardant, donne moy bon heur,
En le me donnant, prens ta Darde,
En la prenant, navre son cueur,
En le navrant, me tiendras seur,
En seurté, suyvray l'accointance,
En l'accointant, ton Serviteur
En servant aura jouyssance.

Chanson IV

Jouissance vous donneray,
Mon Amy, et si meneray
A bonne fin vostre esperance.
Vivante ne vous laisseray,
Encores, quand morte seray,
L'esprit en aura souvenance.
Si pour moy avez du soucy,
Pour vous n'en ay pas moins aussi,
Amour le vous doit faire entendre.
Mais s'il vous grieve d'estre ainsi,
Appaisez vostre cueur transi :
Tout vient à point, qui peult attendre.

Chanson V

J'attens secours de ma seule pensée :
J'attens le jour, que l'on m'escondira,
Ou que de tout la Belle me dira,
Amy t'amour sera recompensée.
Mon alliance est fort bien commencée.
Mais je ne sçay, comment il en yra,
Car s'elle veult, ma vie perira,
Quoy qu'en Amour s'attend d'estre avancée.
Si j'ay reffus, vienne Mort insensée :
A son plaisir de mon cueur jouyra.
Si j'ay mercy, adonc s'esjouyra
Celluy, qui point n'a sa Dame offensée.

Chanson VI

Amour, et Mort m'ont faict oultrage.
Amour me retient en servage,
Et Mort (pour accroistre ce dueil)
A prins celluy loin de mon oeil,
Qui de pres navre mon courage.
Helas Amour, tel personnage
Te servoit en fleur de son aage,
Mais tu es ingrat à mon vueil
De souffrir Guerre, et son orgueil
Tuer ceulx, qui t'ont faict hommage.
Si est ce à mon cueur avantage,
De ce que son noble corsage
Gist envers, loing de mon acueil,
Car si j'avois veu son Sercueil,
Ma grand douleur deviendroit rage.

Chanson VII

Celle qui m'a tant pourmené,
A eu pitié de ma langueur :
Dedans son Jardin ma mené,
Ou tous arbres sont en vigueur :
Adoncques ne usa de rigueur,
Si je la baise, elle m'accolle :
Puis m'a donné son noble cueur,
Dont il m'est advis que je volle.
Quand je vei son cueur estre mien,
Je mys toute crainte dehors,
Et luy dys, Belle, ce n'est rien,
Si entre voz bras je ne dors :
La Dame respondit alors,
Ne faicte plus ceste demande :
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cueur à sa commande.

Chanson VIII

Si de nouveau j'ay nouvelles couleurs,
Il n'en fault jà prendre esbahissement,
Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
Nouvelle amour, et nouveau pensement :
Dueil, et Ennuy, c'est tout l'avancement,
Que j'ay encor de vous tant amoureuse :
Si vous supply, que mon commencement
Cause ne soit de ma fin langoreuse.
Pleust or à Dieu (pour fuyr mes malheurs)
Que je vous tinse à mon commandement :
Ou pour le moins, que voz grandes valeurs
Ne fussent point en mon entendement :
Car voz beaulx yeux me plaisent tellement,
Et vostre amour me semble tant heureuse,
Que je languis : ainsi voylà comment,
Ce qui me plaist, m'est chose doloireuse.

Chanson IX

Quand j'ay pensé en vous ma bien aymée,
Trouver n'en puis de si grande beaulté :
Et de vertu seriez plus estimée,
Qu'aultre qui soit, si n'estoit cruaulté.
Mais pour vous aymer loyaulment
J'ay recompense de tourment :
Toutefois quand il vous plaira,
Mon mal par mercy finera.
Des que mon oeil apperceut vostre face,
Ma liberté du tout m'abandonna,
Car mon las cueur esperant vostre grâce
De moy partit, et à vous se donna.
Or s'est il voulu retirer
En lieu, dont ne se peult tirer,
Et vous a trouvé sans sy,
Fors qu'estes Dame sans mercy.
Vostre rigueur veult doncques que je meure,
Puis que pitié vostre cueur ne remord,
Si n'aurez vous (de ce je vous assure)
Loz, ny honneur de si cruelle mort :
Car on ne doibt mettre en langueur
Celluy qui ayme de bon cueur :
Trop est rude à son Enemy,
Qui est cruel à son Amy.

Chanson X

Je suis aymé de la plus belle,
Qui soit vivant dessoubz les Cieulx :
Encontre tous faulx Envieulx
Je la soustiendray estre telle.
Si Cupido doux, et rebelle
Avoit desbendé ses deux yeux,
Pour veoir son maintien gracieux,
Je croy qu'amoureux seroit d'elle.
Venus la Deesse immortelle
Tu as faict mon cueur bien heureux,
De l'avoir faict estre amoureux
D'une si noble Damoyselle.

Chanson XI

Qui veult avoir lyesse
Seullement d'ung regard,
Vienne veoir ma Maistresse,
Que Dieu maintienne, et gard :
Elle a si bonne grâce,
Que celluy qui la voit,
Mille douleurs efface,
Et plus, s'il en avoit.
Les vertus de la Belle
Me font esmerveiller.
La souvenance d'elle
Faict mon cueur esveiller.
Sa beaulté tant exquise
Me faict la mort sentir :
Mais sa grâce requise
M'en peult bien garentir.

Chanson XII

Tant que vivray en aage florissant,
Je serviray Amour le Dieu puissant,
En faict, et dictz, en chansons, et accords.
Par plusieurs jours m'a tenu languissant,
Mais apres dueil m'a faict resjouyssant,
Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.
Son alliance
Est ma fiance :
Son cueur est mien,
Mon cueur est sien :
Fy de tristesse,
Vive lyesse,
Puis qu'en Amours a tant de bien.
Quand je la veulx servir, et honorer,
Quand par escriptz veulx son nom decorer,
Quand je la voy, et visite souvent,
Les envieulx n'en font que murmurer,
Mais nostre Amour n'en sçauroit moins durer :
Aultant ou plus en emporte le vent.
Maulgré envie
Toute ma vie
Je l'aymeray,
Et chanteray :
C'est la premiere,
C'est la derniere,
Que j'ay servie, et serviray.

Chanson XIII

Languir me fais sans t'avoir offensée,
Plus ne m'escriptz, plus de moy ne t'enquiers,
Mais nonobstant aultre Dame ne quiers :
Plus tost mourir, que changer ma pensée.
Je ne dy pas t'amour estre effacée,
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquier,
Et loing de toy humblement te requiers
Que loing de moy, de moy ne sois feschée.

Chanson XIV

D'où vient cela, Belle, je vous supply,
Que plus à moy ne vous recommandez ?
Tousjours seray de tristesse remply,
Jusques à temps qu'au vray me le mandez :
Je croy que plus d'Amy ne demandez,
Ou mauvais bruyt de moy on vous reuelle,
Ou vostre cueur a faict amour nouvelle.
Si vous laissez d'Amour le train joly,
Vostre beaulté prisonniere rendez :
Si pour aultruy m'avez mis en oubly,
Dieu vous y doit le bien, que y pretendez :
Mais si de mal en rien m'apprehendez,
Je veulx qu'aultzant que vous me semblez belle,
D'aultzant, ou plus vos me soyez cruelle.

Chanson XV

Ma Dame ne m'a pas vendu,
Elle m'a seulement changé :
Mais elle a au change perdu,
Dont je me tiens pour bien vengé,
Car ung loyal a estrangé
Pour ung aultre, qui la diffame.
N'est elle pas legiere femme ?
Le Noir a quicté, et rendu,
Le Blanc est d'elle defrengé,
Violet luy est deffendu,
Point n'ayme Bleu, ny Orangé :
Son cueur muable s'est rengé
Vers le Changeant, couleur infame.
N'est elle pas legiere femme ?

Chanson XVI

J'ay contenté
Ma voulenté
Suffisamment,
Car j'ay esté
D'amours traicté
Differemment.
J'ay eu tourment,
Bon traictement,
J'ay eu douceur, et cruauté :
Et ne me plains fors seulement
D'avoir aymé si loyaulment
Celle, qui est sans loyauté.
Cueur affeté
Moins arresté
Qu'ung seul moment,
Ta lascheté
M'a dejecté
Fascheusement.
Prend hardiment
Amandement.
Et vous Dames de grand beaulté
Si l'honneur ayez chèrement,
Vous n'ensuyvrez aulcunement
Celle, qui est sans loyauté.

Chanson XVII

Je ne fais rien que requerir
Sans acquerir
Le don d'amoureuse liesse
Las ma Maistresse
Dictes, quand est ce,
Qu'il vous plaira me secourir ?
Je ne fais rien que requerir.
Vostre beaulté qu'on voit flourir
Me faict mourir :
Ainsi j'ayme ce, qui me blesse.
C'est grand simplesse :
Mais grand sagesse,
Pourveu que m'en vueillez guerir.
Je ne fais rien que requerir.

Chanson XVIII

D'un nouveau dard je suis frappé,
Par Cupido cruel de soy :
De luy pensois estre eschappé,
Mais cuydant fuyr, me deçoy,
Et remede je n'apperçoy
A ma douleur secrette,
Fors de crier, allegez moy
Doulce plaisant Brunette.
Si au Monde ne fussiez point,
Belle, jamais je n'aymerois :
Vous seule avez gagné le poinct,
Que si bien garder j'esperois :
Mais quant à mon gré vous aurois
En ma chambre seullette,
Pour me venger, je vous feroys
La couleur vermeillette.

Chanson XIX

Maldicte soit la mondaine richesse,
Qui m'a osté m'Amye, et ma Maistresse.
Las par vertu j'ay son amytié quise,
Mais par richesse ung aultre l'a conquise :
Vertu n'a pas en amour grand prouesse.
Dieu gard de mal la Nymphé, et la Deesse :
Maldict soit l'Or, où elle a sa liesse,
Maldicte soit la fine Soye exquisite,
Le Dyamant, et la Perle requise
Puis que par eulx il fault qu'elle me laisse.

Chanson XX

Le cueur de vous ma presence desire ;
Mais pour le mieulx (Belle) je me retire,
Car sans avoir aultre contentement,
Je ne pourroys servir si longuement :
Venons au poinct, au poinct qu'on n'ose dire.
Belle Brunette, à qui mon cueur souspire,
Si me donnes ce bien (sans m'escondire)
Je serviray : mais sçavez vous comment ?
De Nuict, et Jour tresbien, et loyaulment.
Si ne voulez, je fuiray mon martyre.

Chanson XXI

Amour au cueur me poinct,
Quand bien aymé je suis :
Mais aymer je ne puis
Quand on ne m'ayme poinct.
Chascun soit adverty
De faire comme moy :
Car d'aymer sans party,
C'est un trop, grand esmoy.

Chanson XXII

Qui veult entrer en grâce
Des Dames bien avant,
En cautelle, et fallace
Fault estre bien sçavant.
Car tout vray Poursuyvant,
La loyauté suyvant,
Au jourd'huy est deceu :
Et le plus decepvant
Pour loyal est receu.

Chanson XXIII

Long temps y a, que je vys en espoir,
Et que Rigueur a dessus moy pouvoir :
Mais si jamais je rencontre Allegeance,
Je luy diray, Ma Dame venez veoir :
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance.
Si je ne puis allegeance esmouvoir,
Je le feray au Dieu d'Amour sçavoir,
En luy disant, ô Mondaine plaisance,
Si d'aultre bien ne me voulez pourveoir,
A tout le moins ne m'ostez Esperance.

Chanson XXIV

Quand vous voudrez faire une Amye,
Prenez la de belle grandeur,
En son Esprit non endormie,
Et son Tetin bonne rondeur,
Douceur
En cueur,
Langage
Bien sage,
Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de Cueur, et de Corps.
Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien :
Pour durer prenez la brunette
En bon point, d'asseuré maintien.
Tel bien
Vault bien
Qu'on fasse
La Chasse
Du plaisant Gibier amoureux :
Qui prend telle Proye, est heureux.
Chanson vingtcinquesme du jour de Noël
Une pastourelle gentille,
Et ung Bergier en ung Verger
L'autrhyer jouant à la Bille
S'entredisoient pour abreger,
Roger,
Bergier,
Legere
Bergiere,
C'est trop à la Bille joué.
Chantons Noé, Noé, Noé.
Te souvient il plus du Prophete
Qui nous dist cas de si hault faict,
Que d'une Pucelle parfaicte
Naistroit ung Enfant tout parfaict ?
L'effect
Est faict :
La belle
Pucelle
[A eu un Filz au Ciel voué,] [A ung filz du ciel advoué,]
Chantons Noé, Noé, Noé

Chanson XXVI

En entrant en un Jardin
Je trouvay Guillot Martin
Avec Helene,
Qui vouloit son Picotin,
Son beau petit Picotin
Non pas d'Avoyne.
Adonc Guillot luy a dit,
Vous aurez bien ce credit,
Quand je seray en alaine :
Mais n'en prenez qu'un petit.
Car par trop grand appetit
Vient souvent la Pance pleine.

Chanson XXVII

D'Amours me va tout au rebours,
J'à ne fault, que de cela mente,
J'ay reffus en lieu de secours :
M'amyé rit, et je lamente.
C'est la cause pourquoy je chante,
D'Amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'Amours.

Chanson XXVIII

J'ay grand desir
D'avoir plaisir
D'amour mondaine :
Mais c'est grand peine,
Car chascun loyal amoureux
Au temps present est malheureux :
Et le plus fin
Gaigne à la fin
La grâce pleine.

Chanson XXIX

O Cruauté logée en grand beaulté,
O grand beaulté, qui loges cruauté,
Quand ma douleur jamais ne sentiras,
Au moins ung jour pense en ma loyauté :
Ingrate alors (peult estre) te diras.

Chanson XXX

J'ayme le cueur de m'Amye,
Sa bonté, et sa douceur.
Je l'ayme sans infamie,
Et comme ung Frere la Soeur.
Amytié desmesurée,
N'est jamais bien assurée,
Et met les cueurs en tourment :
Je veulx aymer aultrement.
Ma Mignonne debonnaire,
Ceulx, qui font tant de clamours,
Ne taschent qu'à eulx complaire
Plus, qu'à leurs belles amours.
Laissons les en leur follye,
Et en leur melancolye :
Leur amytié cessera,
Sans fin la nostre sera.

Chanson XXXI

Si je vy en peine, et langueur,
De bon gré je le porte,
Puis que celle, qui a mon cueur,
Languist de mesme sorte.
Tous ces maux nous faict recepvoir
Envie decevante,
Qui ne permect nous entreveoir,
Et d'en parler se vante.
Aussi Danger faulx Blasonneur
Tient Rigueur à la Belle,
Car il menasse son honneur,
S'il me veoit aupres d'elle.
Mais plus tost loing je me tiendray,
Qu'il en vienne nuysance :
Et à son honneur entendray,
Plus tost qu'à ma plaisance.

Chanson XXXII

Changeons propos, c'est trop chanté d'amours :
Ce sont clamours, chantons de la Serpette :
Tous Vignerons ont à elle recours,
C'est leur secours pour tailler la Vignette.
O Serpillette, ô la Serpillonnette,
La Vignolette est par toy mise sus,
Dont les bons Vins tous les ans sont yssus.
Le Dieu Vulcain forgeron des haults Dieux,
Forgea aux Cieulx la Serpe bien taillante
De fin acier trempé en bon vin vieulx,
Pour tailler mieulx, et estre plus vaillante :
Bacchus la vante, et dit qu'elle est seante,
Et convenante à Noé le bonshom
Pour en tailler la Vigne en la saison.
Bacchus alors Chapeau de treille avoit,
Et arrivoit pour benistre la Vigne :
Avec Flascons Silenus le suivoit,
Lequel beuvoit aussi droict qu'une ligne :
Puis il trepigne, et se fait une bigne :
Comme une guigne estoit rouge son nez.
Beaucoup de gens de sa race sont nez.

Chanson XXXIII

La plus belle des troys sera
Celle, qui mourir me fera,
Ou qui me fera du tout vivre,
Car de mon mal seray delivre,
Quand à sa puissance plaira.
Pallas point ne m'aidera :
Juno point ne s'en meslera :
Mais Venus, que j'ay voulu suivre,
Me dira bien, tien je te livre
Celle, qui ravy ton cueur a.

Chanson XXXIV

Puis que de vous je n'ay aulte visage,
Je m'en vois rendre hermite en ung desert,
Pour prier dieu, si ung aultre vous sert,
Qu'aultant que moy en vostre honneur soit sage.
A dieu Amours, à dieu gentil corsage,
A dieu ce tainct, à dieu ces frians yeux :
Je n'ay pas heu de vous grand advantage :
Ung moins ayment aura, peult estre, mieulx.

Chanson XXXV

Vous perdez temps de me dire mal d'elle,
Gens qui voulez divertir mon entente :
Plus la blasmez, plus je la trouve belle.
S'esbahist on, si tant je m'en contente ?
La fleur de sa jeunesse
A vostre advis rien n'est ce ?
N'est ce rien que ses grâces ?
Cessez voz grands audaces,
Car mon Amour vaincra vostre mesdire :
Tel en mesdict, qui pour soy la desire.

Chanson XXXVI

Pour la Brune
Pourtant si je suis Brunette,
Amy n'en prenez esmoy,
Aultant suis ferme, et jeunette,
Qu'une plus blanche que moy.
Le Blanc effacer je voy.
Couleur Noire est tousjours une :
J'ayme mieulx donc estre Brune
Avecques me fermeté,
Que Blanche comme la Lune
Tenant de legiereté.

Chanson XXXVII

Pour la Blanche
Pourtant si le Blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser :
Comme luy le Noyr se passe,
Il a beau temporiser.
Je ne veulx point me priser,
Ne mesdire en ma revanche :
Mais j'ayme mieulx estre blanche
Vingt, ou trente ans ensuivant
En beauté nayve, et franche,
Que noire tout mon vivant.

Chanson XXXVIII

J'ay trouvé moien, et loisir
D'envoyer Monsieur à la chasse,
Mais ung aultre prend le plaisir
Qu'envers ma Dame je pourchasse.
Ainsi pour vous gros Boeufz puissans,
Ne traitez Charrue en la Plaine :
Ainsi pour vous Moutons paissans,
Ne portez sur le dos la Laine.
Ainsi pour vous Oyseaulx du Ciel,
Ne sçauriez faire une couvée :
Ainsi pour vous Mousches à miel,
Vous n'avez la Cire trouvée.

Chanson XXXIX

Si j'avoys tel credit,
Et d'Amour recompense,
Comme l'Envieux pense,
Et comme il vous a dict,
Menteur ne seroit dict,
Ne vous froide amoureuse,
Et moy pauvre interdit
Serois personne heureuse :
Quand viens à remirer
Sa belle jouyssance,
Il n'est en ma puissance
De ne la desirer :
Et pour y aspirer
N'en doy perdre louange,
Ne d'honneur empirer :
Suis je de fer, ou Ange ?
Qu'est besoing de mentir ?
J'ose encores vous dire,
Que plus fort vous desire,
Quand veulx m'en repentir :
Et pour aneantir
Ce desir, qui tant dure,
Il vous faudroit sentir
La peine que j'endure.
Vostre doux entretien,
Vostre belle jeunesse,
Vostre bonté expresse
M'ont faict vostre, et m'y tien :
Vray est, que je voy bien
Vostre amour endormie,
Mais langueur ce m'est bien
Pour vous, ma chere Amye.

Chanson XL

Ne sçay combien la hayne est dure,
Et n'ay desir de le sçavoir :
Mais je sçay qu'amour, qui peu dure,
Faict ung grand tourment recepvoir.
Amour aultre nom deust avoir,
Nommer la fault Fleur, ou Verdure,
Qui peu de temps se laisse veoir.
Nommer le donc Fleur, ou Verdure
Au cueur de mon legier Amant :
Mais en mon cueur, qui trop endure,
Nommez le Roc, ou Dyamant,
Car je vy tousjours en aymant,
En aymant celluy qui procure,
Que Mort me voyse consommant.
Chanson XLI composée par Heroet
Qui la vouldra, fault premier que je meure :
Puis s'il congnoist son grand dueil appaisé,
La serve bien : mais il est mal aysé,
(Mort son Amy) qu'elle vive demeure.
Second couplet par Marot
Je cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure,
Que Mort viendroit tous les Amans saisir :
Mais si (toy mort) elle en trouve à choisir,
J'ay belle peur qu'à grand peine elle pleure.

Chanson XLII

Mon cueur se recommande à vous,
Tout plein d'Ennuy, et de Martire :
Au moins en despit des Jaloux
Faictes qu'à Dieu vous puisse dire.
Ma bouche, qui vous souloit rire,
Et compter propos gracieux,
Ne faict maintenant que mauldire
Ceulx, qui m'ont banny de voz yeux.
Banny j'en suis par faulx semblant :
Mais pour nous veoir encor ensemble,
Fault que me soiez ressemblant
De fermeté : car il me semble
Que quand faulx Rapport desassemble
Les Amans, qui sont assemblez,
Si ferme amour ne les r'assemble
Sans fin seront desassemblez.
Fin de l'Adolescence Clementine

La suite de l'adolescence Clementine

Le contenu de la suite de l'adolescence

Dont le contenu se trouvera en la page suivante

La Complainte sur Robertet
L'Eglogue sur la mort de Madame
Les Elegies
Les Epistres
Les Chantz divers
Le Cymetiere
Les Oraisons

Salm. macrini ivliodvnensis
Hendecasyllabi ad Lectorem
QVos tu tantopere expetis, probasque,
Demiransque stupes, amice Lector,
Clementi nisi surpussit audax
Maroto Plagiarius Libellos,
Esset copia nulla nunc lengendi.
Proin si praemia danda sunt merenti,
Fraudari suo honore fas nec ullum,
Ipsi gratia non habenda Vati est,
Qui nobis sua durus invidebat :
Sed furi magis illa publicanti,
Hoc quem conspicias ordine, ac paratu
Non sanè illepido, nec invenusto.
Si Autori editio haud placet, quid ad me,
Ipsis dum liceat frui Libellis ?

Translation des vers precedens
Ces oeuvres de Marot (ô gracieux Lecteur)
Que tu desires tant, et plus encores prises,
Ne fussent en tes mains si (pour vray) à l'Authour
Ung Larron ne les eust cauetellement prises.
Si donc pour meriter sont recompenses quises,
Et s'on ne doit frustrer aulcun de son bienfaict,
Saches gré au Larron, quelcque chose que lises,
Et non pas à Marot de son Livre bien faict :
Car il en fut ingrat. L'autre ce bien a faict,
Qu'en tresbon, et bel ordre à ung chascun le livre.
Si Marot s'en courrouse, ou s'en fasche (en effect)
Je n'en donne ung festu, pourveu qu'aions son Livre.
Nic. borbonivs vandoperanvs
ad Lectorem
Hic liber ignaro Domino uolitare per Orbem
Inque tuas (Lector) gaudet abire manus.
Ex his conjicito, quae sint, et quanta futura
Caetera, quae Authoris lima severa premit.
Sal. macrinvs in clementis
Maroti laudem

Si Graecis Maro litteris vacasset,
Magno par potuisset esse Homero.
Esset si Latias sequutus artes
Clemens Francigenûm decus Marotus,
Aequaret dubio procul Maronem.
Sed primas Maro maluit Latino,
Quàm sermone pares habere Graeco.
Et noster patrio Marotus ore
Princeps maluit esse, quàm Latinae
In linguae eloquio pares habere :
Huic ut Gallia debeat, quod ipsi
Hellas Moenidae, Ausones Maroni.

Deploration sur le trespas de messire Florimond Robertet

Jadis ma Plume on veit son vol estendre
Au gré d'Amour, et d'ung bas stile, et tendre
Distiller dictz, que soulois mettre en chant :
Mais ung regret de tous costez trenchant
Luy fait laisser ceste doulice coustume,
Pour la tremper en ancre d'amertume.
Ainsi le fault, et quand ne le fauldroit,
Mon cueur (helas) encores le voudroit :
Et quand mon cueur ne le voudroit encores,
Oultre son vueil contrainct y seroit ores
Par l'aiguillon d'une mort, qui le poinct :
Que dis je mort ? D'une mort n'est ce point :
Ains d'une amour : car quand chascun mourroit
Sans vraye Amour, plaindre on ne le pourroit :
Mais quand la Mort a faict son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrays Amys le dueil,
Non point ung dueil de fainctes larmes d'oeil,
Non point un dueil de drap noir annuel,
Mais ung dueil tainct d'ennuy perpetuel :
Non point ung dueil, qui dehors apparroist,
Mais qui au cueur (sans apparence) croist.
Voilà le dueil, qui a vaincu ma joye :
C'est ce qui faict, que toute rien que je oye
Me sonne ennuy : c'est ce qui me procure,
Que couleur blanche à l'oeil me soit obscure,
Et que jour cler me semble noire nuict :
De tel façon, que ce, qui tant me nuyt,
Corrompt du tout le naïf de ma Muse,
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste Tragedie :
Mais maintenant force m'est que je die
Chanson mortelle en stille plein d'es moy,
Veu qu'aultre cas ne peult sortir de moy.
De mon cueur donc l'intention totalle
Vous comptera une chose fatale,
Que je trovay d'aventure mal saine
(En m'en venant de Loyre droict à Seine)
Dessus Tourfou. Tourfou jadis estoit
Ung petit Boys, où la Mort commettoit
Meutres bien grands sur ceulx, qui chemin tel
Vouloient passer. En celluy lieu mortel
Je vy la Mort hydeuse, et redoubtée
Dessus ung Char en triumphe montée,
Dessous ses pieds aiant ung corps humain
Mort à l'envers, et ung Dard en la main
De boys mortel, de plumes empenné
D'ung vieil Corbeau, de qui le chant dampné

Predit tout mal : et fut trempé le fer
En eaue de Styx fleuve triste d'Enfer.
La Mort en lieu de Sceptre venerable
Tenoit en main ce Dard espoventable,
Qui en maintz lieux estoit tainct, et taché
Du sang de cil, qu'elle avoit submarché.
Ainsi debout sur le Char se tenoit,
Que ung Cheval pasle en hanissant trainoit :
Devant lequel cheminoit une Fée
Fresche, en bon point, et noblement coeffée,
Sur teste rase aiant triple Couronne
Que mainte Perle, et Rubys environne :
Sa Robe estoit d'ung blanc, et fin Samys,
Où elle avoit en pourtraicture mys
(Par traict de temps) ung million de choses,
Comme Chasteaulx, Palais, et Villes closes,
Villages, Tours, et Temples, et Conventz,
Terres, et Mers, et Voylles à tous ventz,
Artillerie, Armes, Hommes armez,
Chiens, et Oyseaults, Plaines, et Boys ramez,
Le tout brodé de fine Soye exquise,
Par mains d'aultruy, torse, taincte, et acquise :
Et pour devise au bors de la besongne
Estoit escript Le feu a, qui en grongne.
Ce neantmoins sa robe elle mussoit
Soubz ung Manteau, qui humble paroissoit,
Où plusieurs draps divers furent compris
De Noir, de Blanc, d'Enfumé, et de Gris,
Signifiant de Sectes ung grand nombre,
Qui sans travail vivent dessoubz son ombre.
Ceste grand Dame est nommée Rommaine,
Qui ce corps mort jusques au Tumbeau maine
(La Croix devant) en grand cerimonie,
Chantant Motetz de piteuse armonie.
Une aultre Dame au costé droit venoit,
A qui trop peu de chanter souvenoit :
D'ung Haubin noir, de pareure tanée
Montée estoit, la plus triste, et tannée,
Qui fut alors soubz la haulteur Celique :
Helas c'estoit Françoise Republique,
Laquelle avoit en maintz lieux entamé
Son Manteau bleu, de fleurs de Lis semé :
Si derompoit encor de toutes pars
Ses beaulx cheveux sur elle tous espars ;
Et pour son train ne menoit avec elle
Sinon Douleur, Ennuy, et leur sequelle,
Qui la servoient de tout cela, qui duyt,
Quand au Sepulchre ung Amy on conduyt.
De l'aultre part cheminoit en grand peine
Le bon hommeau Labeur, qui en la Plaine
Avoit laissé Boeufz, Charrue, et Culture

Pour ce corps mort conduire en Sepulture :
Mais, bien lava son visage haslé
De force pleurs, ains que là fut allé.
Lors je voyant telle pompe mondaine
Presupposay en pensée soubdaine,
Que là gisoit quelcque Prince de nom :
Mais tost apres feuz adverty, que non,
Et que c'estoit ung Serviteur Royal,
Qui fut jadis si prudent, et loyal,
Qu'apres sa mort son vray Seigneur, et Roy,
Luy ordonna ce beau funebre arroy,
Monstrant au doïd, combien d'amour desservent
De leurs Seigneurs les Servans, qui bien servent.
Et comment sceu je alors, qui estoit l'homme ?
Autour de luy ne veoy, qui le me nomme,
Et m'en enquier : mais le cueur, qui leur fend,
Toute parolle à leur bouche deffend.
Si vous diray, comment doncques j'ay sceu
Le nom de luy. Ce Char, que j'apperceu,
N'estoit paré de Rouge, Jaulne, ou Vert,
Mais tout de Noir par tristesse couvert :
Et le suyvoient cent hommes en douleur
Vestuz d'habitz de semblable couleur :
Chascun au poing Torche, qui feu rendoit,
Et où l'Escu du Noble mort pendoit.
Lors curieux picquay pour veoir les Armes,
Mais telle veue aux yeux me mist les larmes,
Y voyant painct l'Esle sans per à elle.
Dieu immortel (dis je lors) voyci l'Esle,
Qui a vollé ainsi, que vollar fault
Entre deux Airs, ne trop bas, ne trop hault :
Voyci (pour vray) l'Esle, dont la vollée
Par sa vertu a la France extollée,
Circonvollant ce Monde spacieux,
Et survollant maintenant les neufs Cieulx.
C'est l'Esle noire en la bende dorée,
L'Esle en vollant jamais non essorée,
Et dont sortie est la mieulx escripvant
Plume, qui fut de nostre aage vivant.
C'est celle Plume, où modernes espritz
(Soubz ses patrons) leur sçavoir ont appris :
Ce fut la Plume en sage main baillée,
Qui ne fut oncq (comme je croy) taillée
Que pour servir en leurs secretz les Roys :
Aussi de reng elle en a servi troys
En Guerre, en Paix, en Affaire urgens,
Au gré des Roys, et proffit de leurs gens.
O vous humains, qui escoutez ma plaincte,
Qui est celluy, qui eut ceste Esle paincte
En son escu ? Vous en fault il doubter ?
Sentez vous point, quand venez à gouster

Ce, que je dy en mon triste mottet,
Que c'est le bon Florimond Robertet ?
En est il d'aultre en la vie mortelle,
Pour qui je disse une louange telle ?
Non, car vivant de son art n'en approche :
Or est il mort, Serviteur sans reproche,
Ainsi (pour vray) que mon cueur, et ma langue
Disoient d'accord si piteuse harangue,
La fiere Mort sur le Char sejournee
Sa face pasle a devers moy tournée,
Et a bien peu qu'elle ne m'a rué
Le mesme Dard, dont elle avoit tué
Celluy, qui fut la toute ronde Sphere,
Par où guettoys ma fortune prospere.
Mais tout à coup tourna sa veue oblique
Contre et devers Françoisse Republique,
Qui l'irritoit, maudissoit, et blasmoit
D'avoir occis celluy, qui tant l'aymoit.
Adonc la Mort sans s'effrayer l'escoute,
Et Republicque hors de l'estomac boute
Les propres motz contenus cy apres,
Avec sangloutz s'entresuyvants de pres.
Comment la Republique Françoisse parle à la Mort
Puis qu'on sçait bien, ô perverse Chimere,
Que toute rage en toy se peult choisir,
Jusque à tuer avec angoisse amere
L'enfant petit au ventre de sa Mere,
Sans luy donner de naistre le loysir :
Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
A monstrier plus ta force tant congneue,
Dont ne te peult louange estre advenue ?
Qui de son corps la force met en preuve,
Devant ses yeux los, ou gain luy appert :
Mais en l'effect, où la tienne s'espreuve,
Blasme pour los, perte pour gain se treuve :
Chascun t'en blasme, et tout le Monde y pert :
Perdu nous a l'homme en conseil expert,
Et l'as jecté mort dedans le giron
De France (helas) qui pleure à l'environ.
François franc, Roy de France, et des François,
Tu le fuz veoir, quand l'Ame il vouloit rendre :
De luy donner reconfort t'advançois,
Et en ton cueur contre la Mort tançois,
Qui ton bon Serf au besoing venoit prendre.
O quelle amour impossible à comprendre.
Santé cent ans puisse avoir ung tel Maistre,
Et du servant au ciel puisse l'Ame estre.
France et la fleur de ses Princes ensemble
Le corps au Temple en grand dueil ont mené.
Lors France triste à Hecuba ressemble,
Quand ses Enfans à l'entour d'elle assemble

Pour lamenter Hector son filz aisé.
Quiconques fut Hector aux armes né,
Robertet fut nostre Hector en sagesse :
Pallas aussi luy en fait grand largesse.
Au fons du cueur les larmes vont puisant
Pauvres de Court pour pleurer leur ruïne.
Et toy Labeur, tu ne veoy plus luisant
Ce cler Soleil, qui estoit tant duisant
A esclaircir de ce temps la bruine :
Processions, ne chanter en rues hymne
N'ont sceu mouvoir fiere Mort à mercy,
Qui me contrainct de dire encor ainsi.
Vieille effacée, infecte, Image immunde,
Craincte de gens, pensement soucieux,
Quel bon advis, quelle sagesse abonde
En ton cerveau d'apauvrir ce bas Monde
Pour enrichir de noz biens les haults Cieulx ?
Que maudit soit ton Dard malicieux :
En ung seul coup s'est monsré trop habille
D'en tuer ung, et en navrer cent mille.
Tu as froissé la main tant imitable,
Qui au proffit de moy lasse escripvoit :
Tu a cousu la Bouche veritable :
Tu as percé le Cueur tant charitable,
Et assommé le Chef, qui tant sçavoit.
Mais maulgré toy çà bas de luy se voit
Ung cler renom, qui ce tour te fera
Que par sus toy sans fin triumphera.
Tu as deffaict (ô lourde, et mal adextre)
Ta non nuyssance, et nostre allegement :
Endormy as de ta pesante Dextre
Cil, qui ne peult resveillé au Monde estre
Jusques au Jour du final Jugement.
Las et tandis nous souffrons largement,
N'aïans recours qu'au Ciel, et à noz larmes,
Pour nous venger de tes soubdains alarmes.
De voz deux yeux vous, sa chere Espousée,
Faictes Fontaine, où puiser on puisse eau :
Filles de luy, vostre face arrosée
De larmes soit, non comme de rosée,
Mais chascun oeil soit ung petit Ruisseau :
Chascun des miens en jecte plus d'ung Seau :
De tout cela faisons une Riviere,
Pour y noyer la Mort, qui est si fiere.
Ha la meschante : escoutez sa malice.
Premier occist en Martial destroit
Quatre meilleurs Chevaliers de ma lice,
Lescut, Bayard, La Tremoille, et Palice :
Puis est entrée en mon Conseil estroit,
Et de la troupe alla frapper tout droict
Le plus aymé, et le plus diligent.

Souvent de telz est ung Peuple indigent.
Si son nom propre à dire on me semond,
Je respondray, qu'à son los se compasse :
Son los fleurit, son nom est Florimond,
Ung Mont Flory, ung plus que flory Mont,
Qui de haulteur Parnasus outrepasse :
Car Parnasus (sans plus) les Nues passe :
Mais cestuy vainq la haulteur Cristaline,
Et de luy sort fontaine Cabaline.
De Robertet par tout le mot s'espart
En Tartarie, Espagne, et la Morée :
Deux Filz du nom nous restent de sa part,
Et ung Nepveu, qui d'esprit, forme, et art
Semble Phebus à la barbe dorée.
De luy se sert Dame France honorée
En ses secretz : car le nom y consonne,
Si fait son sens, sa plume, et sa personne.
Vous ses deux Filz ne sont voz yeux lassez ?
Cessez voz pleurs, cessez François, et Claude :
Et en Latin, dont vous sçavez assez,
Ou en beau Grec quelcque Oeuvre compassez,
Qui apres mort vostre Pere collaude.
Puis increpez ceste Mort, qui nous fraulde,
En luy prouvant par dictz Philosophaux,
Comme inutile est son Dard, et sa Faulx.
L'auteur
Incontinent que la Mort entendit,
Que l'on vouloit inutile la dire,
Son bras tout sec en arriere estendit,
Et fierement son Dard mortel brandit,
Pour Republicque en frapper par grand ire :
Mais tout à coup de fureur se retire,
Et d'une voix, qui sembloit bien loingtaine,
Dit telle chose utile, et trescertaine.
Comment la Mort sur le propos de Republicque parle à tous humains
Peuple seduict, endormy en tenebres
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
Pourquoy me fais tant de pompes funebres,
Puis que ta bouche inutile me nomme ?
Tu me mauldictz, quand tes Amys assomme,
Mais quand ce vient, qu'aux obseques on chante,
Le Prebtre adonc, qui d'Argent en a somme,
Ne me dict pas mauldicte, ne meschante.
Et par ainsi de ma pompe ordinaire
Amande plus le vivant, que le mort.
Car grand Tumbeau, grand Dueil, grand Luminaire,
Ne peult laver l'Ame, que peché mord.
Le Sang de Christ, quand la Loy te remord,
Par Foy te lave, ains que le corps desvie.
Et toutesfois sans moy, qui suis la Mort,
Aller ne peulx en l'eternelle vie.

Pourtant si suis deffaicte, et dessirée,
Ministre suis des grands tresors du Ciel :
Dont je debvrois estre plus desirée,
Que ceste vie amere plus que Fiel.
Plus elle est douce, et moins en sort de Miel,
Plus tu y vis, plus te charges de crimes :
Mais par deffault d'esprit Celestiel,
En t'aymant trop, tu me hays, et deprimes.
Que dis je aymer ? celluy ne s'ayme en rien,
Lequel voudroit tousjours vivre en ce Monde,
Pour se frustrer du tant souverain bien,
Que luy promect Verité pure, et munde :
Possedast il Mer, et Terre feconde,
Beaulté, Sçavoir, Santé sans empirer,
Il ne croit pas qu'il soit vie seconde,
Où s'il la croit, il me doibt desirer.
L'Apostre Paul, Sainct Martin charitable,
Et Augustin de Dieu tant escripvant,
Maint aultre Sainct plein d'esprit veritable,
N'ont desiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy estrivant,
Mais pour l'amour de mon Pere celeste
T'enseigneray comme yras ensuyvant
Ceulx, à qui oncq mon Dard ne fut moleste.
Prie à Dieu seul que par grâce te donne
La vive Foy, dont Sainct Paul tant escrit.
Ta vie apres du tout luy abandonne,
Qui en peché journallement aigris.
Mourir, pour estre avecques Jesuchrist,
Lors aymeras plus que vie mortelle.
Ce beau soubhait fera le tien esprit :
La chair ne peult desirer chose telle.
L'âme est le feu, le corps est le tyson.
L'âme est d'enhault, et le corps inutile
N'est aultre cas que une basse Prison,
En qui languist : l'âme noble, et gentile.
De tel prison j'ay la clef tressubtile :
C'est le mien Dard à l'âme gracieux :
Car il la tire hors de sa Prison vile
Pour (d'icy bas) la renvoyer aux Cieulx.
Tien toy donc fort du seul Dieu triumpphant,
Croyant qu'il est ton vray, et propre Pere :
Si ton Pere est, tu es donc son Enfant,
Et Heritier de son Regne prospere.
S'il t'a tiré d'eternel impropere,
Durant le temps que ne le congnoissoys,
Que fera il s'en luy ton cueur espere ?
Doubter ne fault que mieulx traicté ne soys.
Et pour autant que l'homme ne peult faire
Qu'il puisse vivre icy bas sans peché,
Jamais ne peult envers Dieu satisfaire,

Et plus luy doibt le plus tard despeché.
Donc comme Christ en la croix attaché
Mourut pour toy, mourir pour luy desire.
Qui pour luy meurt, est du tout relasché
D'Ennuy, de Peine, de Peché, qui est pire.
Qui faict le coup ? c'est moy, tu le sçais bien.
Ainsi je suis au Chrestien, qui desvie,
Fin de peché, commencement de bien :
Fin de langueur, commencement de vie.
Donc homme vieil pourquoy prens tu envie
De retourner en ta jeunesse pleine ?
Veulx tu rentrer en misere asservie,
Dont eschappé tu es à si grand peine ?
Si tu me dis, qu'en te venant saisir,
Je ne te faiz sinon tort, et nuysance,
Et que tu n'as peine, ne desplaisir,
Mais tout plaisir, lyesse, et toute aisance,
Je dy qu'il n'est desplaisir, que plaisance,
Veu que sa fin n'est rien que damnement.
Et dy, qu'il n'est plaisir, que desplaisance,
Veu que sa fin redonde à saulvement.
Quel desplaisance entendz tu, que je dye ?
Craindre mon dard ? cela n'entendz je point ;
J'entendz pour Dieu souffrir Dueil, Maladie,
Perte, et Meschief, tant viennent mal appoint :
Et mettre jus de gré (car c'est le point)
Desirs mondains, et Lyesses charnelles :
Ainsi mourant soubz ma Darde, qui poingt,
Tu en auras, qui seront eternelles.
Doncques pour moy contristé ne seras,
Ains par fiance, et d'ung joyeux courage,
Pour à Dieu seul obeyr, laisseras
Tresors, Amys, Maison, et Labourage.
Cler temps de loing, est signe que l'Orage
Fera de l'Air tost separation.
Aussi tel' foy au mourant personnage
Est signe grand de sa salvation.
Jesus, affin que de moy n'eusses craincte,
Premier que toy voulut mort encourir :
Et en mourant ma force a si estaincte,
Que quand je tue, on ne sçauroit mourir
Vaincue m'a pour les siens secourir :
Et plus ne suis qu'une porte, ou entrée,
Qu'on doibt passer volentiers, pour courir
De ce vil Monde en celestre Contrée.
Jadis celluy, que Moyse l'on nomme,
Ung grand Serpent tout d'Arain eslevoit :
Qui (pour le veoir) pouvoit guerir ung homme,
Quand ung Serpent naturel mors l'avoit.
Ainsi celluy, qui par vive Foy voit
La mort de Christ, guerist de ma blesseure :

Et vit ailleurs plus, que icy ne vivoit :
Que dis je plus ? mais sans fin, je t'asseure.
Parquoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aulcun meurt, porter, et faire dueil.
Si tu croys bien que Dieu vers luy le maine
A quelle fin en jectes larmes d'oeil ?
Le veulx tu vif tirer hors du Cercueil,
Pour à son bien mettre empesche, et deffense ?
Qui pour ce pleure, est marry, dont le vueil
De Dieu est fait. Jugez si c'est offense.
Laisse gemir, et braire les Payens,
Qui n'ont espoir d'eternelle demeure :
Faulx de Foy te donne les moyens
D'ainsi pleurer, quand fault que quelcun meure :
Et quant au port du drap plus noir que Meure,
Ypocrisie en a taillé l'habit :
Dessous lequel tel pour sa mere pleure,
Qui bien voudroit de son Pere L'obit.
Messes sans nombre, et force Anniversaires,
C'est belle chose, et la façon j'en prise :
Si sont les Chantz, Cloches, et Luminaires :
Mais le mal est en l'avare Prebstrise.
Car si tu n'as vaillant que ta Chemise,
Tiens toy certain, qu'apres le tien trespas
Il n'y aura ne Convent, ny Eglise,
Qui pour toy sonne, ou chante, ou fasse ung pas.
N'ordonne à toy telles solennitez,
Ne soubz quel marbre il faudra qu'on t'enterre,
Car ce ne sont vers Dieu que vanitez :
Salut ne gist en Tombeau, ny en Terre.
Le bon Chrestien au Ciel yra grand erre,
Fust le sien corps en la rue enterré :
Et le mauvais en Enfer tiendra serre,
Fust le sien corps soubz l'Autel enserré.
Mais pour tumber à mon premier propos,
Ne me crains plus, je te pry, ne maulditz :
Car qui voudra en eternel repos
Avoir de Dieu les promesses, et dictz,
Qui voudra veoir les Anges benedictz,
Qui voudra veoir de son vray Dieu la face,
Brief, qui voudra vivre au beau Paradis,
Il fault premier que mourir je le fasse.
Confesse donc, que je suis bien heureuse,
Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux :
Et que ta vie est aigre, et rigoureuse,
Et que mon Dard n'est aigre, ou rigoureux :
Car tout au pis, quand l'esprit vigoureux
Seroit mortel comme le corps immunde,
Encores te est ce Dard bien amoureux,
De te tirer des peines de ce Monde.
L'auteur

Quand Mort preschoit ces choses, ou pareilles,
 Ceulx qui avoient les plus grandes Oreilles,
 N'en desiroient entendre motz quelconques.
 Parquoy se teut, et fait marcher adoncques
 Son chariot en grand triumphe, et gloire,
 Et le deffunct mener à Bloys sur Loyre :
 Où les Manans, pour le corps reposer,
 Preparoient Tumble, et pleurs pour l'arroser.
 Or est aux champs ce mortel Chariot,
 Et n'y a Bled, Sauge, ne Polliot,
 Fleurs, ne Boutons hors de la Terre yssus,
 Qu'il n'amortisse en passant par dessus.
 Taulpes, et Vermes, qui dedans Terre hantent,
 Tremblent de peur, et bien passer le sentent.
 Mesmes la Terre en seurté ne se tient,
 Et à regret ce Chariot soustient.
 Là dessus est la Mort maigre, et villaine,
 Qui de sa froide, et pestifere alaine
 L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
 Que les Oyseaulx, vollans dessus son chef
 Tumbent d'enhault, et mors à Terre gisent :
 Excepté ceulx, qui les malheurs predisent.
 Boeufz, et Jumens courent par le Pays,
 De veoir la Mort grandement esbays.
 Le Loup cruel crainct plus sa face seulle,
 Que la Brebis du Loup ne crainct la gueulle.
 Tous Animaux de quelconques manieres
 A sa venue entrent en leurs Tasnieres.
 Quand elle approche ou Fleuves, ou Estangs,
 Poulles, Canardz, et Cignes là estants,
 Au fons de l'eaue se plongent, et se cachent,
 Tant que la Mort loing de leurs rives sachent.
 Et s'elle approche une Ville, ou Bourgade,
 Le plus hardy se musse, ou chet malade,
 Ou meurt de peur. Nobles, Prebstres, Marchans
 Laissent la Ville, et gagnent l'air des Champs :
 Chascun faict voye à la Chimere vile,
 Et quand on voit, qu'elle a passé la Ville,
 Chascun revient. Lors on expand et rue
 Eaue de senteurs, et Vinaigre en la rue.
 Puis es Cantons feu de Genevre allument,
 Et leurs Maisons esventent, et parfument,
 A leur pouvoir de leur Ville chassant
 L'air, que la Mort y a mis en passant.
 Tant fait la Mort, qu'aupres de Bloys arrive,
 Et costoyoit jà de Loyre la rive,
 Quand les Poissons grands, moiens, et petitz
 Le hault de leaue laisserent tous craintifz,
 Et vont trouver au plus profond, et bas
 Loyre leur Dieu, qui prenoit ses esbatz
 Dedans son creux avec ses Soeurs, et Filles

Dames des eaues les Naiades gentilles :
Mais bien à coup ses esbatz se perdirent,
Car les Poissons en leur langue luy dirent,
Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontrée,
Avoit occis quelcun de sa Contrée.
Le Fleuve Loyre adonc en ses espritz
Bien devina que la Mort avoit pris
Son bon Voisin : dont si fort lamenta,
Que de ses pleurs ses undes augmenta :
Et n'eust esté qu'il estoit immortel ;
Trespasé fust d'ouïr ung remors tel.
Ce temps pendant la Mort fait ses exploitz
De faire entrée en la Ville de Bloys,
Dedans laquelle il n'y a Citoyen,
Qui pour fuir cherche lieu, ne moyen,
Car du defunct ont plus d'amour empraincte
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont craincte.
De leurs maisons partirent Seculiers,
Hors des Convens sortirent Reguliers,
Justiciers laisserent leurs pratiques :
Gens de labeur serrerent leurs Bouticques :
Dames aussi, tant fussent bien polies,
Pour ce jour là ne se feirent jolyes.
Toutes, et tous, des grans jusque aux menuz,
Loing au devant de ce corps sont venuz :
Sinon aucuns, qui les Cloches sonnoient,
Et qui la Fosse, et la Tumbe ordonnoient.
Ses Cloches donc chascune Eglise esbranle
Sans carrilon, mais toutes à grand bransle
Si haultement que le Ciel entendit
La belle Echo, qui pareil son rendit.
Ainsi receu ont honorablement
Leur Amy mort, et lamentablement
L'ont amené avec Croix, et Bannieres,
Cierges, Flambeaulx de diverses manieres
Dedans l'Eglise au bon saint Honnoré :
Là où Dieu fut pour son âme imploré
Par Augustins, par Jacobins, et Carmes,
Et Cordeliers. Puis avec pleurs, et larmes
Enterré l'ont ses Parens, et Amys :
Et aussi tost qu'en la Fosse il est mis,
Et que sur luy Terre, et Tumbe l'on voit,
La fiere Mort, qui amené l'avoit,
Subtilement de là s'esvanouyt,
Et oncques puis on ne la veit, ne ouyt.
Tel fut conduyt dedans Bloys la Conté
L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a compté.
Si l'ay comprins succinct en cest Ouvrage
Faict en faveur de maint noble courage.
S'il y a mal, il vient tout de ma part :
S'il y a bien, il vient, d'où le bien part.

[Mort ny mord]

Eglogue sur le trespas de Ma Dame Loyse de Savoye, mere du Roy François, premier de ce nom,

En laquelle Eglogue sont introduictz deux Pasteurs. Colin d'Anjou, et Thenot de Poictou

Tenot

En ce beau Val sont plaisirs excellens,
Un cler Ruisseau bruïant pres de l'ombrage :
L'herbe à soubhait, les Vents non violens,
Puis toy Colin, qui de chanter fait rage.
A Pan ne veulx rabaisser son hommage :
Mais quant aux Champs tu l'accompaignerois,
Plus tost proffit en auroit, que dommage :
Il t'apprendroit, et tu l'enseigneroyes.
Quant à chansons, tu y besongneroyes
De si grand art, s'on venoit à contendre,
Que quand sur Pan rien tu ne gaigneroyes,
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.
S'il gaigne en pris ung beau Frommage tendre,
Tu gaigneras ung pot de Laict caillé :
Ou si le Laict il ayme plus cher prendre,
A toy sera le Frommage baillé.

Colin

Berger Thenot je suis esmerveillé
De tes chansons : et plus fort je m'y baigne
Qu'à escouter le Lynot esveillé,
Ou l'Eaue qui bruyt tombant d'une Montaigne.
Si au matin Calliope te gaigne,
Contre elle au soir obtiendras le Butin :
Ou s'il advient, que [ta noble compagne] [tant noble compaigne]
Te gaigne au soir, tu vaincras au matin.
Or je te pry, tandis que mon Mastin
Fera bon guet, et que je feray paistre
Noz deux troupeaulx, chante ung peu de Cathin,
En deschiffrant son bel Habit champestre.

Thenot

Le Rossignol de chanter est le maistre,
Taire convient devant luy les Pivers :
Aussi estant là, où tu pourras estre,
Taire feray mes Chalumeaulx divers.
Mais si tu veulx chanter dix fois dix Vers,
En deplorant la Bergere Loyse,
Des Coings auras six jaulnes, et six verts,
Les mieulx sentans qu'on vit depuis Moyse.
Et si tes Vers sont d'aussi bonne mise,
Que les derniers que tu fis d'Ysabeau,
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
Ains beaucoup plus, et meilleur, et plus beau.
De moy auras ung double Chalumeau
Faict de la main de Raffy Lyonnoys :
Lequel (à peine) ay eu pour ung Chevreau

Du bon Pasteur Michau, que tu congnois.
Jamais encor n'en sonnay que une fois,
Et si le garde aussi cher, que la vie :
Si l'auras tu de bon cueur toutesfois,
Faisant cela à quoy je te convie.

Colin

Tu me requiers de ce, dont j'ay envie.
Sus donc mes Vers, chantez chants doloireux,
Puis que la Mort a Loyse ravie,
Qui tant tenoit noz Courtilz vigoureux.
Or sommes nous maintenant malheureux,
Plus estonnez de sa mortelle absence,
Que les Aigneaulx à l'heure qu'entour eulx
Ne trouvent pas la Mere qui les pense.
Plorons Bergers, Nature nous dispense :
Plorons la Mere au grand Berger d'icy :
Plorons la Mere à Margot d'excellence,
Plorons la Mere à nous aultres aussi.
O grand Pasteur, que tu as de soucy :
Ne sçay lequel, de toy ou de ta Mere
Me rend le plus de tristesse noircy :
Chantez mes Vers, chantez douleur amere.
Lors que Loyse en sa Loge prospere
Son beau mesnage en bon sens conduysoit,
Chascun Pasteur, tant fust il riche Pere,
Lieu là dedans pour sa Fille eslisoit.
Aulcunesfois Loyse s'advisoit
Les faire seoir toutes soubz ung grand Orme,
Et elle estant au millieu, leur disoit,
Filles il fault, que d'ung poinct vous informe.
Ce n'est pas tout, qu'avoir plaisante forme,
Bordes, troupeaux, riche Pere, et puissant :
Il fault preveoir que Vice ne difforme
Par long repos vostre aage florissant.
Oysiveté n'allez point nourrissant,
Car elle est pire entre jeunes Bergeres,
Qu'entre Brebis ce grand Loup ravissant,
Qui vient au soir tousjours en ses Fougeres.
A travailler soyez doncques legeres :
Que Dieu pardoint au bon homme Roger,
Tousjours disoit, que chez les Mesnageres
Oysiveté ne trouvoit à loger.
Ainsi disoit la Mere au grand Berger,
Et à son dict travailloient Pastourelles :
L'une plantoit herbes en ung Verger :
L'autre paissoit Coulombs, et Tourterelles :
L'autre à l'Aiguille ouvroit choses nouvelles :
L'autre (en apres) faisoit Chappeaux de fleurs :
Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruisseaux de larmes, et de pleurs.
Convertis ont leurs danses en douleurs,

Le Bleu en Brun, le Vergay en Tanné :
Et leurs beaulx tainctz en mauvaises couleurs :
Chantez mes Vers, chantez dueil ordonné.
Des que la Mort ce grand coup eut donné,
Tous les plaisirs Champestres s'assoupirent :
Les petits Ventz alors n'ont hallené,
Mais les fors Vents encores en souspirent.
Fueilles, Fruictz des arbres abbatirent :
Le cler Soleil chaleur plus ne rendit :
Du manteau vert les Prez se devestirent,
Le Ciel obscur larmes en respedit.
Le grand Pasteur sa Musette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son Troupeau (qui plaindre l'entendit)
Laisa le paistre, et se print à besler.
Et quand Margot ouyt tout reveler,
Son gentil cueur ne fut assez habile
Pour garder l'oeil de larmes distiller,
Ains de ses pleurs en fait bien plorer mille.
Terre en ce temps devint nue, et debile :
Plusieurs Ruisseaulx tous à sec demourerent :
La mer en fut troublée, et mal tranquille,
Et les Daulphins bien jeunes y plourerent.
Biches, et Cerfz estonnez s'arresterent :
Bestes de proye, et Bestes de pasture,
Tous Animaux Loyse regretterent,
Exceptez Loups de mauvaise nature.
Tant (en effect) griefve fut la poincture,
Et de malheur l'aventure si pleine,
Que le beau Lys en print noire taincture,
Et les Troupeaux en portent noire Laine.
Sus Arbre sec s'en complaint Philomene,
L'aronde en faict cryz piteux, et tranchans,
La Tourterelle en gemit, et en meine
Semblable dueil : et j'accorde à leurs chants.
O francs Bergers sur franche herbe marchans
Qu'en dictez vous ? quel dueil, quel ennuy est ce,
De veoir secher la fleur de tous nos Champs ?
Chantez mes Vers, chantez à Dieu liesse.
Nymphes, et dieux, de nuyt en grand destresse
La vindrent veoir, et luy dirent helas,
Dors tu icy, des Bergers la Maistresse,
Ou si c'est Mort qui t'a mise en ces las ?
Las ta couleur (telle comme tu l'as)
Nous juge bien, que morte tu reposes :
Ha mort fascheuse oncques ne te mesla
Que de ravir les excellentes choses.
Tant eut au chef de sagesses encloses :
Tant bien sçavoit le clos de France aymer :
Tant bien y sceut aux Lys joindre les Roses :
Tant bien y sceut bonnes herbes semer :

Tant bien sçavoit en seurté confermer
Tout le Bestail de toute la Contrée :
Tant bien sçavoit son Parc clore, et fermer,
Qu'on n'a point veu les Loups y faire entrée.
Tant a de fois sa prudence monstrée
Contre le temps obscur, et pluvieux,
Que France n'a (long temps a) rencontrée
Telle Bergere, au rapport des plus vieulx.
A Dieu Loyse, à Dieu en larmes d'ieux,
A Dieu le corps, qui la terre decore.
En ce disant, s'en vont Nymphes, et Dieux :
Chantez mes Vers, chantez douleur encore.
Rien n'est çà bas, qui ceste mort ignore :
Coignac s'en coigne en sa poitrine blesme :
Rommorantin la perte rememore :
Anjou faict jou : Angolesme est de mesme.
Amboyse en boyt une amertume extrême :
Le Meine en maine ung lamentable bruyt :
La pauvre Trouve arrousant Angolesme
A son pavé de Truites tout destruiet.
Et sur son eaue chantent de jour, et nuyct
Les cignes blancs, dont toute elle est couverte,
Pronostiquans en leur chant, qui leur nuyt,
Que Mort par mort leur tient sa porte ouverte.
Que faictes vous en ceste forest verte
Faunes, Silvains ? je croy que dormez là :
Veillez, veillez, pour plorer ceste perte :
Ou si dormez, en dormant songez la.
Songez la Mort, songez le tort, qu'elle a :
Ne dormez point sans songer la meschante :
Puis au resveil comptez moy tout cela
Qu'avez songé, affin que je le chante.
D'où vient cela qu'on veoit l'herbe sechante
Retourner vive, alors que l'Esté vient ?
Et la personne au Tombeau trebuchante,
Tant grande soit, jamais plus ne revient ?
Ha, quand j'ouy l'autrhyer (il me souvient)
Si fort crier la Corneille en ung Chesne,
C'est ung grand cas (dis je lors) s'il n'advient
Quelcque meschef bien tost en cestuy Regne.
Aultant m'en dist le Corbeau sur ung Fresne :
Aultant m'en dist l'Estoille à la grand queue :
Dont je laschay à mes sospirs la Resne,
Car tel douleur ne pense avoir onc eue.
Chantez mes vers fresche douleur conceue.
Non, taisez vous, c'est assez deploré.
Elle est aux champs Elisiens receue
Hors des travaux de ce Monde exploré.
Là où elle est, n'y a rien defloré :
Jamais le jour, et ses plaisirs n'y meurent :
Jamais n'y meurt le Vert bien coloré,

Ne ceulx avec qui là dedans demeurent :
Car toute odeur Ambrosienne y fleurent,
Et n'ont jamais ne deux, ne troys saisons,
Mais ung Printemps : et jamais ilz ne pleurent
Perte d'Amyz, ainsi que nous faisons.
En ces beaulx Champs, et nayves maisons
Loyse vit sans peur, peine, ou mesaise :
Et nous çà bas pleins d'humaines raisons
Sommes marriz (ce semble) de son aise.
Là ne voyt rien, qui en rien luy desplaie :
Là mange fruit d'ineestimable pris :
Là boyt liqueur, qui toute soif appaise :
Là congnoistra mille nobles espritz.
Tous Animaux plaisans y sont compris,
Et mille Oyseaulx y font joye immortelle,
Entre lesquelz volle par le pourpris
Son Papegay, qui partit avant elle.
Là elle voit une lumiere telle,
Que pour la veoir mourir devrions vouloir.
Puis qu'elle a doncq tant de joye eternelle,
Cessez mes Vers, cessez de vous douloir.
Mettez voz Montz, et Pins en nonchailloir,
Venez en France, ô Nymphes de Savoye,
Pour faire honneur à celle, qui valoir
Feit par son los son Pays, et sa voye.
Savoysienne estoit, bien le sçavoie,
Si faictes vous : venez doncques, affin
Qu'avant mourir vostre Oeil par deçà voye,
Là où fut mise apres heureuse fin.
Portez au bras chascune plein coffin
D'herbes, et fleurs du lieu de sa naissance,
Pour les semer dessus son Marbre fin
Le mieulx pourveu, dont ayons congnoissance.
Portez Rameaulx parvenus à croissance,
Laurier, Lierre, et Lys blancs honnerez,
Rommarin vert, Roses en abondance,
Jaulne Soulcie, et Bassinetz dorez,
Passeveloux de Pourpre colorez,
Lavande franche, Oeillet de couleur vive,
Aubepins blancs, Aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand beaulte nayve.
Chascune soit d'en porter ententive :
Puis sur la tombe en jectez bien espays,
Et n'oubliez force branches d'Olive :
Car elle estoit la Bergere de Paix.
Laquelle sceut dresser accords parfaictz
Entre Bergiers, alors que par le Monde
Taschoient l'ung l'aultre à se rendre desfaictz
A coups de Goy, de Holette, et de Fonde.
Vien le dieu Pan, vien plustost que l'Aronde,
Pars de tes Parcs, d'Archadie desplace,

Cesse à chanter de Syringue la blonde,
Approche toy, et te metz en ma place,
Pour exalter avec meilleure grâce
Celle, de qui je me suis entremys,
Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
Mais tu as tort, que tu ne la gemys.
Et toy Thenot, qui à plorer t'es mys
En m'escoutant parler de la tresbonne,
Delivre moy le Chalumeau promis,
A celle fin qu'en concluant la sonne :
Et : que du son rende grâces, et donne
Louange aux Dieux des haultz Montz, et des Plains,
Si haultement, que ce Val en resonance :
Cessez mes vers, cessez icy vos plaindz.

Thenot

O franc Pasteur, combien tes Vers sont pleins
De grand douceur, et de grand amertume :
Le chant me plaist, et mon cueur tu contraincts
A se douloir plus qu'il n'a de coustume.
Quand tout est dit, Melpomene allume
Ton stille doux à tristement chanter :
Oultre, il n'est cueur (et fust ce un cueur d'Enclume)
Que ce propos ne feist bien lamenter.
Parquoy (Colin) sans flater, ny vanter,
Non seulement le bon flageol merites,
Ains devoit on Chapeau te presenter
De vert Laurier pour choses tant bien dictes.
Sus, grans Taureaux, et vous Brebis petites
Allez au Tect, assez avez brousté :
Puis le Soleil tombe en ces bas limites,
Et la Nuyct vient devers l'autre costé.
Epitaphe de ladicte Dame
Celle, qui travailla pour le repos de maintz,
Repose maintenant : pourquoy criez Humains ?
Gardez bien le repos, qu'elle vous a donné,
Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

Elegies

La Première Elegie en Forme d'Epistre
Quand j'entreprins t'escrire ceste lettre,
Avant qu'un mot à mon gré sceusse mettre,
En cent façons elle fut commencée :
Plustost escripte, et plustost effacée :
Soudain fermée, et tout soudain desclose,
Craignant avoir oublié quelque chose,
Ou d'avoir mis aulcun mot à refaire :
Et brièvement, je ne sçavois que faire,
De l'envoyer vers toy (mon reconfort)
Car (pour certain) Doubte advertissoit fort
Le mien esprit de ne la commencer,
Ne devers toy en chemin l'avancer.
Incessamment venoit Doubte me dire,
Homme abusé, que veulx tu plus escrire ?
Tous tes escriptz envoyez à fiance
Sont mis au fons du coffre d'oubliance.
N'as tu point d'yeux ? ne vois tu pas que celle,
Où tu escriz, ses nouvelles te cele ?
Si tes Envoys luy fussent agreables,
Ele t'eust faict responces amyables.
Croy moy, Amy, que les choses peu plaisent,
Quand on les voyt, si les Voyans se taisent.
Ainsi disoit Doubte plaine d'esmoy :
Mais Ferme amour, qui estoit avecq moy,
Me dist (Amant) il fault que tu t'asseures :
Te convient il doubter en choses seures ?
Sçais tu pas bien, qu'en cueur de noble Dame
Loger ne peult ingratitude infâme ?
S'elle a de toy quelcque escript apperceu,
Croy qu'à grand joye aura esté receu,
Leu, et releu, baisé, et rebaisé,
Puis mys à part comme ung Tresor prisé.
Et si pour toy ne mect Lettres en voye,
Crainte ne veult que vers toy les envoie :
Car bien souvent Lettres, et Messagers
Les Dames font tomber en gros dangers.
Parquoy, Amy, ne laisse point à prendre
La plume en main, en luy faisant apprendre,
Que quand jamais elle ne t'esciroit,
Jà pour cela t'amour ne periroit.
Si par amour le fais (comme je pense)
Mal n'en viendra, mais plustost recompense :
Pource que chose estant d'amour venue
Voulientiers est par amour recongneue.
Recongnois doncq, que celle où tu t'adresses,
D'honnesteté congnoist bien les adresses.
Voilà comment Amour ferme t'excuse

De ce, de quoy Doubte si fort t'accuse :
 Et m'ont tenu longuement en ce point.
 L'ung dict, escry : l'autre dict, n'escry point :
 Puis l'ung m'attraict : puis l'autre me reboute :
 Mais à la fin Amour a vaincu Doubte.
 Doubte vouloit lyer de sa cordelle
 Ma langue, et main : mais tout en despit d'elle
 Amour a faict ma langue desployer,
 Et ma main dextre à t'escire employer,
 Pour t'advertir, que puis le mien depart,
 Tant de malheurs, dont j'ay receu ma part,
 Tumbes sur nous n'ont point eu la puissance
 De te jecter hors de ma congnoissance :
 Voire et combien qu'au Camp il n'y eust âme
 Parlant d'Amours, de Damoyselle, ou Dame,
 Mais seulement de Courses, et Chevaux,
 De Sang, de Feu, de Guerre, et de Travaulx :
 Ce nonobstant avecques son contraire
 Amour venoit en mon cueur se retraire
 Par le record, qui de toy me advenoit.
 D'aultre (pour vray) tant peu me souvenoit,
 Que si de toy cela ne fust venu,
 Certes jamais ne me fust souvenu
 D'amour, de Dame, ou Damoyselle aulcune :
 Car tu es tout (quand à moy) et n'es, qu'une.
 Que diray plus du combat rigoureux ?
 Tu sçais assez, que le sort malheureux
 Tumba du tout sur nostre Nation :
 Ne sçay si c'est par destination,
 Mais tant y a, que je croy que Fortune
 Desiroit fort de nous estre importune.
 Là fut percé tout oultre rudement
 Le bras de cil, qui t'ayme loyaulment :
 Non pas le bras, dont il a de coustume
 De manyer ou la Lance, ou la Plume :
 Amour encor le te garde, et reserve,
 Et par escriptz veult que de loing te serve.
 Finalement avecq le Roy mon maistre
 Delà les Monts Prisonnier se veit estre
 Mon triste corps navré en grand souffrance :
 Quant est du cueur, long temps y a qu'en France
 Ton Prisonnier il est sans mesprison.
 Or est le corps sorty hors de Prison :
 Mais quant au cueur, puis que tu es la Garde
 De sa Prison, d'en sortir il n'a garde :
 Car tel Prison luy semble plus heureuse,
 Que celle au corps ne sembla rigoureuse :
 Et trop plus ayme estre serf en tes mains,
 Qu'en liberté parmy tous les humains.
 Aussi fur prins maint Roy, maint Duc, et Conte
 En ce conflict, dont je laisse le compte :

Car que me vault d'inventer, et de querre
 En cas d'Amours tant que propos de Guerre ?
 J'en laisseray du tout faire à Espagne,
 De qui la main en nostre sang se baigne.
 C'est à ses gens à coucher par hystoires,
 D'un stile hault Triumphes, et Victoires :
 Et c'est à nous à toucher par escriptz
 D'un piteux stile infortunes, et cryz.
 Ainsi diront leurs Victoires apertes,
 Et nous dirons noz malheureuses pertes.
 Les dire (helas) il vault trop mieulx les taire,
 Il vault trop mieulx en ung lieu solitaire,
 En Champs, ou Boys pleins d'Arbres, et de fleurs
 Aller dicter les plaisirs, ou les pleurs,
 Que l'on reçoit de sa Dame chérie.
 Puis pour oster hors du cueur fascherie,
 Voller en Plaine, et chasser en Forest,
 Descoupler Chiens, tendre Toilles, et Rhetz,
 Aulcunesfois apres les longues Courses
 Se venir seoir pres des Ruisseaux, et Sources,
 Et s'endormir au son de l'eau qui bruyt,
 Ou escouter la Musique, et le bruyt
 Des Oyselletz paintz de couleurs estranges
 Comme Mallars, Merles, Mauviz, Mesanges,
 Pinsons, Pivers, Passes, et Passerons.
 En ce plaisir le temps nous passerons :
 Et n'en sera (ce croy je) offensé Dieu,
 Puis que la Guerre à l'Amour donne lieu.
 Mais s'il advient, que la Guerre s'esbranle,
 Lors conviendra d'ancer d'un autre branle :
 Laisser faudra Boys, Sources, et Ruisseaulx,
 Laisser faudra Chasse, Chiens, et Oyseaulx,
 Laisser faudra d'Amours les petitz dons,
 Poursuivre aux Champs Estandars, et Guydons :
 Et lors chascun ses forces reprendra,
 Et pour l'amour de s'Amie tendra
 A recouvrer Gloire, Honneur, et Butins,
 Faisant congnoistre aux Espaignolz mutins,
 Que longuement Fortune variable
 En ung lieu seul ne peult estre amyable.
 Tant plus les a Fortune autorisez,
 Tant moins seront en fin favorisez,
 Car la Fortune est pour ung Verre prise,
 Qui tant plus luit, plustost se casse, et brise.
 Voyla comment avecques Dieu j'espere,
 Que nous aurons la Fortune prospere.
 Si ne sçay plus que t'escire, ou mander,
 Fors seulement de te recommander
 Cil, qui vers toy ceste lettre transmect :
 Et si pour luy ta main blanche ne mect
 La Plume en oeuvre, au moins (quoy qu'il advienne)

Fais, que de luy quelcque fois te souviene.
 S'il t'en souvient, lors que tu trouveras
 De mes Amys, si dure ne sera
 A mon advis, que de moy ne t'enquieres :
 Et qui plus est, que tu ne les requieres
 De t'advertir, en quel point je me porte :
 Lors ce seul mot, si on le me raporte,
 Allegera la grand douleur des coups,
 Dont j'ay esté en deux sortes secoux.
 Amour a faict de mon cueur une bute,
 Et Guerre m'a navré de hacquebute :
 Le coup du bras le montre à veue d'oeil :
 Le coup du cueur le monstre par son dueil :
 Ce nonobstant celluy du bras s'amende,
 Celluy du cueur je le te recommande.

La Seconde Elegie

Puis qu'il te fault desloger de ce lieu,
 Il m'est bien force (helas) de dire à Dieu
 Par escripture au corps, qui s'en ira,
 Veu que la Bouche à peine le dira.
 O quel depart plein de dueil, ou liesse.
 Certes croy moy (ma terrestre Deesse)
 Que ton depart a vertu, et pouvoir
 De me laisser ou vie, ou desespoir.
 Quand ta promesse avant partir tiendras,
 En tout plaisir ton Amy maintiendras :
 Mais si mon cueur ne vient à son entente
 A ce coup cy, je n'y ay plus d'attente,
 Et si je perds icelle attente toute,
 User mes jours en desespoir je doubte.
 Pour ton amour j'ay souffert tant d'ennuys
 Par tant de jours, et tant de longues nuictz,
 Qu'il est advis à l'espoir, qui me tient,
 Que desespoir le cours du Ciel retient,
 A celle fin que le jour ne s'approche
 De l'attendue, et désirée approche.
 Ung an y a, que par toy commencée
 Fut l'amytié : et sachant ta pensée
 Esclave, et serf d'Amour fus arrêté,
 Ce que devant jamais n'avoit esté.
 Ung an y a (ou il s'en fault bien peu)
 Que par toy suis d'Esperance repeu.
 O moys de May pour moy trop sec, et maigre :
 O doux acueil tu me sera trop aigre,
 Si ma Maistresse, avant son departir,
 En aultre goust ne te veult convertir.
 S'ainsi n'advient, à tel Moys de l'année,
 Bien me duyra couleur Noire, ou Tannée :
 A ung tel moys qu'on doit dancier, et rire,
 Raison voudra, que d'ennuy je souspire,
 Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance,

Dont je perdray la totale fiance.
Mais s'il te plaist, à tel Moys de l'Année
Ne me duira couleur Noire, ou Tannée.
A ung tel Moys, qu'on doibt s'esbatre, et rire,
Raison voudra, que point je ne souspire,
Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance
Dont j'obtiendray la totale fiance.
Las, s'il t'eust pleu, bien je l'eusse obtenue
Depuis le temps de la tienne venue :
Mais je congnois, que ton amour de glace
Pres de mon feu du tout se fond, et passe.
Ne me dy point que peur te faict refraindre,
Je sçay que n'as occasion de craindre :
Puis crainte, et peur retarder ne font point
Le cueur d'aulcun, quand vraye Amour le point.
Que diray plus ? au tour, dont je t'accuse,
Ne trouveras bien souffisante excuse.
Qu'il soit ainsi, plus tost huy, que demain
(Si ton bon sens y veult mettre la main)
Maulgré Fortune, et tout en despit d'elle,
Tu me rendras content, et toy fidelle,
Brief, rien n'y fault, sinon que ton plaisir
Soit accordant à mon ardant desir.
Or voy je bien que tu n'as pas envie
De me laisser ton cueur toute ta vie :
Car s'ainsi feust, ton Servant allié
Par Jouyssance eusses desjà lié,
Veu que souvent tu t'es dicte asseurée
Que loyaulté auroit en luy durée.
Ce nonobstant quand ton cueur voudras prendre,
Pour t'obeir, je suis prest à le rendre.
Quand est du mien, tu le tiens enserré
En tes Prisons, et si n'a point erré :
Que pleust à Dieu ne t'avoir jamais veue,
Ou que ma vie encores feust pourveue
De sa franchise : ou que ton propre vueil
Feust ressemblant à ton si bel acueil.
Ha cher Amye, onc jour de mon vivant
Ne me trouvay de tel sorte escrivant.
Mon sens se trouble et lourdement rimoie,
Mon cueur se fend, et mon pauvre Oeil larmoie,
Bien prevoians qu'apres le tien despart,
Des biens d'Amour ilz n'auront jamais part.
Doncques avant que partir, je supplie
Qu'envers moy soit ta promesse accomplie.
Ne perds l'Amy, qui ne t'a point forfait,
Donne remede au mal, que tu as faict.
Si tu le fais, bien heureux me tiendray :
Si ne le fais, patience prendray,
M'esjouissant voiant ma foy promise
Mener la tienne en Triumphe submise.

La Troisième Elegie, en manière d'Epistre
 Puis que le jour de mon despart arrive,
 C'est bien raison que ma main vous escrive,
 Ce que ne puis vous dire sans tristesse :
 C'est assavoir, or à Dieu ma Maistresse,
 Doncques à Dieu ma Maistresse honorée
 Jusque au retour, dont trop la demourée
 Me tardera : toutefois ce pendant
 Il vous plaira garder ung cueur ardent,
 Que je vous laisse au partir pour hostage,
 Ne demandant pour luy aultre advantage,
 Fors que vueillez contre ceulx le deffendre,
 Qui par desir voudront sa place prendre.
 S'il a mal fait, qu'il en soit hors jecté :
 S'il et loyal, qu'il y soit bien traicté :
 Que pleust à Dieu, qu'en ce cueur puissiez lire,
 Vous y pourriez mille choses eslire.
 Vous y verriez vostre face au vif paincte,
 Vous y verriez ma loyauté empraincte,
 Vous y verriez vostre nom engravé,
 Avec le deuil qui me tient aggravé
 Pour ce despart : et en voiant ma peine
 Certes je croy (et ma foy n'est point vaine
 Qu'en souffririez pour le moins la moytié)
 Par le moien de la nostre amytié,
 Qui veult aussi que la moiitié se sente
 Du dueil, qu'aurez d'estre de moy absente.
 N'aiez donc peur, deffiance, ne doute
 Qu'aultre jamais hors de mon cueur vous boute.
 Je suis à vous : et depuis ma naissance
 Du feu d'Amour n'ay eu tel congnoissance :
 Car aussi tost que la Fortune bonne
 Eut à mes yeux monstré vostre personne,
 Nouveaux soucys, et nouvelles pensées
 En mon esprit je trouvay amassées.
 Tant que (pour vray) mon franc, et plein desir,
 Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,
 En ung seul lieu s'arresta tout à l'heure,
 Et y sera jusques à ce qu'il meure.
 Oublirez vous donc apres ce despart
 Ce qui est vostre ? hélas, quant à ma part,
 Des que mon oeil de loing vous a perdue,
 Il me vient dire, ô Personne esperdue,
 Qu'est devenue ceste claire lumiere,
 Qui me donnoit liesse costumiere ?
 Incontinent d'une voix basse, et sombre
 Je luy responds, Oeil, si tu es en l'ombre,
 Ne t'esbahis : le Soleil est caché,
 Et pour toy est à plein Midy couché :
 C'est asçavoir, ceste face tant claire,
 Qui te souloit si contenter, et plaire

Est loing de toy. Ainsi M'amy, et Dame,
 Mon Oeil, et moy sans nul reconfort d'âme
 Nous complaignons, quand vient à vostre absence,
 En regrettant vostre belle presence.
 Et puis j'ay peur (quand de vous je suis loing)
 Que ce pendant Amour ne prenne soing
 De desbander ses deux aveuglez yeux,
 Pour contempler les vostres gracieux,
 Si qu'en voyant chose tant singuliere,
 Ne prenne en vous amytié familiere,
 Et qu'il ne m'oste à l'aise, et en ung jour,
 Ce que j'ay eu en peine, et long sejour.
 Certainement si bien ferme vous n'estes,
 Amour vaincra voz responses honnestes.
 Amour est fin, et sa parole farde,
 Pour mieulx tromper ; donnez vous en doncq garde,
 Car en sa bouche il n'y a rien que Miel,
 Mais en son cueur il n'a rien que Fiel.
 Si vous promect, et s'il vous faict le doux,
 Respondez luy, Amour, retirez vous :
 J'en ay choysi ung, qui en mainte sorte
 Merite bien, que dehors moy ne sorte.
 Quant est de moy, vienne Helaine, ou Venus,
 Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nudz,
 Je leur diray, retirez vous Deesses,
 En meilleur lieu j'ay trouvé mes lyesses.
 Ainsi tous deux tant comme nous vivrons
 De Fermeté le grand Guydon suivrons,
 Lequel (pour vray) Fermeté a faict paindre
 De Noir obscur, qui ne se peult destaindre,
 Signifiant à tous ceulx, qui conçoivent
 Amour en eulx, qu'estaindre ne la doibvent.
 Cestuy Guydon, et triumpante Enseigne
 Nous debvons suyvre. Amour le nous enseigne.
 Et s'il advient qu'Envieux, et Envie,
 Reçoivent dueil de nostre heureuse vie,
 Que nous en chault ? en douleur ilz mourront,
 Et noz plaisirs tousjours nous demourront.
 La quatriesme Elegie, en Epistre
 Salut, et mieulx que ne sçauriez eslire,
 Vous doint Amour : je vous supply de lire
 Ce mien escript, auquel trouver pourrez
 Ung nouveau cas, ainsi que vous orrez.
 Mon cueur entier en voz mains detenu,
 N'a pas long temps, vers moy est revenu,
 Tout courroucé sans nulz plaisirs quelconques,
 Et toutesfois aussi bon qu'il fut oncques :
 Si me vint dire en plaincte bien dolente :
 Homme loyal, ton amour violente
 M'a mis es mains d'une que fort je prise,
 Et qui (pour vray) ne peult estre reprise

Fors seulement d'un seul, et simple point,
 Qui trop au vif (sans fin) me touche, et poingt,
 C'est que sans cause est en oubly mettant
 Moy ton las cueur, et toy qui l'aymes tant.
 N'est ce point là trop ingrante oubliance ?
 Certes j'avoys d'elle ceste fiance
 Que l'on verroit Ciel, et Terre finir
 Plustost qu'en moy son ferme souvenir.
 Or ne se peult la chose plus nyer,
 Regarde moy, je semble ung Prisonnier
 Qui est sorty d'une Prison obscure,
 Ou l'on n'a eu de luy ne soing, ne cure.
 Eschappé suis d'elle secrettement,
 Et suis venu vers toy apertment
 Te supplier que mieulx elle me traicte,
 Ou que vers toy je fasse ma retraicte.
 Je suis ton cueur, qu'elle tient en esmoy,
 Je suis ton cueur, ayes pitié de moy :
 Et si pitié n'as de mon dueil extrême,
 A tout le moins prens pitié de toymesme,
 Car apres moy, vif tu ne demourroys,
 Quand en ses mains mal traicté je mourroys,
 Reçoy moy donc, et ton estomach ouvre,
 A celle fin que dedans toy recouvre
 Mon premier lieu, duquel tu m'as osté,
 Pour estre (helas) en service bouté.
 Ainsi parloit mon cueur plein de martyre,
 Et je luy dy, mon Cueur, que veulx tu dire ?
 D'elle tu as voulu estre amoureux,
 Et puis te plains, que tu es doloieux.
 Sçais tu pas bien, qu'Amour a de coustume
 D'entremesler ses plaisirs d'amertume,
 Ne plus ne moins comme Espines poignantes
 Sont par Nature au beau Rosier joignantes ?
 Ne vueille aulcun Damoyelles aymer
 S'il ne s'attend y avoir de l'amer.
 Refus, Oubly, Jalousie, et Langueur
 Suyvent Amours : et pource donc mon Cueur
 Retourne t'en, car je te fais sçavoir,
 Que je ne veulx icy te recepvoir,
 Et ayme mieulx qu'en peine là sejourne,
 Que pour repos devers moy tu retournes.
 Voilà comment mon Cueur je vous renvoye.
 Brief, puis le temps qu'il print sa droicte voye
 Par devers vous, je n'ay eu le desir
 De l'en tirer pour apres m'en saisir :
 Et toutesfois à dire ne veulx craindre,
 Qu'il n'a point eu aulcun tort de se plaindre,
 Car mis l'avez hors de vostre pensée,
 Sans vous avoir (que je sache) offensée.
 Quand force fut d'aupres de vous partir,

Plus d'une fois me vinstes advertir,
Qu'au souvenir de vous je me fiasse,
Me requerant que ne vous oubliasse :
Ce que je feis : mais vous, qui m'advertistes,
La souvenance en oubly convertistes,
Si qu'au retour j'ay en vous esprouvé
Ce que craigniez en moy estre trouvé.
Las tous Amans au departir languissent,
Et retournans tousjours se resjouyssent :
Mais au contraire ay eu plus de tourment
A mon retour, qu'à mon departement :
Car vostre face excellente, et tant claire,
S'est faicte obscure à moy, qui luy veulx plaire :
Vostre gent corps de moy se part, et emble :
Vostre parler au premier ne ressemble,
Et vos beaulx yeux, qui tant me consolient,
Ne m'ont point rys ainsi, comme ilz souloient.
La qu'ay je faict ? Je vous pry que on me mande
La faulte mienne, affin que je l'amende,
Et que d'y cheoir desormais je me garde.
Si rien n'ay faict, au Cueur, qu'avez en garde,
Veuillez offrir traictemens plus humains :
Car s'il mouroit loyal entre voz mains,
Tort me feriez, et de ce Cueur la perte
Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte,
D'aultant qu'il est (et vous le sçavez bien)
Beaucoup plus vostre (en effect) qu'il n'est mien.
La Cinquiesme Elegie
Si ta promesse amoureusement faicte
Estoyt venue à fin vraye, et parfaicte,
Croy (chere Soeur) qu'en ferme loyaulté
Je serviroys ta jeunesse et beaulté,
Faisant pour toy de corps, d'esprit, et d'âme,
Ce que Servant peult faire pour sa Dame.
Je ne dy pas que de ta bouche sorte
Mot, qui ne soit de veritable sorte :
Mais quand à l'oeil voy ta belle stature
Et la grandeur d'une telle adventure,
Qui ne se peult meriter bonnement,
Je ne sçaurois croire qu'aucunement
Je puisse attaindre à ung si hault degré,
S'il ne me vient de ta grâce, et bon gré.
Puis que ton cueur me veulx donc presenter,
Et qu'il te plaist du mien te contenter,
Je loue Amour. Or evitons les peines,
Dont les Amours communement sont pleines :
Trouvons moi en, trouvons lieu, et loisir
De mettre à fin le tien, et mien desir.
Voicy les jours de l'An les plus plaisans,
Chascun de nous est en ses jeunes ans :
Faisons donc tant que la fleur de nostre aage,

Ne suive point de tristesse l'oultrage :
 Car temps perdu, et jeunesse passée
 Estre ne peult par deux fois amassée.
 Le tien office est, de me faire grâce :
 Le mien sera, d'adviser que je fasse
 Tes bons plaisirs, et sur tout regarder
 Le droict chemin pour ton honneur garder.
 Si te supply, que ta Dextre m'anonce
 De cest escript la finale response,
 A celle fin que ton dernier vouloir
 Du tout me fasse esjouyr, ou douloir.
 La Sixiesme Elegie meslée d'une joye douteuse
 Le plus grand bien, qui soit en amytié,
 Apres le don d'amoureuse pitié,
 Est s'entrescrire, ou se dire de bouche,
 Soit bien, soit dueil, tout ce qui au cueur touche :
 Car si c'est dueil, on s'entre reconforte :
 Et si c'est bien, sa part chascun emporte.
 Pourtant je veulx (M'amy, et mon desir)
 Que vous ayez vostre part d'ung plaisir,
 Qui en dormant l'aultre nuict me survint.
 Advis me feut, que vers moy tout seul vint
 Le dieu d'Amours, aussi cler que une Estoille,
 Le corps tout nud, sans drap, linge, ne toille,
 Et si avoit (affin que l'entendez)
 Son Arc alors, et ses yeux desbendez,
 Et en sa main celluy traict bien heureux,
 Lequel nous fait l'ung de l'aultre amoureux.
 En ordre tel s'approche, et me va dire :
 Loyal Amant, ce que ton cueur desire,
 Est assuré : celle, qui est tant tienne,
 Ne t'a rien dit (pour vray) qu'elle ne tienne :
 Et qui plus est, tu es en tel credit,
 Qu'elle a foy ferme en ce que luy a dit.
 Ainsi Amour parloit : et en parlant
 M'asseura fort. Adonc en esbranlant
 Ses Aesles d'or en l'Air s'en est vollé,
 Et au resveil je fuz tant consollé,
 Qu'il me sembla que du plus hault des Cieulx
 Dieu m'envoya ce propos gracieux.
 Lors prins la plume, et par escript fut mis
 Ce songe mien, que je vous ay transmis,
 Vous suppliant pour mettre en grand heur,
 Ne faire point le Dieu d'amours menteur,
 Mais tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
 En vostre dire avoir perseverance :
 Croyant tousjours que les propos, et termes
 Que vous ay ditz, sont asseurez, et fermes.
 En ce faisant pourray bien soustenir,
 Que songe peult sans mensonge advenir :
 Et si diray la Couche bien heureuse,

Où je songeay chose tant amoureuse.
O combien donc heureuse elle sera
Quand ce gent corps dedans reposera.
La Septiesme Elegie
Qu'ay je mesfaict, dictes ma chere Amye ?
Vostre Amour semble estre toute endormye.
Je n'ay de vous plus lettres, ne langage,
Je n'ay de vous ung seul petit message,
Plus ne vous voy aux lieux accoustumez :
Sont jà estaintz voz desirs alumez,
Qui avec moy d'un mesme feu ardoient ?
Où sont ces yeux, lesquelz me regardoient
Souvent en ris, souvent avecques larmes ?
Où sont les motz, qui tant m'ont faict d'alarmes ?
Où est la bouche aussi, qui m'appaisoit,
Quant tant de fois, et si bien me baisoit ?
Où est le cueur, que irrevocablement
M'avez donné ? où est semblablement
La blanche main, qui bien fort m'arrestoit,
Quand de partir de vous besoing m'estoit ?
Helas (Amans) hélas se peult il faire,
Qu'Amour si grand se puisse ainsi desfaire ?
Je penseroys plustost que les Ruisseaux
Feroient aller encontre'mont leurs eaux,
Considerant que de faict, ne pensée
Ne l'ay encor (que je sache) offensée.
Doncques Amour, qui couves soubz tes aesles
Journellement les cueurs des Damoysselles,
Ne laisse pas trop refroidir celluy
De celle là, pour qui j'ay tant d'ennuy.
Ou trompe moy en me faisant entendre,
Qu'elle a le cueur bien ferme, et fust il tendre.
La Huictiesme Elegie
Dictes, pourquoy vostre amytié s'efface
O Coeur ingrat soubz angelicque face ?
Dictes le moy, car sçavoir ne le puis,
Tousjours loyal ay esté, et le suis :
Il est bien vray, qu'ardant est mon service,
Mais d'avoir faict en servant ung seul vice,
Il n'est vivant lequel me sceust reprendre,
Si trop aymer pour vice ne veult prendre.
Las pourquoy doncq laissez vous le cueur pris
D'amour si grand ? Avez vous entrepris
De mettre fin à sa dolente vie ?
Mieux eut valu (puis qu'en avez envie)
Que consumé l'eussiez à vous servir,
Qu'en le laissant, sans point le desservir.
Mais qui a meu du Monde la plus belle
A me laisser ? est ce amytié nouvelle ?
Je croy que non : Qui vous faict doncq changer
Si bon propos ? Seroit ce point Danger ?

C'est luy pour vray. Danger par Jalousie
Chasse l'amour de vostre fantasie,
Et en son lieu toute craincte y veult mettre :
Ce que ne doibt ung gentil cueur permettre.
Craincte est obscure, Amour est nette, et blanche :
Craincte est servile, Amour est toute franche :
Amour faict vivre, et Craincte faict mourir.
Si vous souffrez en elle vous nourrir
Ceste beaulté de Vertu acueillie
Se passera comme une fleur cueillie.
Mais quand Amour de vous ne partira,
Telle beaulté plus en plus florira.
Et d'aultre part en est il, qui frequentent
Le train d'Amours, sans que l'assault ilz sentent
De ces Jaloux ? Où pensez vous qu'ilz soyent ?
Si pour cela toutes Dames laissoient
Leurs Serviteurs, ainsi comme vous faictes,
Toutes Amours par tout seroient deffaictes.
Ce n'est pas tout que d'aymer seulement,
Il fault aymer perpetuellement,
Et lors que plus Jalousie se fume,
Lors que Danger plus sa cholere alume,
Et que Rapport plus se met à blasmer,
Lors se doibt plus vraye amour enflammer
Pour leur montrer qu'Amour est plus puissante,
Que leur Rigueur n'est amere, et cuysante.
Ce neantmoins vostre plaisir soit faict :
Il est en vous de me faire (en effect)
Souffrir à tort : mais en vostre puissance
N'est pas d'oster la grande obeissance,
Et l'amitié qu'ay en vous commencée :
Plustost mourir que changer ma pensée.
La Neufviesme Elegie
La grand Amour, que mon las cueur vous porte,
Incessamment me conseille, et enhorte
Vous consoller en vostre ennuy extrême :
Mais (tout bien veu) je treuve que moymesme
Ay bon besoing de consolation
Du dueil, que j'ay de vostre affliction.
J'en ay tel dueil qu'a peine eusse sceu mettre
Sur le papier ung tout seul petit Metre,
Si le desir, qu'ay à vostre service,
N'eust esté grand, et plein d'amour sans vice.
O Dieu du Ciel, qu'amour est forte chose.
Sept ans y a que ma main se repose
Sans volenté d'escrire à nulle femme,
M'eust elle aymé soubz tresardante flamme :
Et maintenant (las) une Damoiselle
Qui n'a sur moy affection, ne zelle,
Me faict pour elle employer Encre, et Plume,
Et sans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume.

Or me traictez ainsi qu'il vous plaira :
En endurent mon cueur vous servira :
Et ayme mieulx vous servir en tristesse,
Qu'aymer ailleurs en joye, et en lysesse.
D'où vient ce point ? Certes il fault bien dire,
Qu'en vous y a quelcque grâce, qui tire
Les cueurs à soy. Mais laquelle peult ce estre ?
Seroit ce point vostre port tant à dextre ?
Seroit ce point les traictz de voz beaulx yeux,
Ou ce parler tant doulx, et gratieux ?
Seroit ce point vostre bonté tant sage,
Ou la haulteur de ce tant beau corsage ?
Seroit ce point vostre entiere beaulté,
Ou ceste douce honneste privaulté ?
C'est ceste là (ainsi comme il me semble)
Ou si [ne] faulx, ce sont toutes ensemble.
Quoy que ce soit, de vostre amour suis pris :
Encor je loue Amour en mes espritz,
De mon cueur mettre en ung lieu tant heureux,
Puis qu'il falloit que devinse amoureux.
Donc puis qu'Amour m'a voulu arrester
Pour vous servir, plaise vous me traicter,
Comme voudriez vous mesme estre traictée,
Si vous estiez par Amour arrestée.
La Dixiesme Elegie en forme de Ballade
Amour me voyant sans tristesse,
Et de le servir desgouté,
M'a dit, que feisse une Maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.
Après l'avoir bien escouté,
J'en ay faict une à ma plaisance,
Et ne me suis point mesconté,
C'est bien la plus belle de France.
Elle a ung oeil riant, qui blesse
Mon cueur tant plein de loyauté,
Et parmy sa haulte noblesse
Mesle une douce privaulté.
Grand mal seroit, si cruauté,
Faisoit en elle demourance :
Car quand à parler de beaulté,
C'est bien la plus belle de France.
De fuyr l'amour, qui m'opresse,
Je n'ay pouvoir, ne volenté,
Arresté suis en ceste presse,
Comme l'Arbre en terre planté.
S'esbahyt on si j'ay planté
De Peine, Tourment, et Souffrance ?
Pour moins on est bien tourmenté,
C'est bien la plus belle de France.
Prince d'Amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyssance,

Oncq homme ne fut mieulx monté,
C'est bien la plus belle de France.
L'unziesme Elegie, suivant le propos de la précédente
Amour me fait escrire au Moys de May
Nouveau refrain, par lequel vous nommay
(Comme sçavez) la plus belle de France :
Mais je failly, car veu la souffisance
De la beaulté, qui dessus vous abonde,
Dire debvois, la plus belle du Monde :
Ce qui en est, et qu'on en voit, m'accuse
De telle faulte, et vostre amour m'excuse,
Qui troubla tant mes doloireux espritz,
Que France alors pour le Monde je pris.
O doncques vous du Monde la plus belle,
Ne cachez pas ung cueur dur, et rebelle
Soubz tel beaulté : ce seroit grand dommage :
Mais à mon cueur, qui vous vient faire hommage,
Faictes recueil : je vous en fais present,
Voyez le bien, il est (certes) exempt
De faulx Penser, Fainctise, ou Trahison,
Il n'a sur luy faulte, ne mesprison,
En luy ne sont aulcunes amours vaines,
Tout ce qu'il a de mauvais, ce sont peines,
Qui de par vous y ont este boutées,
Et qui sans vous n'en peulvent estre ostées.
Si vous supply, m'Amye, et mon recours,
Belle, en qui gist ma mort, ou mon secours,
Prenez mon cueur, que je vous viens offrir,
Et s'il est faulx, faictes le bien souffrir,
Mais s'il est bon, et de loyalle sorte,
Arrachez luy tant de peines, qu'il porte.
La Douziesme Elegie
Pour à plaisir ensemble deviser,
On ne sçauroit meilleur temps adviser
Que de Noël la Mynuict, et la Veille.
En ceste nuict le Dieu d'Amours resveille
Ses Serviteurs, et leur va commendant
De ne dormir, mais rire, ce pendant
Que Faulx Dangier, Maubec, et Jalousie
Sont endormis au Lict de Fantasie.
O nuict heureuse, ô douce noire nuict,
Ta noireté aux Amans point ne nuyt,
Plus tost endort les langues serpentines :
Si que faignant d'aller droit à Matines,
Plusieurs Amans peulvent bien (ce me semble)
En lieu secret se rencontrer ensemble.
Les Prebstres lors bien hault chantent, et crient,
Et les Amans tout bas leurs Dames prient,
Et puis entre eulx comptent de leurs fortunes,
En mauldissant les langues importunes,
Ou en disant choses, qui mieulx leur plaisent.

Puis les Servans par coups leurs Dames baisent,
 Et en baisant, à elles ilz se deulent
 Pour avoir mieulx : lors si les Dames veulent,
 Maulgré Danger, et toute sa puissance,
 A leurs amys donneront jouyssance :
 Car noire nuyct, qui des Amans prend cure,
 Les couvrira de sa grand Robe obscure.
 Et si rendra (ce pendant) endormys
 Ceulx, qui d'Amours sont mortelz ennemys.
 Qu'en dictes vous ma Maistresse, et M'amyé ?
 Si vous voulez n'estre point endormye
 Ceste nuyt là, de veiller suis content
 Avecques vous, car mon vouloir ne tend
 Qu'a vous complaire. Or pour nous resjouyr,
 Si vous voulez les Matines ouyr
 Là, où sçavez, il n'est Chambre si bonne,
 Ne si bon Lict, que du tout n'abandonne
 Pour me trouver : car pour final propos,
 Dedans ung Lict ne gist point mon repos :
 Il gist en vous, et en vous je le quiers :
 Donnez le moy doncques, je vous requiers.
 La Treziesme Elegie
 Le juste dueil remply de fascherie
 Qu'eustes her soir par la grand resverie
 De l'homme vieil, ennemy de plaisir,
 M'a mis au Cueur ung si grand desplaisir,
 Que toute nuyct repos je n'ay sceu prendre :
 Aussi seroit à blasmer, et reprendre
 Le Serviteur, qui porter ne sçauroit
 Le mesme dueil, que sa Maistresse auroit.
 Certainement ma Nymphé, ma Deesse,
 Quand joye avez, je suis plein de liesse,
 Et quand douleur au cueur vous touche, et poingt,
 Je ne reçoÿ de plaisir ung seul point.
 Toute la nuyct je disois à par moy,
 Helas, fault il qu'elle soit en esmoy
 Par le parler, et par la langue amere
 D'ung, qui la trouve et Mere, et plus que Mere ?
 Que pourra il faire à ses Ennemys,
 Quand il veut nuyre à ses meilleurs Amys ?
 Ainsi disoys, ayant grand confiance
 Que vostre Cueur bien armé de Constance
 Plus grans assaulx sçauroit bien soustenir,
 Et que le mal qui en pourroit venir
 Ne pourroit pas tumber que sur la teste
 Du mal parlant, qui trop se monstra beste.
 Et quand j'euz bien viré, et reviré
 Dedans mon Lict, et beaucoup souspiré,
 Je priay fort Amour, qui m'assailloit,
 Laisser dormir mon esprit, qui veilloit :
 Mais lors Amour de rigueur m'a usé :

Car le dormit du tout m'a refusé,
Me commandant de composer, et tistre
Toute la nuyct ceste petite Epistre,
Pour au matin ung peu vous conforter
Du dueil, qu'hersoir il vous convint porter.
Or ay je faict le sien commandement :
Si vous requiers (ma Maistresse) humblement,
Que vostre Cueur tant noble, et gracieux
Chasse dehors tout ennuy soucieux.
En le chassant, le mien vous chasserez :
Priant Amour, qu'en tous lieux, où serez,
Vienne plaisir, et tristesse s'enfuye,
Et que Vieillard jamais ne vous ennuye.
La Quatorziesme Elegie
L'esloignement, que de vous je veulx faire,
N'est pour vouloir m'exempter, et deffaire
De vostre amour, encor moins du service :
C'est pour tirer mon loyal cueur sans vice
Du feu, qui l'ard par trop grand amytié :
Et est besoing, qu'il treuve en moy pitié,
Veu que de vous pour toute recompense.
N'a que rigueur, et mieulx trouver n'y pense :
Car de vous n'ay encor ouy responce,
Qui ung seul brin de bon espoir m'anonce.
Si fault il bien que vostre cueur entende,
Qu'il n'y a chose au Monde, qui ne tende
A quelcque fin. Homme ne suyt la guerre,
Que pour honneur, ou proufit y acquerre :
Qui ces deux poinctz de la guerre osteroit,
A y servir nul ne se bouteroit.
Homme ne suit le train d'Amours aussi,
Que soubz espoir d'avoir don de mercy :
Et qui ce poinct en osteroit en somme,
D'amour servir ne se mesleroit homme.
Ce nonobstant, vostre je demourray :
Mais ce sera le plus loing que pourray :
Car que me vault veoir de pres, et congnoistre
Tant de beaulté, fors d'atiser, et croistre
Mon nouveau feu ? J'ay tousjours ouy dire,
Qui plus est pres, plus ardemment desire :
Parquoy pour moins ardemment desirer,
Raison me dit qu'il me fault retirer,
En m'assurant (si je croy son propos)
Que mon esprit par temps aura repos :
Et si promect rendre à ma triste vie
La liberté, que luy aurez ravie :
Et vostre amour (helas) ne me promect
Fors desespoir, qui au tombeau me mect.
Ay je donc tort, si raison je veulx croire
Plustost qu'Amour, qui en mes maulx prend gloire ?
Las, s'en ouvrant ceste bouche vermeille

Vous eussiez mis en mon Cueur par l'oreille
Ung mot d'espoir, travailx, ennuyz, et peines
M'eussent (pour vous) semblé liesses pleines :
Car doulx espoir conforte la pensée,
Qui bien s'attend d'estre recompensée.
Et moy, qui n'ay espoir, ne seulle attente,
Comment feray ma pensée contente,
Fors en fuyant la cause de son dueil ?
Là, et au temps gist l'espoir de mon vueil.
Le temps (pour vray) efface toutes choses :
Au long aller mes tristesses encloses
Effacera : toutesfoys attendant
Remede tel, j'endure ce pendant :
Dont maintesfoys vostre face tant belle
Mauldis tout seul d'avoir cueur si rebelle.
Que pleust à Dieu ne l'avoir oncq pu veoir
Ou souvenir jamais d'elle n'avoir.
Croyez de vray que ma presente plaincte
N'est composée en courroux ; ny en faincte :
Faindre n'est point le naturel de moy :
Parquoy vous pry n'en prendre aucun esmoy,
Ne me hayr, si je [suis] mon contraire, [fuys]
A qui je veulx plus que jamais complaire :
Mais c'est de loing : et pour en faire espreuve,
Commandez moy. Pour vous certes je treuve
Facile chose à faire, ung impossible,
Et fort aisée à dire, ung indicible.
Commandez donc, car je l'accompliray,
Et sur ce poinct un A Dieu vous diray,
Partant du cueur de vostre amour attainct,
Et qui s'attend d'en veoir le feu estainct
Par s'esloigner, puis qu'on ne veult l'estaindre
Par eaue de grâce, où bien vouldroit attaindre.

La Quinziesme Elegie

Si ma complaincte en vengeance estoit telle,
Comme tu es en abus, et cautelle,
Croy que ma Plume amoureuse, et qui t'a
Tant faict d'honneur, dont tresmal s'acquitta,
Croy qu'elle auroit desjà jecté fumée
Du stile ardant, dont elle est alumée,
Pour du tout rendre aussi noir que Charbon
Le tien bon bruit (si tu en as de bon) ;
Mais pas ne suis assez vindicatif
Pour ung tel cueur si faulx, et deceptif :
Et neantmoins si me fault il changer
Mon naturel, pour de toy me venger,
A celle fin que mon cueur se descharge
Du pesant faix, dont ta ruse le charge :
Aussi affin de te faire sçavoir,
Qu'à trop grand tort m'as voulu decepvoir,
Veu qu'en mon cueur ta basse qualité

N'a veu qu'Amour, et Liberalité.
Sus donc ma Plume, ores soys ententive
D'entrer en feu d'aigreur vindicative :
Mon juste dueil t'en requiert pour tout seur,
Ne cherche pas termes pleins de douceur :
Ne trouve Azur, ny Or, en ton chemin,
Ne fin Papier, ne vierge Parchemin,
Pour mon propos escrire rien ne valent.
Cherche des motz, qui tout honneur ravalent,
Trouve de l'encre espesse, et fort obscure,
Avec Papier si gros, qu'on n'en ayt cure :
Et là dessus escriz termes mordans
D'ung traict lisible à tous les regardans,
Pour (à bon droit) rendre celle blasmée
Qu'a bien grand tort tu as tant estimée.
Incontinent, desloyalle Fumelle,
Que j'auray faict, et escript ton Libelle,
Entre les mains le mettray d'une femme,
Qui appellée est Renommée, ou Fame,
Et qui ne sert qu'à dire par le Monde
Le bien, ou mal de ceulx, où il abonde.
Lors Renommée avec ses aesles painctes
Ira volant en Bourgs, et Villes maintes,
Et sonnera sa Trompette d'Argent
Pour autour d'elle assembler toute gent :
Puis hault, et cler de cent langues, qu'elle a,
Dira ta vie ; et puis deçà, et là
Ira chantant les fins tours, dont tu uses,
Tes Laschetez, tes Meschances, et Ruses.
Ainsi sera publié ton renom
Sans oublier ton nom, et ton surnom,
Pour et affin que toute Fille bonne
Ne hante plus ta mauvaise personne.
Filles de bien n'en vueillez approcher,
Fuyez d'autant comme honneur vous est cher,
Fuyez du tout, fuyez la Garse fine,
Qui soubz beaulx dictz ung vray Amant affine :
Et si au jour de ses Nopces elle a
Cheveux au vent, ne souffrez pas cela :
Ou si au chief luy trouvez attaché
Chappeau de fleurs, qu'il luy soit arraché :
Car il n'affiert à Garses diffamées
User des droictz de Vierges bien famées.
Vray est qu'elle est ung jeune personnage,
Mais sa malice outrepasse son aage.
Donc que sera ce au temps de ta vieillesse ?
Tiendras tu pas escolles de finesse ?
Certes ouy. Car Medée, et Circé
Si bien que toy n'en ont l'art exercé.
Vray est, qu'avant que tu soys deffinée,
Par affiner te verras affinée,

Si que desjà commence à me venger
Voyant de loing venir ton grand danger.
Qui te mouvoit lasche cueur dangereux
A m'envoyer tant d'escriptz amoureux ?
Par tes escriptz feu d'amour attisoys,
Par tes escriptz mourir pour moy disoys,
Par tes escriptz tu me donnois ton Cueur :
O don confict en mauvaise liqueur.
M'as tu pas faict par escripture entendre,
Que tout venoit à point, qui peult attendre ?
Veulx tu nyer, que par là n'accordasses
A mon vouloir, et que ne t'obligeasses,
Lors qu'à mes dons ta main prompte estendoys ?
Tu sçavois bien la fin où je tendoys :
Mais ton faulx cueur trouva l'invention
De varier à mon intention :
Car mariage en propos vins dresser,
Pour qui à moy ne te fault adresser.
Ce n'est pas toy que chercher je vouldroye,
En cest endroit de beaucoup me tordroye :
Et en la sorte encor que je t'ay quise,
Je m'en repens congnoissant ta fainttise.
Mon cueur loyal, que je t'avoys donné,
Par devers moy tout triste est retourné.
Et m'a bien sceu reprocher, que j'ay tort
De l'avoir mis en ung logis tant ord.
Si qu'à present ne prend aultre allegeance
Qu'au passe temps de sa juste vengeance,
Que je feray tant que jeune seras :
Mais quand verray que tu te passeras,
Je cesseray ceste vengeance extrême,
Car lors de moy me vengeras toy mesme
Par le regret ; que ton cueur esperdu
Aura, d'avoir ung tel Amy perdu.

La Seiziesme Elegie

Ton gentil cueur si haultement assis,
Ton sens discret à merveille rassis,
Ton noble port, on maintien asseuré,
Ton chant si doulx, ton parler mesuré,
Ton propre habit, qui tant bien se conforme
Au naturel de ta tresbelle forme :
Brief, tous les dons, et grâces, et vertus,
Dont tes espritz sont ornez, et vestus,
Ne m'ont induict à t'offrir le service
De mon las cueur plein d'amour sans malice.
Ce fut (pour vray) le doulx traict de tes yeux,
Et de ta bouche aulcuns motz gracieux,
Qui de bien loing me vindrent faire entendre
Secretement, qu'à m'aymer vouloys tendre.
Lors tout ravy (pource que je pensay
Que tu m'aymois) à t'aymer commencay :

Et pour certain aymer je n'eusse sceu,
 Si de l'amour ne me feusse apperceu,
 Car tout ainsi que flamme engendre flamme,
 Fault que m'amour par aultre amour s'enflamme.
 Et qui diroit que tu as faict la faincte
 Pour me donner d'amour aulcune estraincte,
 Je dy que non, croyant que mocquerie
 En si bon lieu ne peult estre chérie.
 Ton cueur est droict, quoy qu'il soit rigoureux,
 Et du mien (las) seroit tout amoureux,
 Si ce n'estoit fascheuse deffiance,
 Qui à grand tort me pourchasse oubliance.
 Tu crains (pour vray) que mon affection
 Soit composée avecques fiction.
 Esprouve moy. Quand m'auras esprouvé,
 J'ay bon espoir, qu'aultre seray trouvé.
 Commande moy jusques à mon cueur fendre,
 Mais de t'aymer ne me vien point deffendre.
 Plustost sera Montaigne sans Vallée,
 Plustost la Mer on voirra dessalée,
 Et plustost Seine encontremont ira,
 Que mon amour de toy se partira.
 Ha Cueur ingrat, Amour, qui vainq les Princes,
 T'a dict cent foys, que pour Amy me prinses.
 Mais quand il vient à cela t'inspirer,
 Tu prens alors peine à t'en retirer.
 Ainsi Amour par toy est combatu,
 Mais garde bien d'irriter sa vertu :
 Et si m'en croys, fay ce qu'il te commande :
 Car si sur toy de cholere il desbande,
 Il te fera par adventure aymer
 Quelcque homme, sot, desloyal, et amer,
 Qui te fera mauldire la journée
 De ce qu'à moy n'auras t'amour donnée.
 Pour fuyr donc tous ces futurs ennuys,
 Ne me fuy point. A quel raison me fuy ?
 Certes tu es d'estre aymée bien digne,
 Mais d'estre aymé je ne suis pas indigne.
 J'ay en tresor jeunes ans, et santé,
 Loyalle amour, et franche volenté,
 Obeissance, et d'aultres bonnes choses,
 Qui ne sont pas en tous hommes encloses,
 Pour te servir, quand il te plaira prendre
 Le cueur, qui veult si hault cas entreprendre.
 Et quand le bruit courroit de l'entreprise,
 Cuideroys tu en estre en rien reprise ?
 Certes plustost tu en auroys louange,
 Et diroit l'on, puis que cestuy se renge
 A ceste Dame, elle a beaucoup de grâces :
 Car long temps a, qu'il suyt en toutes places
 Le train d'Amour : celle qui l'a donc pris,

Fault qu'elle soit de grand estime ; et pris.
 Ilz diront vray. Que ne faisons nous doncques
 De deux cueurs ung ? Brief, nous ne fismes oncq
 Oeuvre si bon. Noz constellations,
 Aussi l'accord de noz conditions
 Le veult et dit : Chascun de nous ensemble,
 En mainte chose (en effect) se ressemble.
 Tous deux aymons gens pleins d'honnesteté,
 Tous deux aymons honneur, et netteté,
 Tous deux aymons à d'aucun ne mesdire,
 Tous deux aymons ung meilleur propos dire,
 Tous deux aymons à nous trouver en lieux,
 Où ne sont point gens melancolieux,
 Tous deux aymons la musique chanter,
 Tous deux aymons les livres frequenter :
 Que diray plus ? Ce mot là dire j'ose,
 Et le diray, que presque en toute chose
 Nous ressemblons, fors, que j'ay plus d'esmoy,
 Et que tu as le cueur plus dur que moy :
 Plus dur (helas) plaise toy l'amollir
 Sans ton premier bon propos abolir,
 Et en voulant en toymesmes penser
 Qu'Amour se doit d'amour recompenser.
 Las vueilles moy nommer doresnavant
 Non pas Amy, mais treshumble Servant,
 Et me permetz, allegeant ma destresse,
 Que je te nomme (entre nous) ma Maistresse.
 S'il ne te plaist, ne laisseray pourtant
 A bien aymer : et ma douleur portant
 Je demourray ferme, et plein de bon zelle,
 Et toy par trop ingrate Damoyse.
 La Dixseptiesme Elegie
 Qui eust pensé, que l'on peust concepvoir
 Tant de plaisir pour lettres recepvoir ?
 Qui eust cuidé le desir d'ung Cueur franc
 Estre caché dessoubz ung Papier blanc ?
 Et comment peult ung Oeil au Cueur eslire
 Tant de confort par une lettre lire ?
 Certainement Dame treshonnorée
 J'ay leu des Saintz la Legende dorée,
 J'ay leu Alain le tresnoble Orateur,
 Et Lancelot le tresplaisant menteur,
 J'ay leu aussi le Romant de la Rose
 Maistre en amours, et Valere, et Orose
 Comptans les faictz des antiques Romains :
 Brief, en mon temps j'ay leu des Livres maintz,
 Mais en nul d'eux n'ay trouvé le plaisir,
 Que j'ay bien sceu en voz lettres choysir.
 Je y ay trouvé ung langage begnin,
 Rien ne tenant du stile feminin :
 Je y ay trouvé suite de bons propos,

Avec ung mot, qui a mis en repos
Mon Cueur estant travaillé de tristesse,
Quand me souffrez vous nommer ma Maistresse.
Dieu vous doint donc, ma Maistresse tresbelle
(Puis qu'il vous plaist qu'ainsi je vous appelle)
Dieu vous doint donc amoureux appetit
De bien traicter vostre Servant petit.
O moy heureux d'avoir Maistresse au Monde,
En qui Vertu soubz grand beaulté abonde !
Tel est le bien, qui me fut apporté
Par vostre Lettre, où me suis conforté,
Dont je maintiens la plusme bien heurrée,
Qui escripvit Lettre tant désirée.
Bien heureuse est la main, qui la ploya,
Et qui vers moy (de grâce) l'envoya :
Bien heureux est, qui apporter la sceut,
Et plus heureux celluy, qui la receut.
Tant plus avant ceste Lettre lisoys
En aise grand, tant plus me deduisoye :
Car mes ennuys sur le champ me laisserent,
Et mes plaisirs d'augmenter ne cesserent,
Tant que j'euz leu ung mot, qui ordonnoit,
Que ceste Lettre ardre me convenoit.
Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cesse :
Pensez adonc en quelle doubte, et presse
Mon cueur estoit. L'obeissance grande
Que je vous doy, brusler me la commande :
Et le plaisir que j'ay de la garder,
Me le deffend, et m'en vient retarder.
Aulcunesfois au feu je la boutoye.
Pour la brusler : puis soubdain l'en ostoys,
Puis l'y remis, et puis l'en recullay,
Mais à la fin (à regret) la bruslay
En disant, Lettre (apres l'avoir baisée)
Puis qu'il luy plaist, tu seras embrasée :
Car j'ayme mieulx dueil en obeissant,
Que tout plaisir en desobeissant.
Voilà comment pouldre, et cendre devint
L'ayse plus grand qu'à moy oncques advint.
Mais si de vous j'ay encor quelcque Lettre,
Pour la brusler ne la fauldra que mettre
Pres de mon Cueur : là elle trouvera
Du feu assez, et si esprouvera,
Combien ardente est l'amoureuse flamme,
Que mon las cueur pour voz vertus enflamme.
Aumoins en lieu des tourmens, et ennuys,
Que vostre amour me donne jours, et nuyctz,
Je vous supply de prendre (pour tous mectz)
Ung crystallin Myroir, que vous transmectz.
En le prenant, grand joye m'advindra,
Car (comme croy) de moy vous souviendra,

Quand là dedans mirerez ceste face,
 Qui de beaulté toutes aultres efface.
 Il est bien vray, et tiens pour seureté,
 Qu'il n'est Myroir, ne sera, n'a esté,
 Qui sceust au vif monstrier parfaitement
 Vostre beaulté : mais croyez seurement,
 Si voz yeux clers plus que ce Crytallin
 Veissent mon cueur feal, et non maling,
 Ilz trouveroient là dedans imprimée
 Au naturel vostre face estimée.
 Semblablement avec vostre beaulté
 Vous y verriez la mienne loyaulté,
 Et la voyant, vostre gentil courage
 Pourroit m'aymer quelcque poinct d'avantage :
 Pleust or à Dieu doncques que puissiez veoir
 Dedans ce Cueur, pour ung tel heur avoir :
 C'est le seul bien, où je tends, et aspire.
 Et pour la fin, rien je ne vous desire,
 Fors que cela que vous vous desirez :
 Car mieulx que moy voz desirs choisirez.
 La Dixhuitiesme Elegie
 Tous les Humains, qui estes sur la Terre,
 D'apres de moy retirez vous grand erre :
 Ne oyez le dueil, que mon las cueur reçoit,
 Je ne veulx pas que de âme entendu soit,
 Fors seulement de ma seule Maistresse,
 A qui pourtant ma plaincte ne s'adresse :
 Car quand pour elle en langueur je mourroys,
 D'elle (pour vray) plaindre ne me pourrois.
 D'elle, et d'Amour ne me plains nullement,
 Mais Amour doibt mercier doublement :
 Et doublement à luy je suis tenu,
 Quand double bien par luy m'est advenu,
 De me submettre en lieu tant estimé,
 Et d'avoir faict, que là je suis aymé.
 Pourquoi d'ennuy suis je doncques tant plein ?
 A trop grand tort (ce semble) me complain,
 Veu que plaisir plus grand on ne peult dire,
 Que d'estre aymé de celle, qu'on desire.
 A dire vray, ce m'est grande liesse,
 Mais à mon cueur trop plus grand ennuy est ce
 De ce, que n'ose user de privaulté
 Vers une telle excellente beaulté.
 Amour veult bien me donner ce credit :
 Mais pour certain Danger y contredit,
 Nous menassant de nous faire reproche,
 Si l'ung de nous trop pres de l'aultre approche.
 O Dieu puissant, quelle grande merveille :
 Est il [douceur] à la mienne pareille ? [douleur]
 A ma grand soif la belle eaue se presente,
 Et si convient que d'en boyre m'exempte.

Brief, on me veult le plus grand bien du Monde,
 Et tout ce bien plus à mal me redonde
 Que si ma dame estoit vers moy rebelle,
 Veu que sembant n'ose faire à la Belle,
 De qui l'amour (par sa grâce) est à moy :
 Ainsi je semble en peine, et en esmoy
 A cil, qui a tout l'or, qu'on peult comprendre,
 Et n'oseroit ung seul denier en prendre.
 Ce neantmoins, puis que s'amour me baille,
 Je serviray, quelcque ennuy qui m'assaille :
 Et ayme mieulx en s'amour avoir peine,
 Que sans s'amour avoir liesse pleine.
 Helas de nuyct elle est mieulx que gardée,
 Et sur le jour de cent yeux regardée,
 Plus que jadis n'estoit Io d'Argus,
 Qui eut au Chef cent yeux clers, et agus :
 Si ne fault pas s'esbahyr grandement,
 Si on la garde ainsi soigneusement :
 Car volentiers la chose pretieuse
 Est mise à part en garde soucieuse.
 Or est ma Dame une perle de pris
 Inestimable à tous Humains espritz
 Pour sa valeur. Que diray d'avantage ?
 C'est le tresor d'ung riche parentage :
 Que pleust à Dieu, que la fortune advint,
 Quand je voudrois, que Bergere devint.
 S'ainsi estoit, pour l'aller veoir seulette,
 Souvent feroys de ma Lance Houlette,
 Et conduyrois, en lieu de grands Armées,
 Brebis aux Champs costoyez de ramées.
 Lors la verroys seant sur la Verdure,
 Et luy diroys la peine que j'endure
 Pour mon amour, et elle orroyt ma plaincte
 Tout à loisyr, sans de nul avoir craincte :
 Car loing seroient ceulx, qui de nuyct la gardent,
 Et les cent yeux, qui de jour la regardent,
 Ne la verroient. Le faulx traistre Danger
 Vers elle aux Champs ne se viendroit renger.
 Tousjours se tient en ces maisons Royalles,
 Pour faire guerre aux personnes loyalles.
 Ainsi estant en liberté champestre
 La requerroys d'ung baiser. Et peult estre
 Me donneroit, pour du tout m'appaiser,
 Quelcque aultre don par dessus ung baiser :
 Si me vauldroit l'estat de Bergerie,
 Plus que ma grande, et noble Seigneurie.
 O vous Amans, qui ayez en lieu bas,
 Vous avez bien en Amours voz esbas.
 Si n'ay je pas envie à vostre bien :
 Mais en Amours avoir je voudrois bien
 La liberté à la vostre semblable.

Qu'en dictez vous ma Maistresse honorable ?
Ces miens soubhaictz vous desplaisent ilz point ?
Je vous supply ne les prendre qu'à point,
Reconnoissant, que l'amour que vous porte,
Faict que mon cueur en desirs se transporte.
Et pour fermer ma complaincte accomplie,
Treshumblement vostre grâce supplie,
Perseverer en l'amour commencée,
Et ne l'oster de si noble pensée.
Quant est à moy, seule vous serviray
Tout mon vivant, et pour vous souffriray
Jusques au jour que Fortune voudra,
Que par mercy ma grand peine faultdra.
La Dixneuviesme Elegie
Filz de Venus voz deux yeux desbendez,
Et mes escriptz lisez, et entendez,
Pour veoir comment,
D'ung desloyal servie me rendez :
Las punissez le, ou bien luy commandez
Vivre aultrement.
Je l'ay receu de grâce honnestement,
De moy mesdit par tout injustement,
Et me blasonne.
Helas fault il, qu'apres bon traictement,
Ung Serviteur blasme indiscretement
Sa Dame bonne ?
Que seront ceulx, qu'on chasse, et abandonne,
Si ceulx, à qui le bon recueil on donne,
Vivent ainsi ?
Il fault, Amour, que peine on leur ordonne :
Car plus à vous, qu'à nulle aultre personne,
Touche cecy.
Si à telz gens faictes grâce, et mercy,
Noir deviendra vostre Regne esclercy,
Et sans police.
Et n'y aura femme ne fille aussy,
Qui ose aymer craignant d'avoir soucy
Par leur malice.
La mauvaïse Herbe il fault qu'elle perisse,
Et la Brebis mal saine fault qu'elle ysse
Hors des troupeaux.
Jectez donc hors de l'amoureux service
Ce mesdisant, qu'il n'appreigne son vice
A voz feaulx.
Certes on voit aux Champs les Pastoureux
Leur foy garder mieulx que leurs gros Taureaux
Sans nul mal dire.
Mais en Palais, grands Villes, et Chasteaux
Foy n'y est rien, langues y sont cousteaux
Par trop mesdire.
Las qu'ay je dit ? Pardonnez à mon ire,

Tous ne sont telz : j'en ay bien sceu eslire
Ung tresloyal :
A qui mon cueur se lamente, et souspire,
Des maulx que j'ay par l'aultre, qui est pire,
Que desloyal.
A l'un (pour vray) l'aultre n'est pas esgal :
L'un est bon fruit, et l'aultre Reagal,
Poison mortelle.
L'un est d'esprit, l'aultre est gros animal :
L'un parle en bien, l'aultre tousjours dit mal :
Sa langue est telle.
De l'ung reçooy tourment dur, et rebelle :
De l'aultre j'ay consolation belle,
Dieu sçait combien.
Brief, amytié n'a point peine eternelle :
Après le mal j'ay rencontré en elle
Singulier bien.
O toy mon Cueur bien heureux je te tien,
D'avoir trouvé ung tel Serviteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droict je me complain tresbien,
Que je ne l'ay plus tost retenu mien,
Congneu sa sorte.
Las de mon cueur luy ay fermé la porte,
Pour à celluy, qui mal de moy rapporte,
Mon cueur unir.
Grand mal je fey, aussi peine j'en porte :
Et croy, que Dieu me l'envoye ainsi forte,
Pour m'en punir.
Par ses faulx tours me suis veu advenir
Ung grand vouloir de ne me souvenir
D'homme, qui vive.
Mais pour les faulx les bons me fault bannir :
Et puis d'aymer on ne se peult tenir,
Quoy qu'on estrive.
Tel veult fuyr, qui plus pres en arrive :
Si loue Amour, qui plus qu'à femme vive,
Ma faict cest heur
De me monstrier la malice excessive,
D'ung faulx Amant, et la bonté nayve
D'ung Serviteur.
La Vingtiesme Elegie
Tant est mon cueur au vostre uny, et joint,
Qu'impossible est, que l'ennuy, qui vous point,
Ne sente au vif : mais si vostre constance
Venoit à faire à l'ennuy resistance,
Lors sortiriez de desolation,
Et j'entreroys en consolation,
En vous voiant n'estre plus desolée.
Si n'ay je emprisé vous rendre consolée
En cest escript, pour seulement oster

Le mal, que j'ay de vous veoir mal porter.
 Plus tostouldrois, certes, qu'il feust permis,
 Que vostre dueil avec le mien feust mis,
 Aimant plus cher avoir double destresse,
 Que d'en veoir une en ma Dame, et Maistresse :
 Mais le moien plus souverain seroit,
 Quand par vertu tel ennuy cesseroit.
 La vertu propre en cestuy cas, c'est force,
 Qui dueil abat, et les tourmens efforce.
 Je ne dy point force de corps, et bras :
 S'ainsi estoit, les Taureaux gros, et gras,
 Lyons puissans, Elephans monstrueux.
 Seroient beaucoup (plus que nous) vertueux :
 Ce que j'entends, c'est force de courage
 Pour soubstenir de infortune l'Orage,
 Et resister à survenans malheurs.
 N'est elle point parmy voz grands valeurs
 Ceste vertu ? Si est abondamment :
 Veuillez la donc monstrer evidemment
 En cest ennuy. Les estoilles celestes
 Jamais ne sont que de nuyct manifestes :
 Aussi confiance en nous ne peult bien luire,
 Qu'au temps obscur, que douleur nous vient nuire.
 Aux grands assaulz acquiert on les Honneurs,
 Et tant plus sont aigres les Blasonneurs,
 Plus le Constant a de loz meritoire.
 Si ne fault point sur eulx chercher victoire :
 Ilz se vaincront, tant sont ilz malheureux,
 Faisant tumber tous les blames sur eulx.
 Mais qui est cil, ne celle en cestuy Monde,
 En qui douleur par faulx rapport n'abonde ?
 Avant que nul jamais soit icy né,
 A ceste peine il est predestiné :
 Et tant plus est la personne excellente,
 Plus est subjecte à l'aigreur violente
 De telz assaultz. Vous doncques accomplie
 De dons exquis, dictes, je vous supplie,
 Cuidez vous bien fuyr les violences
 Des mesdisans avec voz excellences ?
 Si vous voulez, qu'on n'ayt sur vous envie,
 Ne soyez plus de vertueuse vie :
 Ostez du corps ceste exquisite beaulté,
 Ostez du cueur ceste grand loyauté :
 Ne soyez plus sur toutes estimée,
 Ne des loyaulx Serviteurs bien aymée :
 Ayez autant de choses vicieuses,
 Que vous avez de vertus precieuses :
 Lors se tairont. Ha chere, et seule Amye
 Voulez estre envers Dieu endormie,
 De recevoir tant de grâces de luy,
 Et ne vouloir porter ung seul ennuy ?

Ennuy (pour vray) n'est pas la pire chose,
Qui soit au cueurs des personnes enclose :
Petit ennuy, ung grand ennuy appaise.
Brief, sans ennuy, trop fade seroit l'aise :
Et tout ainsi que les fades viandes
Avec aigreur on trouve plus friandes,
Ainsi plaisir trop doux, et vigoureux
Meslé d'ennuy, semble plus savoureux.
Et d'aultre part, Raison vous faict sçavoir,
Que impossible est de non tristesse avoir,
Veu que tous ceulx qui le plus fort s'apuyent
Sur leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent,
Et deviendroit fascheuse leur liesse,
Si quelcquefois n'entrevenoît tristesse :
Laquelle en fin se perd avec le temps,
Dont en apres sont plus gays, et contens.
Or si ce dueil n'abbatez par vertu,
Si sera il par le temps abbatu :
Mais la vertu de vous croire me faict
Que jà le temps n'aura l'honneur du faict.
Le temps est bon pour les douleurs deffaïre
De ceulx, qui n'ont confiance pour ce faire :
Mais vous Amye avez en corps de Dame
Ung cueur viril pour vous oster de l'âme
Vostre douleur mieulx qu'autre creature,
Ne que le temps, ne que mon escripture.
La Vingtunesme Elegie
En est il une en ceste Terre basse,
Qui en tourment de tristesse me passe,
Ou qui en soit autant comme moy pleine ?
Faire se peult : mais je croy, qu'à grand peine
Se trouvera femme en lieu, ne [maison,] [saison,]
Qui de se plaindre ayt si grande raison.
Dessous la grande lumiere du Soleil
Ne trouve point le Phenix son pareil :
Et aussi peu je trouve ma pareille
En juste dueil, qui la mort m'appareille.
Le Phenix suis des Dames langoreuses
A trop grand tort, voyre des malheureuses :
Et cil, qui m'a tous ces maulx avancez
Est le Phenix des hommes insensez.
Las je me plains, non point comme Dido
Frappée au cueur du dard de Cupido :
Jà ne m'orriez alleguer en mes plainctes
Le mien Amant, comme Sapho, et maintes :
Mais mon Mary, dont plus mon cueur se deult :
Car les Amans abandonner on peult,
Et les Marys c'est force qu'ilz demeurent
(Bons, ou maulvais) jusques à ce qu'ilz meurent.
Non que par moy luy soit mort desirée,
Plustost vouldroy sa pensée inspirée

A me traicter ainsi qu'il est licite,
 Ou comme il doit, ou comme je merite :
 Veu que mon cueur l'ayme, l'honneur, et sert,
 Comme il convient, et non comme il dessert.
 Pas ne dessert avoir à sa commande
 Ceste en bon point, et ceste beaulté grande,
 Que m'a donné Nature à plein desir :
 Pas ne merite au chaste Lict gesir
 De celle là, qui tant luy est feable.
 Il ne fault pas qu'un oeil tant agreable
 Luy soit riant, ne que bouche tant belle
 En le baisant, Mary, ne Amy l'appelle :
 Et neantmoins, suivant Dieu, et sa loy,
 De mont franc vueil tous ces pointz a de moy.
 Mais cest ingrat tout mal pour bien me baille.
 Il a de moy le bon Grain pour la Paille :
 Humble douceur pour fiere cruaulté,
 Loyalle foy pour grand desloyauté,
 Et pour chagrin toute amoureuse approche,
 Sans amollir son cueur plus dur que Roche.
 Le fier Lyon dessus le Chien ne met
 Patte, ne dent, quand à luy se soubzmet
 Les forts Rommains quand ilz s'humilient
 Soubz Athilla, son cueur felon plient.
 Le noir Pluton à fleschir mal aisé
 Fut (par douceur) d'Orpheus appaisé.
 Tout s'amollist par douceur tresbenigne :
 Et toutesfois la douceur feminine,
 (Qui les douceurs de ce Monde surpasse)
 Devant les yeux de mon dur Mary passe
 Sans l'esmouvoir : et tant plus me submetz,
 Tant plus me sert d'estranges, et durs metz.
 Par ainsi passe en cruaultez iniques
 Lyons, tyrans, et Monstres Plutoniques.
 Certes quand bien je pense à mon malheur,
 Il me souvient du Champestre Oiselleur,
 Lequel apres que l'Oisellet des champs
 Il a sceu prendre avec fainctz, et doulx chantz,
 Le tue, et plume : ou si vif le retient,
 Le met en Cage, et en langueur le tient :
 Ainsi (pour vray) fuz prinse, et arrestée,
 Et tout ainsi (helas) je suis traictée :
 Or si l'Oiseau maudit en son langage
 (Comme dit Meung) cil, qui le tient en Cage,
 Pourquoi icy doncques ne me plaindray je
 De ce cruel, qui chascun jour r'engrege
 Mes longs ennuyz ? Le dueil, qui est celé,
 Griefve trop plus, que s'il est revelé.
 Par quoy le mien donc revelé sera,
 Ma bouche au Cueur ce grand plaisir fera.
 Et à qui (las) ? Sera ce à mon Mary,

Que descharger iray mon cueur marry ?
Non certes, non : rien je n'y gaigneroye,
Fors qu'en mes pleurs plaisir luy donneroye.
Et à qui donc ? Doy je par amours faire
Ung Serviteur, duquel en mon affaire
J'auray conseil, et qui par amytié
De mes douleurs portera la moytié ?
L'occasion le conseille, et le dit :
Mais avec Dieu honneur y contredit.
Pourtant plaideurs aux amoureuses questes
Allez ailleurs presenter voz requestes :
Je ne feray ne Serviteur, n'Amy,
Mais tiendray foy à mon grand Ennemy.
Doncques à qui feray ma plaincte amere ?
A vous ma chere, et honorée Mere.
C'est à vous seule, à qui j'offre, et presente
Par vray devoir la complaincte presente.
Et devers vous s'envollent mes pensées
De grand ennuy (à grand tort) offensées,
Pour y chercher allegeance certaine,
Comme le Cerf, qui court à la Fontaine
Querant remede à la soif, qui le presse :
Nature aussi ne veult, que ailleurs m'adresse,
Et si m'a dit, si pour moy en ce Monde
Y a confort, qu'en vous seule il abonde.
S'il est en vous (las) si m'en secourez :
S'il n'est en vous, avecques moy plorez
En mauldissant Fortune, et ses alarmes,
Pour arrouser la fleur qu'avez produicte,
Qui s'en va toute en seiche herbe reduicte.
La vingtedeuxiesme Elegie, de la mort de Anne Lhuillier ; qui par fortune fut bruslée dormant en son Lict
Quiconques sois, qui veulx que je confesse,
Que Venus est la plus belle Deesse,
Il fault aussi que de rien tu ne doubttes,
Qu'elle ne soit la plus male de toutes.
Car quelcque don que d'elle soit donné,
(Tant soit il doulx) il est environné
De plus de maulx que la Rose d'Espines
Et (qui pis est) si ses fraudes Vulpines
On sçait fuyr, ou si ung chaste cueur
D'aventure est de sa flamme vainqueur,
Elle (soubdain) devient toute enragée :
Et tout ainsi, que s'on l'eust oultragée,
En prend vengeance. Helas piteuse preuve
Toute recente à ce propos se treuve
D'Anne, qui fut jadis Orleanique.
Le cas est tel. La Deesse impudique
De son brandon (qui maintes femmes dampne)
Jamais ne sceut eschauffer le Cueur d'Anne,
Dont par despit sur le corps se vengea,
Et pour ce faire à Vulcan se rengea :

Car le pouvoir de Venus est petit
 Pour se venger selon son appetit.
 A Vulcan donc son dueil elle declaire
 Qui tout subit (pour à Venus complaire)
 De son chault feu, (bien aultre qu'amoureux)
 Vint allumer par ung soir malheureux
 D'Anne le Lict chaste, et immaculé :
 Et en dormant son beau corps a bruslé,
 Duquel adonc l'âme noble s'osta
 Et toute gaye au Ciel luytant saulta
 Sans se sentir du feu de Vulcanus,
 Encores moins de celluy de Venus.
 Or vit son Ame, et le Corps est pery
 Par feu ardent. Mais qui de son Mary
 Eust eu alors les larmes, qu'espandues
 Il a depuis, pas ne feussent perdues,
 Comme elles sont : car de ses yeux sortir
 En fait assez pour ce feu amortir.
 La vingttroisieme Elegie du riche Infortuné Jacques de Beaune, Seigneur de Semblancay
 En son gyron jadis me nourrissoit
 Douce Fortune, et tant me cherissoit,
 Qu'à plein soubhaict me faisoit Delivrance
 Des haultz Honneurs, et grands Tresors de France :
 Mais ce pendant sa main gauche tresorde
 Secretement me filoit une Corde,
 Qu'ung de mes Serfz pour saulver sa jeunesse
 A mise au col de ma blanche vieillesse.
 Et de ma mort tant laide fut la voye,
 Que mes Enfans, lesquels (helas) j'avoie
 Hault eslevé en honneur, et pouvoir,
 Hault eslevé au Gibet m'ont peu veoir.
 Ma gloire donc, que j'avoys tant chérie,
 Fut avant moy devant mes yeux perie.
 Les grands Tresors, en lieu de secourir,
 Honteusement me menerent mourir :
 Mes Seviteurs, mes Amys, et Parens
 N'ont peu servir que de pleurs apparens.
 J'eus (en effect) des plus grands la faveur,
 Où au besoing trouvay fade saveur :
 Mesme le Roy son Pere m'appella :
 Mais tel faveur Justice n'esbranla :
 Car elle ayant le mien criminel vice
 Mieulx espluché que mon passé service
 Pres de rigueur, loing de misericorde
 Me prononça honte, misere, et corde :
 Si qu'à mon los n'est chose demourée,
 Qu'une constance en face coulourée,
 Qui jusqu'au pas de mort m'accompaigna,
 Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,
 Qu'estant meslée avecques mes ans vieulx,
 Fit larmoyer mes propres Envieux.

Certainement ma triumpante vie
Jadis mettoit en grand tourment Envie :
Mais de ma mort or doibt estre contenté.
Je qui avoys ferme entente, et attente
D'estre en Sepulchre honorable estendu,
Suis tout debout à Montfaulcon pendu,
Là où le vent (quand est fort, et nuisible)
Mon corps agite : et quand il est paisible,
Barbe, et Cheveux tous blancs me faict branler,
Ne plus ne moins que feuilles d'Arbre en l'Air.
Mes yeux jadis vigilans de nature,
De vieulx Corbeaux sont devenus pasture :
Mon col qui eut l'accol de Chevalier,
Est accolé de trop mortel collier,
Mon corps jadis bien logé, bien vestu,
Est à present de la Gresle battu,
Lavé de Pluye, et du Soleil seiché,
Au plus vif lieu, qui peult estre cherché.
Or pour finir les regretz dolozeux
Partans du cueur du Riche malheureux,
Roys, et subjectz, en moy vueillez apprendre,
Que vault grand charge à bailler, et à prendre.
En mon vivant ne fut merveille à veoir
(Veu mon credit) si j'acquis grand avoir :
Mais à ma mort on peult bien veoir adoncques
Ung des grands tours, que Fortune feit oncques.
Long temps me fait appeller Roy de Tours,
Mais puis qu'elle a usé de ses destours
Sur moy Vieillard chetif, et miserable,
Priez à Dieu (ô Peuple venerable)
Que l'âme, soit traictée sans esmoy
Mieulx que le corps : et congnoissez par moy,
Qu'Or, et Argent, dont tous plaisirs procedent,
Causent douleurs, qui tous plaisirs excedent.
Elegie vingtquatriesme, de Jehan Chauvin Menestrier, qui fut noyé Chauvin sonnans sur Seine les Aulbades,
Donna tel aise aux gentilles Nayades,
Que l'ung pour tous des aquatiques Dieux
Parla ainsi. Le son melodieux
De ce Chauvin, Freres, nous pourroit nuire
Par traict de temps, et noz femmez seduire
Jusqu'à les faire yssir de la clere unde,
Pour habiter la Terre large, et ronde.
Ne fait au chant de son Psalterion
Sortir des eaues les Daulphins Arion ?
Ne tira pas Orpheus Euridice
Hors des Enfers ? Cela nous est indice,
Que cestuy cy, qui mieulx que ces deux sonne,
Et qui tant est gratieuse personne,
Nous pourroit bien noz Nymphes suborner.
Ces motz finiz, se prindrent à tourner
Ces Dieux jaloux au tour de la Nasselle

Du bon Chauvin, et renversans icelle,
L'ont en leurs caves plongé, et suffoqué :
Puis chascun d'eulx des Nymphes s'est moqué
En leur disant, venez Dames venez,
Voicy Chauvin, que si cher vous tenez :
Commandez luy, que dancer il vous fasse.
Lors le baisant ainsi mort en la face
Toutes sur luy de leurs yeux expandirent
Nouvelles eaues, et apres le rendirent
Dessus la Terre es mains de ses Amys,
Qui l'ont ensemble en sepulture mys,
Et d'instrumentz de Musique divers
Au Roy du ciel, et du Monde univers
Ont rendu gloire, et immortelles grâces
De l'avoir mis hors des terrestres places
Pleines de maulx, pour le loger en lieu,
Où plus n'endure, et plus n'offense Dieu.
Elegie vingtcinquiesme, à une Dame enfermée en une Tour pour l'amour de son Amy
Gente Danes de Jupiter aymée
Dedans la Tour d'Arain bien enfermée,
Puis que Fortune adverse de tous biens
Est maintenant envieuse du mien,
Puis que de l'oeil elle m'a destourné
Le beau present qu'elle m'avoit donné,
Puis que parler à vous ne puis, et n'ose,
Que puis je faire orendroit aultre chose,
Fors par escript nouvelles vous mander,
De mon ennuy, et vous recommander
Le cueur, de moy, dont avez jouyssance ?
Le cueur, sur qui nulle autre n'a puissance,
Le cueur qui fut de franchise interdict,
Quand prisonnier en vos mains se rendit,
Et de rechef prisonnier confirmé
Avecques vous en la Tour enfermé.
Je vous supply par celluy dur tourment,
Que nous souffront pour aymer loyaulment,
Qu'entre voz mains il fasse sa demeure,
Jusques à temps, que l'ung, ou l'autre meure.
Tandis Fortune avec cours temporel
Se changera suivant son naturel :
Et ne nous est si dure, et mal prospere,
Comme paisible, et bonne je l'espere.
Parquoy Amye or vous reconfortez
En cest espoir, et constamment portez
L'une moictié de l'infortune forte :
L'autre moictié croyez que je la porte :
Mais où sont ceulx, qui ont eu leur desir
En amytié sans quelcque desplaisir ?
Il n'en est point certes, et n'en fut oncques,
Et n'en sera. Ne vous estonnez doncques,
Car j'aperçoy de loing venir le temps,

Que nous serons plus, que jamais, contens,
Et que de moy serez encor servie.
Sans nul danger, et en despit d'Envie.
Elegie vingtsixiesme, Pour Monsieur de Barroys, à ma Damoiselle de Huban
Le Serviteur de vous, chere Maistresse,
D'ung triste cueur cest escript vous adresse
Pour Salut humble, et pour vous advertir
Qu'il m'est besoin d'aupres de vous partir ;
Mais je ne puis bien vous rendre advertie,
Combien de dueil j'ay de la departie :
Parquoy vault mieulx à voz pensées remettre
Ce que n'en puis par escripture mettre :
Ce neanmoins, puis qu'à l'heure presente
Ancre, et Papier devant moy se presente,
Compter vous vueil ung debat, qui m'esveille.
Toutes les fois, que je dors, ou sommeille.
Dire me vient (d'une part) mon Devoir,
Qu'il m'est besoing, pour long temps ne vous veoir,
Me remonstrant, que j'ay certain affaire,
Que trop je laisse à poursuivre, et à faire,
Et que pour tost chose pressée ouvrir,
Laisser on doit, ce qu'on peult recouvrer.
De l'autre part, Desir vient contredire
A mon Devoir, et luy vient ainsi dire.
Fascheux Devoir, veulx tu qu'un Serviteur
Qui quant à l'Oeil jamais ne se veit heur
Tel qu'à présent, ores il abandonne
Ce bien exquis, que vraye Amour luy donne ?
Laissera il celle, qui est pourveue
De tant de dons ? laissera il la veue
De ce regard de douceur accomply
Soubz le hazard d'estre mis en oubly ?
Ainsi Desir, et mon Devoir me preschent :
Vous advisant, que tous deux tant m'empeschent,
Que je ne sçay auquel j'obeiray :
Parquoy Maistresse icy vous suppliray,
De m'advertir, qu'il convient que je fasse.
Mon Devoir veult, qu'eslongne vostre face,
Desir me veult pres de vous retenir,
Mais à nul d'eux je ne me veulx tenir,
Et n'en feray fors cela seulement,
Qu'ordonnera vostre commandement,
Qui dessus moy aultant a de puissance
Que Serviteurs doibvent d'obeissance.
Elegie vingtseptiesme : à une, qui refusa ung present
Quand je vous dy (sans penser mal affaire)
J'ay, chere Soeur, ung present à vous faire,
Le prendrez vous ? des que m'eustes ouy,
Dit ne me fut le contraire d'ouy :
Parquoy, ma Soeur, si en vous l'envoyant
Y a forfait, chascun sera croyant,

Que non de moy, mais de vous vient l'offense :
 Et pour renfort de ma juste deffense,
 Sans me vanter (ce mot bien dire j'ose)
 Qu'en mainct bon lieu j'ay donné maincte chose,
 Que l'on prenoit, sans penser le Donneur
 Pretendre rien du Prenant, que l'honneur.
 Que n'avez vous de moy ainsi pensé ?
 Jamais me suis je en termes avancé
 Aupres de vous, qu'honneur, et Dieu ensemble
 N'y feussent mis : quelcque fois, ce me semble,
 Je vous ay dit (si bien vous en souvient)
 Treschere Soeur, si service vous vient
 De mon costé, je vous supply n'entendre,
 Que je vous vueille obliger le me rendre.
 Brief, mes propos tenuz d'affection
 Seront tesmoingz de mon intention,
 Vous assurant que l'estime immuable
 Que j'ay de vous, est si grande, et louable,
 Que rien par vous n'y peult estre augmenté,
 En refusant ung offre presenté.
 Il n'est pas dit (certes) que tous Donneurs
 Voysent cherchant (par tout) les deshonneurs :
 Et n'est pas dit, que les Dames, qui prenent,
 Font toutes mal, et qu'en prenant mesprenent :
 Ce non obstant, prendre n'exaulceray
 En mon escript, et si confesseray,
 Que bien souvent, quand à femme l'on donne,
 Le reffuser, est chose honneste, et bonne :
 Mais bien souvent (à vous dire verité)
 Il peult tourner en incivilité.
 Je sçay assez, que de rien n'avez faulte :
 Je sçay, combien de Cueur vous estes haulte :
 Ce neantmoins (pour nourrir amytié)
 N'est mal seant, s'abesser de moytié.
 Quand tout est dit, necte sens ma pensée,
 D'avoir faict cas, où soyez offensée :
 Plustost devrois me sentir offensé
 Du mal, qu'avez (peult estre) en moy pensé :
 Veu que l'offrir dont j'ay voulu user,
 En cas d'honneur vault bien le reffuser.
 Et croy de faict, que si ce n'eust esté
 La Foy que j'ay de vostre honnesteté,
 J'eusse pensé proceder mon default
 De n'avoir faict mon present assez hault :
 Mais Dieu me gard d'estre si transgresseur
 De l'amytié d'une si bonne Soeur,
 Qui congnoistra que Frere ne se treuve
 Plus vray que moy, me mettant à l'espreuve.

Epistres

I

Epistre des excuses de Marot faulsement accusé d'avoir faict certains Adieux au desavantage des principales Dames de Paris
Subscription
Clement Marot aux gentilz Veaux,
Qui ont faict les Adieux nouveaux.
Satyriques trop envieus
Escrivans de plume lezarde,
Vous avez faict de beaulx Adieux,
Le feu saint Anthoine les arde :
Puis vostre langue se hazarde
De dire, que je les ay faictz.
Ainsi le Coupable se garde,
Et l'Innocent porte le faiz.
Si mentez vous bien par la gorge,
Sur Dames ne suis animé :
Et ne sortit onc de ma forge
Ung Ouvrage si mal lymé :
Et ne sera mien estimé
Par ceulx, qui congnoissent ma veine.
Il est un petit mal rimé,
Et la raison en est bien vaine.
Et en cela plus sotez, que fins
Vous vous monstrez apertement :
Car pour bien venir à voz fins,
Besongner falloit aultrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui hayne m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.
Mais ung chascun juger peult bien,
Que parler ne vouldrois des femmes,
Qui ne m'ont offensé en rien,
Et qui n'eurent jamais diffames.
Et puis vous y meslez les Dames,
Qui sçavent, que suis leur servant :
C'est tres mal entendu voz Games
Pour mettre voz chantz en avant.
Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes Damoysselles.
Et quand d'elles vouldrois rien dire,
Je ne ferois point faulx Libelles :
Plus tost leurs louanges tresbelles
Diroys en mon petit sçavoir,
Pour acquerir la grâce d'elles,
Que chascun mect peine d'avoir.
Dames, où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trescher,

A moy ne vous en vueillez prendre,
Oncques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous doncques attacher
Aux meschans, et sots Blasonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher,
Sinon en touchant voz honneurs.
De Tigne espesse de six doigts,
D'ung Oeil hors du Chef arraché,
De membres aussi secs que boys,
D'ung nez de fins Clous attaché,
De tout cela soit entaché
Qui d'aultres Adieux a faict naistre.
Quand il sera ainsi marché,
Il sera aise à congnoistre.

II

Aux Dames de Paris, qui ne vouloient prendre les precedentes excuses en payement
Puis qu'au partir de Paris ce grand lieu
On vous a dit trop rudement Adieu,
Dire vous veulx, maulgré chascun Langard,
A l'arriver doucement Dieu vous gard.
Dieu vous gard donc mes Dames tant poupines.
Qui vous faict mal ? trouvez vous des Espines
En ces Adieux ? Ces beaulx Retoriqueurs
Ont ilz au vif touché voz petitz cueurs ?
Croyez de vray, que le grand Lucifer
S'en chaufera ung jour en son enfer :
Car ce n'est point jeu de petitz Enfans
D'ainsi toucher voz honneurs triumphans.
Or puis qu'advient, que ce mal vous avez,
Guerissez vous, si guerir vous sçavez :
Quant est de moy, je ne scay Medecine,
Emplastre, Unguent, ny Herbe, ne Racine,
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal, qui veult continuer :
Mais je sçay bien, comme il ne croistra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant seulement fault, que plus ne croyez
Qu'il vient de moy : car certaines soyez,
Que si ma plume endroict vous se courrousse,
Il n'y aura blanche, noire, ny rousse,
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,
Et qui au doigt, et à l'oeil ne congnoisse,
Combien mieulx picque ung Poëte de Roy,
Que les Rimeurs, qui ont fait le desroy.
Non que ce soit de picquer ma coustume,
Mais il n'est boys si vert, qui ne s'allume.
Tant plus me suis par escript excusé,
Tant plus m'avez de parole accusé,
Usant en moy de menasses follettes :
Puis quand sentez voz puissances foiblettes,
Allez querant aux hommes allegeance

En leur chantant, Faictes m'en la vengeance.
O foible gent, qui ne se peult (en somme)
D'homme venger sinon par secours d'homme.
Bon est l'Ouvrier, qui ne fait pas égale
Vostre puissance à la volonté mâle,
Puis qu'en tout cas, et en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.
Ces motz ne vont jusques aux vertueuses.
Mais dictes moy vous aultres bien fascheuses,
Quand des Adieux j'eusse advoué l'affaire.
Sans m'excuser, qu'eussiez vous sceu pis faire ?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le Drappier au Berger doloireux.
Si n'est il Loup, Louve, ne Louveton,
Tigre, n'Aspic, ne Serpent, ne Luthon,
Qui jamais eust sur moy la dent boutée,
Si mon excuse il eust bien escouté.
Avez vous donc les cueurs moins Damoyseaulx
Qu'Aspicz, ne Loups, et telz gentilz Oyseaulx ?
Je croy que non : par tout avez louanges
D'humble parler, et de visaiges d'Anges :
Et de ma part me semblent voz façons
Succe en douceur, et en froideur Glaçons.
Si trompé suis, je dy que la Couleuvre
En voz Jardins soubz doulces fleurs se cueuvre.
Certes je croy, que vous cuidez (sans faincte)
Que j'ay basti mes excuses par craincte.
Bien peu s'en fault, que ne dye en mes Vers
Propos de vous, qui montre le revers.
Ma Muse ardante aultre chose ne quiert,
L'encre le veult, la Plume m'en requiert :
Et je leur dy, que rien de vous ne sçay :
Mais Dieu vous gard que j'en fasse l'essay.
N'ay je passé ma jeunesse abusée
Au tour de vous ? laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu (peult estre en pire aussi) ;
Rien ne diray, n'ayez aulcun soucy :
Et si en sçay, bien je l'ose asseurer,
Pour faire rire, et pour faire pleurer.
Mais que vouldroit d'en travailler mes doigts
Sur le Papier ? Mores, Turcz, et Medoys
Sçavent voz cas : la Terre n'est semée
Sinon du grain de vostre renommée.
Brief, pour escrire y a bien d'aultres choses
Dedans Paris trop longuement encloses.
Tant de Broillis, qu'en Justice on tolere,
Je l'escriroys, mais je crains la colere :
L'Oysiveté des Prebstres, et Cagotz,
Je la diroys, mais garde les Fagotz :
Et des abus, dont l'Eglise est fourrée,
J'en parleroys, mais garde la Bourrée.

De tout cela, et de vous me tayroie,
 Et en chemin plus beau me retrairoye,
 Quand me viendrois d'escrire le desir.
 Je blasmeroyz Guerre, qui faict gesir
 Journallement par terre en grand oultrance
 Les vieulx Souldars, et les jeunes de France.
 Ou empliroys la mienne blanche Carte
 Du bien de Paix, la priant qu'elle parte
 Du hault du ciel pour venir visiter
 Princes Chrestiens, et entre eulx habiter.
 Ou dirois loz meritoire de ceulx,
 Qui bien servans n'ont l'esprit paresseux
 A la chercher, taschans (comme loyaulx)
 Tirer deçà les deux Enfans Royaulx.
 Ou parlerois (usant de plus hault stile)
 De maint conflict cruel, dur, et hostile,
 Ou l'on a veu charger, et presses fendre
 Nostre bon Roy, pour vous aultres deffendre,
 Ce temps pendant que preniez voz delictz
 (Sans nul danger) en voz Chambres, et Lictz.
 Ou compterois de luy maint grand orage
 De grand fortune, et son plus grand courage,
 Qui soubz le faiz n'a esté veu ploier.
 Voilà les poinctz, où voudrois m'employer,
 Sans m'amuser à rimer voz Adieux :
 Et faictes moy mines de groings, et d'yeux,
 Tant que voudrez : oncques ne print visée
 Pour vous lascher ung seul traict de risée,
 Et m'en croyez : mais les langues, qui sonnent
 Comme ung Cliquet, tousjours le bruit me donnent
 De tous escriptz, tant soient lourdement faictz.
 Ainsi soustiens des Asnes tout le faiz.
 Or estes vous dedans Paris six femmes,
 Qui ung escript tout farcy de diffames
 M'avez transmys : et quand aulcun se boute
 A l'escouter, luy semble qu'il escoute
 En plain marché six ordes Harangeres
 Jecter le feu de leurs langues legeres
 Contre quelqu'ung. Va vilain Farcereau,
 Marault, Belistre, Yvrongne, Macquereau,
 Comme une Pie en Cage injurieuse.
 En vostre Epistre aussi tant furieuse
 M'avez reprins, que je veulx faire bragues
 Dessus l'Amour, sans chaynes, et sans bagues.
 Ha (dy je lors) il fault que chascun croye,
 Qu'à tout Oyseau il souvient de sa proye.
 Voz grands Faulcons, qui furent Faulconneaux,
 Vellent tousjours pour chaynes, et anneaulex.
 Puis vous touchez et les mortz, et les vifz.
 Respondez moy, pourquoy en voz devis
 Blasmez vous tant feu mon Pere honoré,

Qui vostre sexe a tant bien decoré
 Au Livre dict, des Dames l'Advocate ?
 J'estimeroyz la recompense ingrante,
 Si pour vous six eust travaillé sa teste :
 Mais il parla de toute femme honneste :
 Non que sur vous je treuve que redire,
 Ainçois chascun vous doit nommer, et dire
 Avant la mort les six Canonisées,
 Ou (pour le moins) les six Chanoynisées.
 Quant au Resveur, qui pour telz vieulx Registres
 Print tant de peine à faire des Epistres
 Encontre moy, pour tous les menus droitz
 De son labour, seulement je vouldrois
 Qu'il eust couvert de vous six la plus saine,
 Il auroit beau se laver d'eau de Seine
 Apres le coup. Ha le vil Blasonneur,
 C'est luy, qui fait sur les Dames d'honneur
 Tous les Adieux : et vous six l'en priastes :
 Puis dessus moy le grand haro criastes,
 Sachans de vray, que pour vous seulement
 On n'eust crié dessus moy nullement.
 Et de bon heur prinstes ung Secretaire
 Propre pour vous. Oncques ne se sceut taire
 De composer en injure, et meschance :
 Je le congnois. Or prenons aultre chance.
 Je suis d'advis, que veniez appointant.
 Quant au courroux, en moy n'en a point tant,
 Que pour le bien de vous six je ne veille.
 Et qu'ainsi soit, en Amy vous conseille,
 Que desormais vostre bec teniez coy :
 Car vostre honneur ressemble ung ne sçay quoy,
 Lequel tant plus on le va remuant,
 Moins il sent bon, et tant plus est puant.
 Et quand orrez ces miens presens alarmes,
 Ayez bon cueur, et contenez voz larmes,
 Que vous avez pour les Adieux rendues.
 Las, mieulx vouldroit les avoir espendues
 Dessus les piedz de Christ, les essuians
 De vos Cheveux, et voz pechez fuyans,
 Par repentence avec Magdeleine.
 Qu'attendez vous ? Quand on est hors d'alaine
 La force fault. Quand vous serez hors d'aage,
 Et que voz nerfz sembleront ung cordage,
 Plus de voz yeux larmoyer ne pourrez,
 Car sans humeur seiches vous demourrez :
 Et quand voz yeux pourroient plorer encores,
 Où prendrez vous les cheveux, qu'avez ores,
 Pour essuier les piedz du Roy des Cieulx ?
 Croiez qu'à tel mistere precieux
 Ne serez lors du bon Ange appellées,
 Pource que trop serez vieilles pellées,

Desjà vous prend icelle maladie.
 Vous voulez faire, et ne voulez qu'on dye.
 Cessez, cessez toutes occasions,
 Si prendront fin toutes derisions :
 C'est le droict poinct pour clorre les passages
 Aux mal disans. Et vous aultres bien sages,
 Qui des Adieux ne fustes point touchées,
 Et vous aussi que l'on y a couchées,
 Et qui pourtant compte n'en feistes mye,
 Nulle de vous ne me soit ennemye,
 Je vous supply', pour telles Bourgeoisettes,
 Qui vont cherchant des noises pour noisettes.
 On veoit assez, que vous estes entieres
 De n'avoir prins à cueur telles matieres.
 Aussi n'est il blason, tant soit infâme,
 Qui sceust changer le bruyt d'honneste femme :
 Et n'est blason tant soit plein de louange,
 Qui le renom de folle femme change.
 On a beau dire, une Colombe est noire,
 Ung Corbeau blanc : pour l'avoir dit, fault croire
 Que la Colombe en rien ne noircira,
 Et le Corbeau de rien ne blanchira.
 Certainement les vertus, qui s'espencent
 Dessus voz cueurs, si fort vostre me rendent,
 Que pour l'amour de vous n'eusse jamais
 Contre elles fait ceste presente : mais
 Tant m'on pressé d'escrire, et me contraignent,
 Qu'il semble au vray, que plaisir elles preignent
 En mes propos : et ont bien ce credit,
 Que si je n'ay assez à leurs gré dict,
 Je leur feray ung Livre de leurs gestes
 Intitulé, Les six vieilles Digestes :
 Et si n'auray de matiere deffault :
 J'en ay encor plus, qu'il ne leur en fault.
 Mais pour cest heure elles prendront en gré,
 Car au propos, où elles m'ont encré,
 Veulx mettre fin, et avant que l'y mette,
 Vostre Clement vous prie en ceste Lettre,
 Dames d'honneur, que ces femmes notées
 Soient desormais d'autour de vous ostées,
 Ne plus ne moins qu'on oste mauvaïse herbe
 D'avec l'Espy, dont on fait bonne Gerbe :
 Vous advisant, que trop plus sont nuisantes
 A voz honneurs, que les Rymes cuysantes
 Des sotz Adieux : et toutefois, affin
 Que mon escriptz ne les fasche à la fin,
 Je leur voys dire ung Adieu sans rancune.
 A Dieu les six, qui n'en valez pas une :
 A Dieu les six, qui en valez bien cent.
 Qui ne vous veoit, de bien loing on vous sent.

III

A la Royne Elienor nouvellement arrivée d'Espagne avec les deux Enfans du Roy, delivrez des mains de
l'Empereur
Puis que les Champs, les Montz, et les Vallées,
Les fleuves doux, et les Undes sallées
Te font honneur à la venue tienne,
Princesse illustre, et Royne treschrestienne,
Puis que Clerons, et Bombardes tonantes,
Chantres, Oyseaulx, de leurs voix resonnantes
Tous à l'envy maintenant te saluent,
Fera je mal, si de ma plume fluent
Vers mesurez, pour saluer aussi
Ta grand haulteur, qui rompt nostre soucy ?
Certes le son de ma Lettre n'a garde
D'estre si dur, comme d'une Bombarde :
Et si n'est point mortel en Terre, comme
Voix de Clerons, ou d'Oysellet, ou d'homme :
Parquoy je croy que de toy sera pris
Aultant à gré. Doncques Perle de pris,
Par qui nous est tant de joye advenue,
Tu soys la bien (et mieulx que bien) venue.
Pourquoy as faict si longue demourée ?
Certainement ta venue honorée
De tarder tant tous languir nous faisoit :
Mais bien sçavons que trop t'en desplaisoit.
N'est ce pas toy, qui du Roy fus esprise
Sans l'avoir veu, mesmes apres sa prise ?
Ou tellement aux armes laboura,
Que le corps pris, l'honneur luy demoura.
N'est ce pas toy, qui sentis plus fort croistre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre,
Et veoir son port, forme, sens et beaulté,
Qui ne sent rien, que toute Royaulté ?
N'est ce pas toy, qui songeoys nuict, et jour
A le remettre en son privé sejour ?
Et qui depuis en Prison si amere
A ses Enfans feis office de Mere,
Jusque à donner à ton cher Frere Auguste
Doubte de toy, voire doubte tresjuste ?
Car je croy bien, si eusses eu l'usage
Des artz subtilz de Medée la sage,
Que en blancs Vieillards tu eusses transformez
Ces jeunes Corps tant beaulx, et bien formez,
Pour les mener secrettement en France,
Et puis rendu leur eusses leur enfance.
Or (Dieu mercy) amenez les as tu
Sans Nigromance, ou Magique vertu.
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desjà destinée t'avoit
Femme du Roy, duquel et jours, et nuictz
Tu as porté la moytié des ennuiz :
Dont Raison veult, et le droict d'Amytié,

Que maintenant recepvés la moytié
 De sa grand joye, et du Regne puissant,
 Et de l'amour du Peuple obeissant.
 O Royne donc, de tes subjectz loyaux
 Vien recevoir les haults honneurs royaux,
 Veoir te convient ton Royaulme plus loing.
 Tu n'en as veu encor qu'ung petit coing,
 Tu n'as rien veu, que la Doue, et Gironde,
 Bien tost verras la Cherante profonde,
 Loyre au long cours, Seine au port fructueux :
 Saulne qui dort, le Rosne impetueux :
 Aussi la Somme, et force aultres Rivieres,
 Qui ont les bortz de force Villes fieres,
 Dont la plusgrande est Paris sans pareille
 Là, et ailleurs desjà on t'appareille
 Mysteres, Jeux, beaulx Paremens de rues,
 Sur le Pavé fleurs espesses, et drues,
 Par les Quantons Theâtres, Colisées.
 Brief, s'on pouvoit faire Champs Elisées,
 On les feroit, pour mieulx te recevoir.
 Mais que veult l'on encor te faire veoir ?
 Pourroit on bien augmenter tes plaisirs ?
 N'as tu pas veu le grand de tes desirs,
 Ton cher Espoux, nostre souverain Roy ?
 Si as tresbien : mais encores je croy
 Qu'en gré prendras, et voirras volentiers
 Les appareilz du peuple en maintz quartiers.
 Et qui plus est, en cela regardant
 Tu congnoistras le zele tresardant
 Qu'en toy on a : ce que je te supplie
 Congnoistre en moy, Royne tresaccomplie :
 Car Apollo, ne Clyo, ne Mercure
 Ne m'ont donné secours, ne soing, ne cure
 En cest escript. Le zele que je dy,
 L'a du tout faict, et m'a rendu hardy
 A te l'offrir, tel que tu le voys estre.
 Puis ton Espoux est mon Roy, et mon Maistre :
 Doncques tu es ma Royne, et ma Maistresse.
 Voylà pourquoy mes escriptz je t'adresse.

IV

Epistre à Monseigneur de Lorraine nouvellement venu à Paris, par laquelle Marot luy presente le premier
 livre translaté de la Metamorphose de Ovide
 S'il y a rien, Prince de hault pouvoir,
 Qui par deçà fasse mal son debvoir
 De recevoir ta haultesse honorée,
 Ce ne sera que ma Plume essorée,
 Qui entreprend de te donner Salut,
 Et pour ce faire onc assez ne valut,
 Ains trop est lourde, et de style trop mince,
 Pour s'adresser à trop excellent Prince :
 Ce neantmoins sachant, que tu as pris

Par maintesfois plaisir en mes escriptz,
 J'ayme trop mieulx t'escire lourdement,
 Que de me taire à ton advenement,
 Car j'ay espoir que la volenté tienne
 Congnoistra bien en cest escript la mienne :
 Qui est, et fut, et sera, de sçavoir
 Faire aulcun cas, où tu puisses avoir
 Quelcque plaisir. Premier donc je salue
 Treshumblement ta haultesse, et value :
 Puis à celluy, qui est Prince des Anges,
 Rends de bon cueur immortelles louanges,
 De l'heureux point de ta noble venue,
 Qui est le temps de la Paix advenue :
 Par qui tu voys les deux Enfans de France
 Hors des lyens de captive souffrance.
 Grâce aussi luy fault rendre des pertes :
 Vray est que trop sont lourdes, et apertes
 A ung chascun : mesmes ta Majesté
 Participante aux malheurs a esté,
 En y perdant soubz la fleur de jeunesse
 Deux Freres pleins d'honneur, sens, et prouesse.
 Qui est celluy (si bien les congnoissoit)
 Qu'en y pensant, plein de douleur ne soit ?
 Si convient il en douleur, et ennuy
 Nostre vouloir conformer à celluy
 Du tout puissant : aultrement on resiste
 A sa bonté. Ce propos dur, et triste
 En cest endroit rompray pour le present,
 Et te supply prendre en gré le present,
 Que je te fay de ce translaté Livre,
 Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
 Pour ce que point le sens n'en est yssu
 De mon cerveau : ains a esté tissu
 Subtilement par la Muse d'Ovide :
 Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
 Pour t'en faire offre. Or si ce peu t'agrée,
 Heureux seray que ton cueur se y recrée
 Ce temps pendant qu'en France tu sejournes,
 Et attendant qu'en ta Duché retournes,
 Duché puissante, et Duché souveraine,
 Duché de biens, et de Paix toute pleine,
 Duché, de qui partout le nom s'estend,
 Là où ton Peuple à ceste heure t'attend
 Aussi fasché de ta loingtaine absence,
 Que toy joyeux de la noble presence
 De nostre Roy, de ses Enfants ayez,
 Et des treshaultz Princes tant renommez :
 Entre lesquelz de tes Freres la reste
 Tu voys fleurir en honneur manifeste,
 Cheriz du Roy, et du peuple honnorez,
 Or à ces deux, que Mort a devorez,

Dieu doint repos : et aux troys, qui demeurent,
Que de cent ans (bien comptez) il ne meurent.

V

Epistre à Monseigneur le grand Maistre de Montmorency, par laquelle Marot luy envoie ung petit Recueil de ses Oeuvres, et Luy recommande le Porteur
En attendant le moyen et pouvoir,
Que honnestement je me puisse mouvoir
De ce País, il m'est prins le courage,
De mettre à part reposer ung Ouvrage,
Qui pour le Roy sera tost mis a fin :
Puis ay choysi une aultre plume, affin
De vous escrire en Rime la presente :
De par laquelle orendroit vous presente
Salut treshumble : et ung Livre petit,
Où j'ay espoir que prendrez appetit :
Car long temps a, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander, que le vous feisse escrire.
C'est ung amas de choses espendues,
Qui (quant à moy) estoient si bien perdues,
Que mon esprit n'eut onc à les ouvrir
Si grand labeur, comme à les recouvrer.
Mais comme ardent à faire vostre vueil,
J'ay tant cherché, qu'en ay faict ung recueil,
Et un Jardin garny de fleurs diverses,
De couleur jaulne, et de rouges, et perses.
Vray est, qu'il est sans arbre, ne grand fruit.
Ce neantmoins je ne vous l'ay construit
Des pires fleurs, qui de moy sont sorties.
Il est bien vray qu'il y a des Orties :
Mais ce ne sont que celles, qui picquerent
Les Musequins, qui de moy se mocquerent.
Votre Esprit noble en ce petit Verger
Aulcunesfoys se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Auquel tousjours soigneusement s'applique.
Donc (Monseigneur) plus que treshumblement
Je vous supply de cordialement
Le recevoir, et du porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celluy
Petit Tailleur entre tous les Tailleurs,
Dont à Bourdeaulx, à Coignac, et ailleurs
Je vous parlay par escript, et de bouche.
Enrichy n'est : il se lieve, et se couche
Soir, et Matin aussi mal fortuné,
Que quand pour luy fustes importuné.
Jadis servit la haulte Seigneurie
De la feu Royne en sa noble escuyrie :
Mais son estat dessoubz la dure Lame
Fut enterré avec la bonne dame.
Or ne peult plus revivre sa Maitresse :
Quant à l'estat maulgré la Mort traistesse

Vous le povez refaire aussi vivant,
 Et aussi beau, qu'il estoit par avant.
 Las (Monseigneur) faictes ce beau miracle,
 Il est aisé. Et si par quelcque obstacle
 Ne peult ravoit son estat de Tailleur,
 Il ne le fault que tromper d'un meilleur.
 Si vous haulsez son estat, et son bien,
 Il le prendra : car je le congnois bien
 Au pis aller, pour conclure l'affaire,
 Je vous supply comme aux aultres luy faire :
 Et s'il n'en a (aultant comme eulx) besoing,
 Je suis content qu'on n'en preigne le soing.
 Priant celluy, lequel vous a faict naistre,
 Que cent bons ans vous maintienne grand Maistre,
 Ou vous monter en plus digne degré,
 Affin que plus luy en saichez de gré.

VI

Pour Pierre Vuyart à Madame de Lorraine
 Je ne l'ay plus, liberalle Princesse,
 Je ne l'ay plus, par mort il a prins cesse
 Le bon Cheval, que j'eu de vostre grâce.
 N'en scauroit'on recouvrer de la race ?
 Certainement tandis que je l'avoie,
 Je ne trouvoys rien nuisant en la voye.
 En le menant pas Boys, et par Taillys,
 Mes yeux n'estoient de branches assaillys.
 En luy faisant gravir Roc, ou Montaigne,
 Aultant n'estoit que trotter en Campaigne.
 Aultant m'estoit Torrents, et grandes Eaux
 Passer sur luy, comme petis Ruisseaux.
 Car il sembloit, que les Pierres se ostassent
 De tous les lieux, où ses piedz se boutassent.
 Que diray plus ? Onc voiage ne fait
 Avecques moy, dont il ne vint proffit :
 Mais maintenant toutes choses me grevent.
 Branches au Boys les yeux quasi me crevent :
 Car le Cheval que je pourmaine, et maine,
 Est malheureux, et bunche en pleine Plaine :
 Petis Ruisseaux, grands Rivieres luy semblent :
 Pierres, Cailloux en son chemin s'assemblent,
 Et ne me donne en voiajes bon heur.
 O Dame illustre, O parangon d'honneur,
 Dont proceda le grand bon heur secret
 Du Cheval mort, où j'ay tant de regret ?
 Il ne vint point de Cheval ; ne de Selle :
 J'ay ceste foy, qu'il proceda de celle,
 Par qui je l'eu. Or en suis desmonté,
 La Mort l'a pris, la Mort l'a surmonté :
 Mais c'est tout ung, vostre bonté naifve
 Morte n'est pas : ainçoys est si tresvive,
 Qu'elle pourroit, non le resusciter,

Mais d'ung pareil bien me faire heriter.
S'il advient donc, que par la bonté vostre
Monseigneur fasse ung de ses Chevaux nostre,
Treshumblement le supply, qu'il luy plaise
Ne me monter doucement, et à l'aise.
Je ne veulx point de ces doulcetz Chevaux,
Tant que pourray endurer les travaux :
Je ne veulx point de Mulle, ne Mullet,
Tant que je soys Vieillard blanc comme laict :
Je ne veulx point de blanche Hacquenée,
Tant que je soys Damoysselle atournée.
Que veulx je donc ? ung Courtault furieux,
Ung Courtault brave, ung Courtault glorieux,
Qui ait en l'ai ruade furieuse ;
Glorieux Trot, la Bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le picqueray, et glorieusement.
Conclusion, si vous me voulez croire,
D'homme, et Cheval ce ne sera que gloire.

VII

Epistre, qui perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoysselle
Je l'ay perdue : il fault que je m'acquitte,
En la payant au fort me voylà quitte :
Prenez la donc l'Epistre que sçavez,
Et si dedans peu d'eloquence avez,
Si elle est sotte, ou aspre, ou à reprendre,
Au Composeur ne vous en vueillez prendre.
Prenez vous en aux fascheuses, qui prindrent
Vostre party, et qui lors entreprindrent
De haultement leurs caquetz redoubler
Durant le jeu affin de me troubler :
Prenez vous en à ceulx, qui me trompoient,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoient :
Prenez vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faulx tesmoings :
Prenez vous en à vous mesmes aussi,
Qui bien vouliez, qu'ilz feissent tous ainsi.
Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
Vous eussiez eu une Epistre fort brave,
Qui eust parlé des Dieux, et des Deesses,
Et des neuf Cieulx, où sont toutes lyesses.
Sur ces neuf Cieulx je vous eusse eslevée,
Et eusse faict une grande levée,
De Rhetorique, et non pas de Bouclier :
Puis eusse dit, comment on oyt crier
Au fons d'Enfer plein de peines, et pleurs
Ceulx, qui au jeu furent jadis trompeurs :
Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
J'eusse descrit tout le logis d'Enfer,
Là où iront (si brief ne se reduisent),
Les vray Trompeurs, qui le Monde seduisent.

Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal aise,
 Excusez moy, si l'Epistre est mauvaise,
 Vous assurant, si l'eussiez bien gagnée,
 Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnée :
 Mais tout ainsi que vous avez gagné,
 Par mon serment ainsi j'ay besongné.
 Non qu'à regret ainsi faicte je l'aye,
 Ne qu'à regret aussi je la vous paye.
 Tous mes regretz, toutes mes grands douleurs
 Viennent (sans plus) de ce, que les couleurs
 N'ay sceu gagner d'une tant belle Dame,
 A qui Dieu doit repos de Corps, et d'Ame.

VIII

A une jeune Dame, laquelle ung Vieillard marié vouloit espouser, et decevoir
 Non pour vouloir de rien vous requerir,
 Non pour plus fort vostre grâce acquerir,
 Non pour distraire aulcune vostre emprinse
 J'ay le Papier, L'encre, et la Plume prise,
 Et devers vous ce mien Escript transmis :
 Mais pour aultant qu'il affiert aux Amys,
 Et Serviteurs, jamais ne celer rien.
 A leurs ayez, soit de mal, ou de bien,
 J'ay bien voulu vous escrire (ma Dame)
 Chose, qui n'est en congnoissance d'âme,
 Fors que de moy. Et de vous n'est point sceue :
 Parquoy pourriez en fin estre deceue :
 Et je ne veulx vous laisser decepvoir,
 Tant que mon oeil pourra l'apercevoir.
 Or est ainsi, que me trovay au lieu,
 Ou j'esperoys vous pouvoir dire Adieu,
 Triste devins, sachant vostre haultesse
 Desjà partie. Et adoncques l'Hostesse
 Me va monstrier Lettres de vostre main,
 Là où teniez propos doulx, et humain
 A ung Vieillard, à qui vous les transmistes.
 Lors à mon cueur soubdainement vous mistes
 Deux pensemens, voyant vostre jeune aage
 Favoriser ung si vieil personnage.
 Mon pensement premier au cueur me dit,
 Que par Amour il n'a vers vous credit,
 Car je sçay bien, que Venus jeune, et cointe,
 Du vieil Saturne en nul temps ne s'accoincte.
 Mon pensement second me fit comprendre,
 Que pour Espoux le pourriez vouloir prendre :
 Et ne veulx pas de ce vous divertir,
 Mais je veulx bien au vray vous advertir,
 Que (long temps a) il fut mis soubz le jou
 De Mariage, au bas pays d'Anjou,
 Et est encor. Si voulez (toutesfois)
 Il s'y mettra pour la seconde foy :
 Combien pourtant, que bien foible me semble

Pour labourer à deux terres ensemble.
Donc si voulez vostre blonde jeunesse
Joindre, et lyer à sa Grise viellesse,
Il sera bon vous enquerir avant,
Si j'ay parlé du cas comme sçavant,
En ceste Epistre assez mal composée,
Vous suppliant l'avoir pour excusée,
Si elle n'est en termes elegans :
Et recepvoir vueillez aussi les Gans,
Que de bon cueur vous transmectz pour l'Estraine
De l'An present. La chose est bien certaine,
Que voz deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne couverture :
Mais s'ilz ne sont à voz mains comparez,
Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.
Ainsi rendray mon propos accomply
En cest endroit. Et avant vous supply,
Si rencontrez rien dur en cest Epistre,
De l'oublier, et n'en tenir registre :
Car bien à tord voudroit l'homme desplaire,
(S'il n'est trop fainct) qui met peine à complaire.

IX

A celluy, qui l'injuria par escript, et ne s'osa nommer
Quiconques soys, tant soys tu brave,
Qui ton orde, et puante bave
Contre moy a esté crachant,
Tu es Sot, Craintif, et Meschant.
Ta Sottie on voyt bien parfaicte
En l'Epistre, que tu as faicte
Sans art, et sans aulcun sçavoir :
Toutesfoys tu cuydes avoir
Chanté en Rossignol ramage :
Mais ung Corbeau de noir plumage,
Ou ung grand Asne d'Arcadie
Feroit plus douce melodie.
Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô pauvre ignorant,
Tu crains, qu'envers toy je m'allume,
Tu crains la fureur de ma Plume.
Pourquoy crains tu ? Il fault bien dire,
Qu'en toy y a fort à redire :
Car il est certain, si tu fusses
Homme de bien, et que tu n'eusses
Quelcque marque, ou mauvais renom,
Tu ne craindrois dire ton nom.
Quant est de ta meschanceté,
Elle vient de grand lascheté
D'injurier celluy, qui oncques
Ne te fait offense quelconques :
Et quand je t'auroys fait offense,
Es tu de si peu de deffense,

Si couard, et si baboyn,
 De n'oser parler que de loing ?
 L'epistre venue de moy
 Pour femme, qui vault mieulx que toy,
 N'est aultre cas que une risée,
 Ou personne n'est desprisee.
 Mais toy lourdault mal entendu
 En ta response m'as rendu
 Pour une risée une injure.
 Si je te congnoissois (j'en jure)
 Tu sentirois, si mes Lardons
 Ressemblent Roses, ou Charbons.

X

Pour ung gentil homme de la Court escrivant aux Dames de Chasteaudun
 D'un cueur entier, Dames de grand value,
 Par cest Escrip vostre Amy vous salue,
 Bien loing de voüs : et grandement se deult,
 Que de plus pres saluer ne vous peult.
 Car le record de voz grandes beaultez,
 Le souvenir des doulces privaultez,
 Qui sont en vous soubz honneste recueil,
 Cent foys le jour font soubhaitter mon oeil
 A vous reveoir : mais la grand servitude
 De ceste Court, où est nostre habitude,
 M'oste souvent par force le plaisir,
 Dessus lequel s'assiet tout mon desir :
 Et m'esbahy, que veu vostre amytié
 N'avez souvent de nous plus grand pitié,
 En nous voiant pour noz Princes, et Maistres
 Aller, venir parmy ces Boys champaistres,
 Puis s'arrester en Villages et Bourgs,
 Dont le meilleur ne vault pas voz Faulxbourgs.
 Et là Dieu sçait, si en maisons Bourgeoises
 Sommes logez : ces grosses Villageoises
 Là nous trouvons. Les unes sont Vacheres
 En gros estat, et les aultres Porcheres :
 Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou fasche)
 Quelque propos de leur pays de vache.
 Lors ces propos, qui mes maulx point n'appaisent,
 Me font penser aux vostres, qui me plaisent :
 Disant en moy, doulce Vierge honorée,
 Ferons nous cy la longue demourée ?
 Prendrons nous point bien tost le droict sentier
 De Chasteaudun ? Là gist mon cueur entier :
 Non pour le lieu, mais pour meilleure chose,
 Qui au dedans de voz murs est enclose.
 Ainsi me plains : et si tost qu'on depart,
 Il m'est advis, qu'on tire celle part.
 Dont suis deceu : car (peult estre) ce jour
 Prendrons d'assault quelcque rural sejour,
 Où les plus grands logeront en Greniers

De toutes pars percez comme Paniers.
 Encor posé que fussions arreztez
 Dedans Paris, et tousjours bien traictez,
 Si qu'à soubhait eussions plusieurs delices,
 Comme en Chevaux courir en pleines Lices,
 Chasser aux Boys, valler aux grands Prairies,
 Ouyr des Chiens les abboys, et brairies,
 Et aultre maint beau passetemps honneste,
 Si me vient il tousjours en cueur, ou teste
 Ung grand regret de vous perdre de veue,
 Et ung desir de prochaine reveue :
 Car le plaisir, que je prends à vous veoir,
 Passe tous ceulx que je pourrois avoir :
 Et si n'estoit espoir de brief retour,
 Ennuy pourroit me faire ung mauvais tour,
 Se transmuant en pire maladie :
 Vous advisant (puis qu'il fault que le die)
 Que me debvez d'Amour grand recompense :
 Car il n'est jour qu'en vous aultres ne pense :
 Et ne se passe une nuyc, qu'ung beau songe
 De vous ne fasse. Encores (sans mensonge)
 L'aultre nuictée en dormant fuz ravy,
 Et me sembla que toutes je vous vy
 Dessus ung Pré faire cent beaulx esbas
 En Cotte simple, et les Robes à bas.
 Les unes vey, qui dansoient soubz les sons
 Du Tabourin : les aultres aux chansons :
 L'aultre en apres qui estoit la plus forte,
 Prend sa Compaigne, et par terre la porte,
 Puis de sa main de l'herbe verte fauche,
 Pour l'en fesser, dessus la cuisse gauche :
 L'aultre qui veit sa Compaigne oultrager,
 Laissa la Danse, et la vint revenger.
 De l'aultre part, celles qui se lasserent,
 En leur seant sur le Pré s'amasserent,
 Et dirent là une grand Letanie
 De plaisans motz. Et jeu sans vilainie.
 Que diray plus ? L'aultre ung Banquet de Cresme
 Faisoit porter pour la chaleur extrême,
 Au moins pour ceulx, qui devoient banqueter.
 Lors me sembla que ne sceu m'arrester,
 Que devers vous ne courusse en cest estre :
 Mais sur ce poinct voicy une fenestre
 De mon Logis, qui tombant fait tel bruit,
 Que m'esveillant mon plaisir a destruit.
 Ha (dy je lors) fenestre malheureuse,
 Trop m'a esté ta cheute rigoreuse.
 J'alloys baiser leur bouche douce, et tendre,
 L'une apres l'aultre : et tu n'as sceu attendre.
 Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
 Faire exposer mon beau songe aux Devins :

Entre lesquelz ung grand Frere Mineur
 Je rencontray excellent Devineur,
 Qui m'asseura que de trois choses l'une
 Me diroit vray. A minuict à la Lune,
 Va faire en terre ung grand cerne tout rond,
 Guigne le Ciel, sa corde coupe, et rompt,
 Faict neuf grands tours, entre les Dents barbotte
 Tout à part luy, d'Agios une botte.
 Puis me va dire, Amy trescher, je tien
 Vray à peu pres l'effect du songe tien :
 Si tu vas veoir la Ville désirée,
 Garde n'auras de trouver empirée
 La compaignie des Dames, et la chere.
 Va doncques veoir ceste Ville tant chere
 Mieulx que par songe. Alors le Devin sage
 Va alleguer là dessus maint passage
 De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
 De Raziel, et de maint aultre habile
 Nigromanceur. Puis je luy dy, Beaupere
 Vous dictes vray. Ainsi Dames j'espere
 Qu'apres avoir bien couru, et veillé
 Par la Campaigne, et beaucoup travaillé,
 Nostre retour vers Chasteaudun sera :
 Là où mon oeil se recompensera
 De son plaisir perdu si longuement.
 Mais en tandis je vous prie humblement,
 Prendre la Plume, et faire en Prose, ou Metre
 Quelcque response à ma grossiere Lettre.

XI

A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monsieur de Chasteaubriant
 Quand les Escriptz, que tu m'as envoyez,
 Seroient de Rime, et raison desvoyez,
 Quand ton vouloir (lequel trop plus j'estime,
 Que tes Escriptz, ta Raison, ne ta Rime)
 Seroit tout aultre : et quand le Secretaire
 De Montejan n'eust rien faict, que se taire,
 Sans me donner de t'escire appetit,
 J'à pour ces pointz (Monsieur de Montpetit)
 N'eusse laissé la response transmettre :
 Car la Maison, où Dieu t'a voulu mettre,
 Digne te rend, et plus que digne au Monde
 Non que Marot, mais Maro, te responde.
 Que pleust à Dieu, que tant il me fait d'heur,
 Qu'ores je peusse escrire au serviteur
 Propos, qui fust si fort plaisant au Maistre,
 Que mal plaisant ne peulst à la Dame estre.
 Certes alors me tiendroys assuré,
 Que cest Escript (tant soit mal mesuré)
 Pourroit combattre avecques ton Envoy :
 Mais sans cela rien en luy je ne voy
 Pour le saulver, qu'il ne se trovast moindre

Aupres du tien, quand viendrait à les joindre.
Or tel qu'il est, en gré le vueilles prendre :
Plus escriroys, plus me feroys reprendre.

XII

Epistre, qu'il feit pour ung Vieil gentil homme respondant à la Lettre d'un sien Amy
Venus venuste, et celeste Deesse
Ne sentit onc au cueur si grand liesse
En recepvant par Pâris Juge esleu
La Pomme d'or, comme moy, quand j'ay leu
Ta Lettre douce, et d'amour toute pleine.
Tant coule doux, tant nayfve a la veine,
Tant touche bien noz jeunesses muées,
Qu'elle a (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage : et de faict en icelles
Il s'est encor trouvé des estincelles :
Du feu passé, toutesfois non ardentés :
Car quant à moy, les raisons sont patentes,
Qu'ardemment plus ne suis amoureux :
Par consequent, moins triste, et doloireux.
Mais quoy que peu à present je m'en mesle,
Quand de la Dosne à la poignant mammelle
Je vins à lire, aultant fuz resjouy,
Que de propos qu'en mon vivant ouy,
Si fuz je bien de celle de Grenoble.
O qu'elle est belle, et qu'elle a le cueur noble.
Il n'est Amant, qui se sceust exempter
De son service à elle presenter :
Et ne croy pas (ou tu es impassible)
Qu'à ta jeunesse il ayt esté possible
En regardant si parfaicte beaulté
De non sentir sa douce cruauté.
Bien croy, qu'au faict onc ne t'esvertuas :
Car celle amour qu'en toy party tu as,
Ta foy loyalle, et tes façons pudiques
Vaincroient d'un coup cent Dardes Cupidiques.
Ta Lettre m'a maint plaisir faict sentir,
Mais le plus grand (il n'en fault point mentir)
C'est le rapport de la bonne vinée
De pardelà : car par chascune année
Me conviendra luy livrer les assaulx,
Puis qu'en Amours j'ay jecté mes grands saultz.
A dire vray je deviens vieille Lame,
Et ne puis bien croyre, qu'aucune Dame
(Tant que tu dis) s'enquiere, et se soucie
De mon estat : neantmoins, te mercie,
Si quelcquefois de moy tiennent ensemble
Aulcun propos : car par cela me semble
Que Cupido (sans de rien me priser)
En vieil Souldart me veult favoriser.
Or si tu m'as (ainsi comme je pense)
Mis en leur grâce, aulcune recompense

Fors que d'amour à toy n'en sera faicte :
Mais dy leur bien, qu'à toutes je soubhaicte,
Que les soubhaictz, qui d'elles seront faictz,
Deviennent tous accomplis, et parfaictz.
Te suppliant donner Salut pour moy
A celles là, desquelles sans esmoy
Nous devisions, passant mélancolie
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
Et pour l'Adieu de ma Lettre, t'affirme
Que nonobstant que nostre Amytié ferme
Tousjours florisse en sa verdeur frequente,
Certes encor ton Epistre eloquente
Pres du Ruisseau Caballin composée,
Luy a servi d'une douce Rosée,
Qui reverdir la faict, et eslever,
Comme la Rose au plaisant temps de Ver.

XIII

L'Epistre du Coq en Lasne à Lyon Jamet de Sansay en Poictou
Je t'envoye ung grand million
De salutz, mon Amy Lyon :
S'ilz estoient d'or, ilz vaudroient mieulx,
Car les François ont parmy eulx
Tousjours des Nations estranges.
Mais quoy ? nous ne povons estre Anges,
C'est pour venir à l'Equivoque :
Pource que une femme se mocque,
Quand son Amy son cas luy compte,
Et pour mieulx te faire le compte,
A Romme sont les grands Pardons.
Il fault bien que nous nous gardons
De dire, qu'on les apetisse :
Excepté que gens de Justice
Ont le temps apres les Chanoynes.
Je ne vey jamais tant de Moynes,
Qui vivent, et si ne font rien.
L'Empereur est grand terrien,
Plus grand que Monsieur de Bourbon.
On dict, qu'il faict à Chambourg bon,
Si faict il à Paris en France :
Mais si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort.
Aussi depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en despit des Jaloux,
On porte souliers de Veloux,
Ou de Trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol, je me tourmente
Le cueur, et le corps d'un affaire,
Dont toy, et moy n'avons que faire.
Cela n'est que irriter les gens :
Tellement que douze Sergens
Bien armez jusques au Collet,

Battons bien ung homme seullet,
 Pourveu que point ne se deffende.
 Jamais ne veulent qu'on les pende :
 Si disent les vieulx Quolibetz
 Qu'on ne veoit pas tant de Gibetz
 En ce Monde, que de Larrons.
 Porte Bonnetz carrez, ou rondz,
 Ou Chapperons fourrez d'Hermines,
 Ne parle point, et fais des mines,
 Te voyla sage, et bien discret.
 Lyon, Lyon, c'est le secret,
 Aprens tandis que tu es vieulx :
 Et tu voirras les Envieux
 Courir comme la Chananée,
 En disant qu'il est grande année
 D'Amoureuses, et d'Amoureux,
 De Dolens, et de Langoreux,
 Qui meurent le jour quinze foys.
 Sabmedy prochain toutesfoys
 On doibt lire la Loy civile :
 Et tant que Veaulx, qui vont par Ville,
 Seront bruslez sans faulte nulle,
 Car ilz ont chevauché la Mulle,
 Et la chevauchent tous les jours.
 Tel faict à Paris longs sejours,
 Qui voudroit estre en aultre lieu.
 Laquelle chose de par Dieu
 Amours finissent par Cousteaux.
 Et troys Dames des Blancs Manteaux
 S'abillent toutes d'une sorte.
 Il n'est pas possible qu'on sorte
 De ces Cloistres aulcunement,
 Sans y entrer premierement,
 C'est ung argument de Sophiste.
 Et qu'ainsi soit, ung bon Papiste
 Ne dit jamais bien de Luther,
 Car s'ilz venoient à disputer,
 L'ung des deux seroit Heretique.
 Oultre plus, une femme Ethique
 Ne sçauroit estre bonne bague :
 D'avantage, qui ne se brague,
 N'est point prisé au temps present :
 Et qui plus est, ung bon present
 Sert en Amours, plus que babilz.
 Et puis la façon des Habitz,
 Dedans ung an sera trop vieille.
 Il est bien vray qu'ung Amy veille
 Pour garder l'autre de diffame :
 Mais tant y a, que mainte femme
 S'efforce à parler par Escript.
 Or est arrivé l'Antechrist,

Et nous l'avons tant attendu.
 Ma dame ne m'a pas vendu,
 C'est une Chanson gringotée,
 La Musique en est bien notée,
 Ou l'assiette de la Clef ment.
 Par la mort bieu, voylà Clement,
 Prenez le, il a mangé le Lard.
 Il faict bon estre Papelard,
 Et ne courroucer poinct les Féés.
 Toutes choses qui sont coiffées.
 Ont moult de lunes en la teste.
 Escriptez moy, s'on faict plus feste
 De la Lingere du Palays,
 Car maistre Jan du Pont Alays
 Ne sera pas si oultrageux,
 Quand viendra à jouer ses Jeux,
 Qu'il ne nous fasse trestous rire.
 Ung homme ne peult bien escrire,
 S'il n'est quelcque peu bon lisart.
 La Chanson de Frère Grisard,
 Est trop [sallée à] ces Pucelles, [salle pour]
 Et si faict mal au cueur de celles,
 Qui tiennent foy à leurs Marys.
 Si le grand Rimeur de Paris
 Vient ung coup à veoir ceste Lettre,
 Il en voudra oster, ou mettre,
 Car c'est le Roy des Corrigears.
 Et ma plume d'Oye, ou de Jars
 Se sent desjà plus errenée,
 Que ta grand vieille Haquenée :
 D'escrire aujourd'huy ne cessa.
 Des nouvelles de pardeçà,
 Le Roy va souvent à la chasse,
 Tant qu'il faut descendre la Chasse
 Saint Marceau pour faire pleuvoir.
 Or Lyon, puis qu'il t'a pleu veoir
 Mon Epistre jusques icy,
 Je te supply m'excuser, si
 Du Coq à l'Ase voys saultant,
 Et que ta plume en fasse aultant,
 Affin de dire en petit Metre,
 Ce que j'ay oublié d'y mettre.

XIV

Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal
 Si Officiers en l'Estat seurement
 Sont tous couchez, fors le pauvre Clement,
 Qui comme une Arbre est debout demouré,
 Qu'en dictes vous Prelat trehonnoré ?
 Doibt son malheur estre estimé offense ?
 Je croy que non. Et dy pour ma deffense,
 Si ung Pasteur, qui a fermé son parc

Trouve de nuict loing cinq, ou six traictz d'Arc,
 Une Brebis des siennes esgarée,
 Tant qu'il soit jour, et la nuict separée,
 En quelcque lieu la doibt loger, et paistre :
 Ainsi a faict nostre bon Roy, et Maistre,
 Me voiant loing de l'Estat jà fermé
 (Jusques au jour, qu'il sera deffermé)
 Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,
 Et pour trouver plus d'Herbe franche, et bonne,
 M'a adressé au pré mieulx florissant
 De son Royaulme ample, large, et puissant.
 Là (sans argent) je rimaille, et compose,
 Et quand suis las, sur ce Pré me repose,
 Là où la Trefle en sa verdeur se tient,
 Et où le Lys en vigueur se maintient :
 Là je m'attends, là mon espoir je fiche,
 Car si scellez mon Acquict, je suis riche.
 Raison me dict (puis que le Roy l'entend)
 Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
 Me dit apres (pour replique finale)
 Que de la grand dignité Cardinale
 Me sentiray. Car ainsi que les Roys
 De nouveau mis en leurs nobles arroys,
 Mettent dehors en pleine delivrance
 Les Prisonniers vivans en esperance :
 Ainsi j'espere, et croy certainement,
 Qu'à ce beau rouge, et digne advenement,
 Vous me mettez (sans difference aulcune)
 Hors des Prisons de faulte de pecune.
 Puis qu'en ce donc tous aultres precellez,
 Je vous supply (tresnoble Pré) scellez
 Le mien Acquit : pourquoy n'est il scellé ?
 Le Parchemin a long, et assez Lé.
 Dictes (sans plus) il fault que le scellons,
 Scellé sera sans faire proces longs.
 S'on ne le veult d'adventure sceller,
 Je puis bien dire (en effect) que c'est L'aer,
 L'eau, Terre, et Feu, qui tout bon heur me celent,
 Consideré que tant d'aultres se scellent :
 Mais si je touche argent par la scellure,
 Je beniray des fois plus de sept L'heure,
 Le Chancelier, le Seau, et le Scelleur,
 Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.
 C'est pour Marot, vous le congnoissez ly,
 Plus legier est, que Volucres Coeli,
 Et a suivy long temps Chancellerie,
 Sans proffiter rien touchant scellerie.
 Brief, Monseigneur, je pense que c'est là
 Qu'il fault seeller, si jamais on seella :
 Car vous sçavez, que tout Acquit sans seel,
 Sert beaucoup moins, qu'ung Potage sans sel,

Qu'ung Arc sans corde, ou qu'ung Cheval sans selle.
Si prie à Dieu, et sa tresdoulce Ancelle,
Que dans cent ans en santé excellent
Vous puisse veoir de mes deux yeux seillant.

XV

Audict Seigneur pour se plaindre de Monsieur le Tresorier Preudhomme, faisant difficulté d'obeir à l'Acquit despesché

Puissant Prelat, je me plains grandement
Du Tresorier, qui ne veult croire en Cire,
En bon Acquit, en expres Mandement,
En Robertet, n'en François nostre Sire :
Si ne sçay plus, que luy faire, ne dire,
Fors paindre Dieu à mon Acquit susdict :
Adonc s'il est si preudhomme, qu'on dit,
Il y croira, car en Dieu doit on croire.
Encor j'ay peur, que Dieu ne soit desdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

XVI

Marot Prisonnier escript au Roy, pour sa delivrance

Roy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours a (je les ay bien comptez)
Et des demain seront justement seize,
Que je fuz faict Confrere au Diocese
De saint Marry en l'Eglise saint Pris :
Si vous diray, comment je fuz surpris,
Et me desplaist, qu'il fault que je le dye.
Trois grands Pendars vindrent à l'estourdie
En ce Palais, me dire en desarroy,
Nous vous faisons Prisonnier par le Roy.
Incontinent, qui fut bien estonné,
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont montré ung Parchemin escript,
Où il n'avoit seul mot de Jesuchrist :
Il ne parloit tout que de playderie,
De Conseillers, et d'emprisonnerie.
Vous souvient il (se me dirent ilz lors)
Que vous estiez l'aultre jour là dehors,
Qu'on recourut ung certain Prisonnier
Entre noz mains ? Et moy de le nyer :
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eux m'eust bien ouy :
Et d'aultre part j'eusse publiquement
Esté menteur. Car pourquoy, et comment
Eussé je peu ung aultre recourir,
Quand je n'ay sceu moymesmes secourir ?
Pour faire court, je ne sceu tant prescher,
Que ces Paillards me vouldissent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont la main posée,
Et m'ont mené ainsi qu'une Espousée,
Non pas ainsi, mais plus roide ung petit :
Et toutefois j'ay plus grand appetit

De pardonner à leur folle fureur,
 Qu'à celle là de mon beau Procureur.
 Que male Mort les deux jambes luy casse :
 Il a bien prins de moy une Becasse,
 Une Perdrix, et ung Levrault aussi :
 Et toutesfoys je suis encor icy.
 Encor je croy, si j'en envoioys plus,
 Qu'il le prendroit : car ilz ont tant de glus
 Dedans leurs mains ces faiseurs de pipée
 Que toute chose, où touchent, est grippée.
 Mais pour venir au point de ma sortie :
 Tant doucement j'ay chanté ma partie,
 Que nous avons bien accordé ensemble :
 Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
 Sinon à vous. La partie est bien forte :
 Mais le droit point, où je me reconforte,
 Vous n'entendez Proces, non plus que moy :
 Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.
 Je vous en croy, si je vous ay mesfaict.
 Encor posé le cas que l'eusse faict,
 Au pis aller n'escherroit que une Amende.
 Prenez le cas que je la vous demande,
 Je prens le cas que vous me la donnez :
 Et si Plaideurs furent onc estonnez,
 Mieulx que ceulx cy, je veulx qu'on me delivre,
 Et que soubdain en ma place on les livre.
 Si vous supply (Sire) mander par Lettre,
 Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre :
 Et si j'en sors, j'espere qu'à grand peine
 M'y reverront, si on ne m'y rameine.
 Treshumblement requerant vostre grâce,
 De pardonner à ma trop grand audace
 D'avoir empris ce sot Escript vous faire :
 Et m'excusez, si pour le mien affaire
 Je ne suis point vers vous allé parler :
 Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

XVII

Au Reverendissime Cardinal de Lorraine
 L'Homme qui est en plusieurs sortes bas,
 Bas de stature, et de joye, et d'esbas,
 Bas de sçavoir, en bas degré nourry,
 Et bas de biens, dont il est bien marry,
 Prince tresnoble, à vostre advis, comment
 Vous pourroit il saluer haultement ?
 Fort luy seroit, car petite Clochette
 A beau branler avant que ung hault son jecte :
 Puis qu'il n'a donc que humble, et basse value,
 Par ung bas stile humblement vous salue.
 Mais qui est il ce gentil salueur,
 Qui ose ainsi approcher sa lueur.
 Du cler Soleil, qui la peult effacer ?

C'est ung Marot : lequel vient pourchasser
 Ung traict verbal de vostre Bouche exquise,
 Pour bien tirer droict au blanc, où il vise.
 Ce qu'il attend en ceste Court, gist là,
 Et ce pendant pour tous Tresors il a
 Non Revenu, Banque, ne grand Practique,
 Mais seulement sa Plume Poëtique :
 Ung don royal, où ne peult advenir :
 Et ung espoir (en vous) d'y parvenir.
 Touchant la Plume, elle vient de la Muse,
 Qui à rimer aulcunesfoys m'amuse :
 Le don Royal vient (certes) d'ung Octroy
 Plus liberal, que de nul aultre Roy :
 Quand à l'Espoir, que j'ay en vous bouté,
 D'ailleurs ne vient, que de vostre bonté,
 En qui me fie. Et brief, telle fiance.
 Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,
 J'entends pourveu que Monsieur le grand Maistre
 Veuillez prier vouloir souvenant estre
 De mon affaire à ces nouveaux Estatz,
 Car on y voyt ung si grand nombre, et tas
 De Poursuivans, que grand peur au cueur ay je
 De demourer aussi blanc comme Neige.
 Et puis Fortune en l'Oreille me souffle,
 Qu'on ne prend point en Court telz Chatz sans moufle,
 En me disant, qu'à cause du rebout,
 Souvent se fault tenir ferme debout,
 Et qu'aux estatz des Roys on ne se couche
 Facilement comme en Lict, ou en Couche.
 Soubz ces propos, Fortune l'insensée
 Languir me faict sans l'avoir offensée :
 Mais bon Espoir, qui veult estre vainqueur,
 Jusques chez moy vient visiter mon cueur,
 En m'asseurant que une seule parolle
 De vous me peult faire coucher au rolle.
 Plaise vous donc noble fleuron Royal,
 Plaise vous donc à ce Baron loyal,
 En dire ung mot (pour ma protection)
 Acompagné d'ung peu d'affection :
 Si vous pourray donner ce loz (si j'ose)
 De m'avoir faict de neant quelcque chose.
 Mais d'où provient, que ma Plume se mesle
 D'escrire à vous ? ignore, ou presume elle ?
 Non pour certain, motif en est Mercure :
 Qui long temps a de me dire print cure,
 Que vous estiez [des bien Rimantz ayant,] [des bien aymez Amans]
 De[s] dictz dorez, [et de tout beau Romant,] [de rymez rommans,]
 Soit de science ou divine, ou humaine.
 C'est le motif qui mon Epistre maine
 Devant voz yeux, esperant que bien prise
 Sera de vous, sans en faire reprise :

Non que dedans rien bon y puisse avoir,
 Fors un desir de mieulx faire sçavoir.
 Et non obstant, si petit que j'en sçay,
 Quand me voudrez pour vous mettre à l'essay,
 Et que mon sens je congnoisse trop mince
 Pour satisfaire à tant excellent Prince,
 Je m'en iray par Boys, Prez, et Fontaines
 Pour prier là les neuf Muses haultaines,
 De vouloir estre à mon Escript propices,
 Affin de mieulx accomplir voz services.

XVIII

Au Roy

On dit bien vray, la mauvaise Fortune
 Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
 Ou deux, ou trois avecques elle (Sire).
 Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire :
 Et moy chetif, qui ne suis Roy, ne rien
 L'ay esprouvé. Et vous compteray bien,
 Si vous voulez, comment vint la besongne.
 J'avois ung jour un Valet de Gascongne,
 Gourmant, Yvroigne, et assure Menteur,
 Pipeur, Larron, Jureur, Blasphemateur,
 Sentant la Hart de cent pas à la ronde,
 Au demeurant le meilleur filz du Monde,
 Prisé, loué, fort estimé des filles
 Par les Bourdeaux, et beau Joueur de Quilles.
 Ce venerable Hillot fut adverty
 De quelcque argent, que m'aviez departy,
 Et que ma Bourse avoit grosse apostume :
 Si se leva plus tost que de coustume,
 Et me va prendre en tapinois icelle :
 Puis la vous mist tresbien soubz son Esselle,
 Argent et tout (cela se doit entendre),
 Et ne croy point, que ce fust pour la rendre,
 Car oncques puis n'en ay ouy parler.
 Brief, le Villain ne s'en voulut aller
 Pour si petit : mais encor il me happe
 Saye, et Bonnet, Chausses, Pourpoint, et Cappe :
 De mes Habitz (en effect) il pilla
 Tous les plus beaulx : et puis s'en habilla
 Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
 Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son Maistre.
 Finablement, de ma Chambre il s'en va
 Droit à L'estable, où deux Chevaux trouva :
 Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
 Picque, et s'en va. Pour abreger le compte,
 Soiez certain, qu'au partir : dudict lieu
 N'oublya rien, fors à me dire Adieu.
 Ainsi s'en va chastoilleux de la gorge
 Ledict Valet, monté comme ung saint George :
 Et vous laissa Monsieur dormir son saoul :

Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
 Ce Monsieur là (Sire) c'estoit moy mesme :
 Qui sans mentir fuz au Matin bien blesme,
 Quand je me vy sans honneste vesture,
 Et fort fasché de perdre ma monture :
 Mais de l'argent, que vous m'aviez donné,
 Je ne fuz point de le perdre estonné,
 Car vostre argent (de tresbonnaire Prince)
 Sans point de faulte est subject à la pince.
 Bien tost apres ceste fortune là,
 Une aultre pire encores se mesla
 De m'assaillir, et chascun jour me assault,
 Me menassant de me donner le sault,
 Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
 Rymer soubz terre, et y faire des Vers.
 C'est une lourde, et longue maladie
 De troys bons moys, qui m'a toute eslourdie
 La pauvre teste, et ne veult terminer,
 Ains me contrainct d'apprendre à cheminer.
 Tant affoibly m'a d'estrangle maniere,
 Et si m'a faict la cuisse heronniere,
 L'estomac sec, le Ventre plat, et vague :
 Quand tout est dit, aussi mauvaaise bague
 (Ou peu s'en fault) que femme de Paris,
 Saulve l'honneur d'elles, et leurs Maris.
 Que diray plus ? au miserable corps
 (Dont je vous parle) il n'est demouré fors
 Le pauvre esprit, qui lamente, et souspire,
 Et en pleurant tasche à vous faire rire.
 Et pour aultant (Sire) que suis à vous,
 De troys jours l'ung viennent taster mon poulx
 Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia,
 Pour me garder d'aller jusque à quia.
 Tout consulté ont remis au Printemps
 Ma guerison : mais à ce que j'entends,
 Si je ne puis au Printemps arriver,
 Je suis taillé de mourir en Yver,
 Et en danger (si en Yver je meurs)
 De ne veoir pas les premiers Raisins meurs.
 Voilà comment depuis neuf moys en çà
 Je suis traicté. Or ce que me laissa
 Mon Larronneau (long temps a) l'ay vendu,
 Et en Sirop, et Julez despendu :
 Ce neantmoins ce que je vous en mande,
 N'est pour vous faire ou requeste, ou demande :
 Je ne veulx point tant de gens ressembler,
 Qui n'ont soucy aultre que d'assembler.
 Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont eulx,
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veulx plus à voz dons m'arrester.
 Je ne dy pas, si voulez rien prester,

Que ne le preigne. Il n'est point de Presteur
(S'il veult prester) qui ne fasse ung Debteur.
Et sçavez vous (Sire) comment je paye ?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye.
Vous me debvrez (si je puis) de retour :
Et vous feray encores ung bon tour,
A celle fin qu'il ny ayt faulte nulle,
Je vous feray une belle Cedulle,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le Monde content :
Ou (si voulez) à payer ce sera,
Quand vostre Loz, et Renom cessera.
Et si sentez, que soys foible de reins
Pour vous payer, les Deux Princes Lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes,
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'ung des termes.
Je sçay assez, que vous n'avez pas peur
Que je m'en fuie, ou que je soys trompeur :
Mais il faict bon asseurer ce, qu'on preste.
Brief, vostre paye (ainsi que je l'arreste)
Est aussi sceure, advenant mon trespas,
Comme advenant, que je ne meure pas.
Advisez donc, si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir :
Car puis ung peu, j'ay basti à Clement,
Là où j'ay faict ung grand desboursement :
Et à Marot, qui est ung peu plus loing :
Tout tumbera, qui n'en aura le soing.
Voilà le poinct principal de ma Lettre.
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre :

Rien mettre, las ! Certes, et si feray,
En ce faisant, mon stile j'enfleray,
Disant, ô Roy amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus Roy, qui fut oncq couronné,
Dieu tout puissant te doint (pour t'estrener)
Les quatre coings du Monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde Machine,
Que pour aultant, que sur tous en es digne.
XIX
A ung sien Amy sur ce propos
Puis que le Roy a desir de me faire
A ce besoing quelcque gracieux prest,
J'en suis content, car j'en ay bien affaire,
Et de signer ne fuz oncques si prest :
Parquoy vous pry sçavoir, de combien c'est
Qui veult Cedulle, affin qui se contente :
Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
Qu'il n'y perdra que l'Argent, et l'attente.
XX

A ung, qui calumnia l'Epistre precedente
 Le Rimeur, qui assailly m'a,
 En mentant contre moy Rima,
 Car je ne blasme point Gascoigne.
 De toutes tailles bons Levriers,
 Et de tous Arts mauvais Ouvriers,
 Son Epistre assez le tesmoigne.
 Il fault dire, puis qu'ainsi hoigne,
 Que je luy ay gratté sa Roigne
 En quelcque mot, qu'il trouva laid.
 Pourquoi d'ailleurs voudroit il guerre ?
 Je vouldroys volentiers m'enquerre,
 S'il est parent de mon Valet.
 Si je congnoissois le Follet,
 Je produiroys en mon Rollet
 De sa vie assez de Tesmoins.
 Quel qu'il soit, il n'est point Poëte,
 Mais Filz aisé d'une Chouette,
 Ou aussi Larron pour le moins.
 Pinseur pinsant, entre aultres pointz
 Je t'ai pinsé de ce mot, pinse :
 Les Bons n'y sont pinsez, ny pointz,
 Mais les Meschans, dont tu es Prince.

XXI

Au Lieutenant Gontier
 Si Maladie au visaige blesmy
 N'eust perturbé le sens à ton Amy,
 Long temps y a (Gontier) que ta semonce
 Eust eu de moy la presente response,
 Qui ne debvroit response se nommer.
 Quant à tes faictz, qui feront renommer
 Ton nom par tout, et apres la mort vivre,
 Si en cest art veulx ta poincte poursuivre,
 Tes pointz sont grands, tes Metres mesurez,
 Tes dictz tout d'Or, tes termes Azurez,
 Voire si haults, et arduz à tout prendre,
 Que mon Esprit travaille à les comprendre.
 Quand tout est dit, les louanges données
 De toy à moy, doibvent estre ordonnées
 (Sans de nully vouloir blesser l'honneur)
 A Jan le Maire, ou au mesme Donneur.
 Il te failloit ung esprit Poëtique,
 Non pas ma Plume essorée, et rustique,
 Pour te respondre. Or ay je mis estude
 A n'estre point notté d'ingratitude.
 Tu m'as escript, je te responds aussi :
 Et si tu n'as beaucoup de Vers icy,
 Supporte moy : les Muses me contraignent
 Penser ailleurs : et fault que mes Vers plaignent
 La dure mort de la Mere du Roy
 Mon Mecenas. Et si quelcque desroy

On treuve icy, ou resverie aulcune,
Tu n'as (Gontier) pour moy excuse, que une,
C'est que celluy pour Resveur on prendra,
Qui un Resvant (en fiebvre) reprendra.

XXII

A Vignals Thoulousain
Quand Dieu m'auroit aussi bien présenté
Le bon loysir, et l'entiere santé,
Que le vouloir, ta Response alongée
Seroit du tiers, et beaucoup mieulx songée :
Ce neantmoins (Vignals) je pense bien,
Que tu congnois, que le souverain bien
De l'amitié ne gist en longues Lettres,
En motz exquis, en grand nombre de Mettres,
En riche Rime, ou belle invention,
Ains en bon cuer, et vraye intention :
Dont je m'attends, que excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray.
Ma Muse foible à peine peult chanter :
Mais pour le moins tu te peulx bien vanter,
Que de Marot tu as à ta commande
Petite Epistre, et amitié bien grande.

XXIII

A mon Seigneur de Guise passant Par Paris
Va tost Epistre, il est venu, il passe,
Et part demain, des Princes l'outrepasse :
Il le te fault saluer humblement,
Et dire ainsi : Vostre humble Serf Clement
(Prince de pris) luy mesme fust venu,
Mais Maladie au Lict l'a retenu
Si longuement, qu'oncques ne fut si mince,
Pasle, et deffaict : Vray est (illustre Prince)
Qu'en ce corps mesgre est l'esprit demouré,
Qui aultrefois a pour vous labouré,
Non bien sachant, combien il y doit estre :
Parquoy tandis, qu'il vit en ce bas estre,
Servez vous en. Ainsi diras Epistre
A cil, qui est digne de Royal tiltre :
Puis te tairas, car tant debile suis,
Que d'ung seul vers alonger ne te puis.

XXIV

Au Roy
Non que par moy soit arrogance prinse,
Non que ce soit par curieuse emprinse
D'escrire au Roy : pour tout cela ma Plume
D'ardant desir de voller ne s'allume.
Mon juste dueil (seulement) l'a contraincte
De faire à vous (et non de vous) complaincte.
Il vous a pleu, Sire, de pleine grâce
Bien commander, qu'on me mist en la place
Du Pere mien, vostre Serf humble mort :

Mais la Fortune, où luy plaist, rit, et mord.
 Mords, elle m'a, et ne m'a voulu rire,
 Ne mon nom faire en voz Papiers escrire.
 L'Estat est fait, les Personnes rengées,
 Le Parc est clos, et les Brebis logées
 Toutes, fors moy le moindre du Troupeau,
 Qui n'a Toyson, ne Laine sur la peau.
 Si ne peult pas grand los Fortune acquerre,
 Quand elle meine aux plus foybles la guerre
 Las pourquoy donc à mon bon heur s'oppose ?
 Certes mon cas pendoyt à peu de chose,
 Et ne falloit, Sire, tant seulement,
 Qu'effacer Jan, et escrire Clement.
 Or en est Jan par son trespas hors mis,
 Et puis Clement par son malheur obmis,
 C'est bien malheur, ou trop grand oubliance :
 Car quant à moy, j'ay ferme confiance,
 Que vostre dire est ung divin Oracle,
 Où nul vivant n'oseroit mettre obstacle.
 Telle tousjours a esté la parolle
 Des Roys, de qui le bruit aux Astres volle.
 Je quiers sans plus, Roy de los eternel,
 Estre heritier du seul bien Paternel.
 Seul bien je dy, d'aultre n'en eut mon Pere,
 Ains s'en tenoit si content, et prospere,
 Qu'aultre oraison ne faisoit icelluy,
 Fors, que peussiez vivre par dessus luy :
 Car vous vivant, tousjours se sentoit riche,
 Et vous mourant, sa Terre estoit en frische.
 Si est il mort, ainsi qu'il demandoit :
 Et me souvient, quand sa mort attendoit,
 Qu'il me disoit, en me tenant la Dextre :
 Filz, puis que Dieu t'a faict la grâce d'estre
 Vray Heritier de mon peu de sçavoir,
 Quiers en le bien ; qu'on m'en faict avoir :
 Tu congnois, comme user en est decent.
 C'est ung sçavoir tant pur, et innocent,
 Qu'on n'en sçauroit à creature nuire.
 Par Preschemens, le Peuple on peult seduire :
 Par Marchander, tromper on le peult bien :
 Par Plaiderie, on peult menger son bien :
 Par Medecine, on peult l'homme tuer :
 Mais ton bel Art ne peult telz coups ruer :
 Ains en sçauras meilleur Ouvrage tistre :
 Tu en pourras dicter Lay, ou Epistre,
 Et puis la faire à tes Amis tenir,
 Pour en l'Amour d'iceulx t'entretenir.
 Tu en pourras traduire les Volumes
 Jadis escriptz par les divines Plumes
 Des vieulx Latins, dont tant est mention.
 Apres tu peulx de ton invention

Faire quelcque Oeuvre [pour] jecter en lumiere : [à jecter]

Dedans lequel en la Fueille premiere

Doibs invocquer le nom du tout puissant :

Puis descriras le bruit resplendissant

De quelcque Roy, ou Prince, dont le nom

Rendra ton Oeuvre immortel de renom :

Qui te fera (peult estre) si bon heur,

Que le proffit sera joint à l'honneur.

Donc pour ce faire, il faudroit que tu prinses

Le droict chemin du service des Princes.

Mesme du Roy, qui cherit, et pratique

Par son hault sens ce noble Art Poëtique.

Va donc à luy, car ma fin est presente,

Et de ton faict quelcque Oeuvre luy presente,

Le suppliant, que par sa grand douleur,

De mon estat te fasse successeur.

Que pleures tu, puis que l'aage me presse ?

Cesse ton pleur, et va, où je t'adresse.

Ainsi disoit le bon Vieillard mourant :

Et aussi tost que vers vous fuz courant,

Plus fut en vous Liberalité grande,

Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.

Je l'impetray, mais des fruitz je ne herite.

Vray est aussi, que pas ne les merite,

Mais bien est vray, que j'ay d'iceulx besoing

Or si le cueur, que j'ay de prendre soing

A vous servir, si ceste Charte escripte,

Ou du Deffunct quelcque faveur petite

Ne vous esmeut (ô Sire) à me pourveoir,

A tout les moins vous y vueille esmouvoir

Royal promesse, en qui toute assurance

Doibt consister. Là gist mon esperance,

Laquelle plus au Deffunct ne peult estre,

Combien qu'il eust double bien, comme ung Prebstre :

C'est assçavoir Spiritualité,

Semblablement la Temporalité.

Son Art estoit son bien Spirituel

Et voz Biensfaictz estoient son Temporel.

Or m'a laissé son Spirituel bien :

Du Temporel jamais n'en auray rien,

S'il ne vous plaist le commander en sorte,

Qu'obeissance (à mon profit) en sorte.

XXV

Pour la petite Princesse de Navarre, à Madame Marguerite

Voyant que la Royne ma Mere

Trouve à present la Ryme amere,

Ma Dame, m'est prins fantasie

De vous monstret, qu'en Poesie

Sa Fille suis. Arriere Prose,

Puis que rimer maintenant j'ose.

Pour commencer donc à Rimer,

Vous pouvez (ma Dame) estimer,
Quel joye à la Fille advenoit
Sachant que la Mere venoit :
Et quelle joye est advenue
A toutes deux à sa venue.
Si vous n'en sçavez rien, j'espere,
Qu'au retour du Roy vostre Pere
Semblable joye sentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.
Or selon que j'avoye envye,
Par eau jusques icy l'ay suyvie
Avecques mon bon Perroquet
Vestu de Vert, comme ung Bouquet
De Marjolaine. Et audict lieu
M'a suyvie mon Escurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robbe Tanée.
J'ay aussi pour faire le tiers
Amené Bure en ses Quartiers,
Qui monstre bien à son visage,
Que des trois n'est pas le plus sage.
Ce sont là des nouvelles nostres :
Mandez nous, s'il vous plaist, des vostres,
Et d'aultres nouvelles aussy :
Car nous en avons faulte icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous (s'il vous en souvient)
En quel estat il la laissa.
Des nouvelles de pardeçà,
Loyre est belle, et bonne Riviere,
Qui de nous revoir est si fiere,
Qu'elle en est enflée, et grossie,
Et en bruyant nous remercie.
Si vous l'eussiez donc abordée,
Je croy, qu'elle fust desbordée :
Car plus fiere seroit de vous,
Qu'elle n'a pas esté de nous :
Mais Dieu ce bien ne m'a donné,
Que vostre chemin adonné
Se soit icy : et fault que sente
Parmy ceste joye presente
La tristesse de ne vous veoir.
Joye entiere on ne peult avoir,
Tandis que l'on est en ce Monde :
Mais affin que je ne me fonde
Trop en Raison, icy je mande
A vous, et à toute la Bande,
Qu'Estienne ce plaisant Mignon
De la dance du Compaignon
(Que pour vous il a compassée)
M'a jà fait Maistresse passée,

De fine force (par mon Ame)
De me dire, tourne ma Dame.
Si tost qu'ensemble nous serons,
Si Dieu plaist, nous la danserons.
Ce temps pendant soit loing, soit pres,
Croiez que je suis faicte expres
Pour vous porter obeissance,
Qui prendra tousjours accroissance,
A mesure que je croistray :
Et sur ce la fin je mettray
A l'Escript de peu de value,
Par qui humblement vous salue
Celle, qui est vostre sans cesse
Jane de Navarre Princesse.

XXVI

A Monsieur le général Prevost
Je l'ay receu ton gracieux Envoy,
Trescher Seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct, que leu, et regardé
L'ay plusieurs fois, et si sera gardé
(Tout mon vivant) parmy toutes les choses,
Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
Que je crains perdre, et dont j'ay cure, et soing.
Ce tien Escript (certes) sera tesmoing
A tousjours mais de l'amytié ouverte,
Laquelle m'as de si bon cueur offerte,
Que la reçoÿ : et par ceste presente
De mesme cueur la mienne te presente.
Bien est il vray, que la tienne amytié
Passe en pouvoir la mienne de moytié :
Mais de retour, je t'offre le service,
Qui ne fault de faire son office,
En, et par tout, où voudras l'employer.
Et sur ce poinct voys ma Lettre ployer,
Pour me remettre aux choses ordonnées,
Que pour t'escire avoys abandonées.

XXVII

A Alexis Jure de Quiers en Piedmont
Amy Jure
Je te Jure,
Que desir,
Non loysir,
J'ay d'escire.
Or de dire,
Que tes Vers
Me sont vertz,
Durs, ou aigres,
Ou trop meigres,
Qui l'a dit,
A mesdit :
Toutesfoys

Je m'en voys
Dire en sens,
Que j'en sens.
Ton vouloir
Faict valoir
Tes Escriptz,
Que j'ay pris
En gré, comme
Si docte homme
Chastelain,
Ou Allain
Les eust faictz.
De leurs faictz
Sans reproches
Tu n'approches :
Mais il fault
Ton deffault
Raboter
Pour oster
Les gros noeudz,
Lours, et neufz
Du langage
Tout ramage :
Et que limes,
Quand tu rimes,
Tes Mesures,
Et Cesures.
Alors Maistre
Pourras estre,
Car ta veine
N'est point vaine :
Mais d'icelle
Le bon zelle
D'amytié
La moytié
Plus j'estime,
Que ta Rime :
Qui ung jour
A sejour
Sera faicte
Plus parfaicte.
Ce pendant
Actedant
Que te voye,
Je t'envoye
Jusque en France
Asseurance,
Que je quiers
Congnoissance
D'ung de Quiers.
XXVIII

A une Damoyselle malade

Ma Mignonne

Je vous donne

Le bon jour.

Le sejour

C'est prison :

Guerison

Recouvrez,

Puis ouvrez

Vostre porte,

Et qu'on sorte

Vivement :

Car Clement

Le vous mande.

Va friande

De ta bouche,

Qui se couche

En danger

Pour manger

Confitures :

Si tu dures

Trop malade,

Couleur fade

Tu prendras,

Et perdras

L'embonpoint.

Dieu te doint

Santé bonne

Ma Mignonne.

XXIX

A deux Damoyselles

Subscription

Sus Lettre, il fault que tu desloges :

Par toy saulver je pretendz

La nouvelle Espouse Bazauges,

Aussi Trezay, qui pert son temps.

Mes Damoyselles

Bonnes, et belles,

Je vous envoye

Mon feu de joye :

Si j'avois mieulx,

Devant voz yeux

Il seroit mis.

A ses Amis

Bien, tant soit cher,

Ne fault cacher.

Or est besoing,

Quand on est loing,

De s'entrescrire.

Cela faict rire,

Et chasse esmoy.

Ecrivez moy
Donc je vous prie :
Car l'Enfant crie,
Quand on luy fault.
S'il ne le vault,
Il le vaudra,
Et ne fault
D'estre à jamais
Tout vostre : mais
Dieu sçait combien
Il voudroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.
Ailleurs, ne là
Rien que cela
Il ne demande.
Me recommande.
XXX

A ceux, qui apres l'Epigramme du beau Tetin en feirent d'autres
Nobles Espritz de France Poëtiques,
Nouveaux Phebus surpassans les Antiques,
Grâces vous rendz, dont avez imité
Non ung Tetin beau par extremité,
Mais ung Blason, que je feis de bon zelle
Sur le Tetin d'une humble Damoiselle.
En me suivant vous avez blasonné :
Dont haultement je me sens guerdonné.
L'un de sa part, la Chevelure blonde :
L'autre le Cueur : l'autre la Cuisse ronde :
L'autre la Main descrite proprement :
L'autre un bel Oeil deschiffré doctement :
L'autre ung Esprit, cherchant les Cieulx ouvers :
L'autre la Bouche, où sont plusieurs beaulx Vers :
L'autre une Larme ; et l'autre a fait l'Oreille :
L'autre ung Sourcil de beaulté non pareille,
C'est tout cela qu'en ay peu recouvrer :
Et si bien tous y avez sceu ouvrer,
Qu'il n'y a cil, qui pour vray ne desserve
Ung Pris à part de la main de Minerve :
Mais du Sourcil la beaulté bien chantée
A tellement nostre Court contentée,
Qu'à son Autheur nostre Princesse donne
Pour ceste fois de Laurier la Couronne :
Et m'y consens, qui point ne le congnois,
Fors qu'on m'a dit, que c'est un Lyonnais.
O Saint Gelais creature gentile,
Dont le sçavoir, dont l'Esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honorée,
A quoy tient il, que ta Plume dorée
N'a fait le sien ? ce mauvais vent, qui court,
T'auroit il bien poulsé hors de la Court ?

O Roy Francoys, tant qu'il te plaira perds le,
 Mais si le perd tu perdras une Perle
 (Sans les susdictz Blasonneurs blasonner)
 Que l'Orient ne te sçauroit donner.
 Or chers Amys, par maniere de rire
 Il m'est venu volenté de descrire
 A contre poil ung Tetin, que j'envoye
 Vers vous, affin que suiviez ceste voye
 Je l'eusse painct plus laid cinquante fois,
 Si l'eusse peu : tel qu'il est toutesfois,
 Protester veulx, affin d'eviter noise,
 Que ce n'est point ung Tetin de Françoyse,
 Et que voulu n'ay la bride lascher
 A mes propos, pour les Dames fascher :
 Mais volentiers, qui l'Esprit exercite,
 Ores le Blanc, ores le Noir recite :
 Et est le Painctre indigne de louange,
 Qui ne sçait paindre aussi bien Diable, qu'Ange.
 Après la course il fault tirer la Barre :
 Apres Bemol il fault chanter Becarre.
 Là donc, Amys, celles, qu'avez louées,
 Mieulx, qu'on n'a dict, sont de beaulté douées :
 Parquoy n'entends, que vous vous desdiez
 Des beaulx Blasons à elles desdiez :
 Ains que chascun le Rebours chanter vueille,
 Pour leur donner encores plus grand fueille :
 Car vous sçavez qu'a Gorge blanche, et grasse,
 Le Cordon noir n'a point mauvaïse grâce.
 Là doncq, là doncq, poulez, faictes merveilles :
 A beaulx Cheveux, et à belles Oreilles,
 Faictes les moy les plus laidz, que l'on puisse :
 Pochez cest Oeil : fessez moy ceste Cuisse :
 Descrivez moy en stile espoventable
 Ung Sourcil gris : une Main detestable :
 Sus, à ce Cueur, qu'il me soit pelaudé,
 Mieulx que ne fut le premier collaudé :
 A ceste Larme, et pour bien estre escripte,
 Deschiffrez moy celle d'ung hipocrite :
 Quant à l'Esprit, paignez moy une Souche :
 Et d'ung Toreau le Mufle, pour la Bouche.
 Brief, faictes les si horribles à veoir,
 Que le grand Diable en puisse horreur avoir :
 Mais je vous prie, que chascun Blasonneur
 Veuillez garder en ses Escripitz honneur :
 Arriere motz, qui sonnent sallement,
 Parlons aussi des membres seulement,
 Que l'on peult veoir sans honte descouvers,
 Et des honteux ne soillons point noz Vers :
 Car quel besoing est il mettre en lumiere
 Ce, qu'est Nature à cacher coustumiere ?
 Ainsi fairez pour à tous agreer,

Et pour le Roy mesmement recreer
Au soing qu'il a de Guerre jà tissue,
Dont Dieu luy doit victorieuse issue :
Et pour le Pris, qui mieulx faire sçaura,
De verd Lierre une Couronne aura,
Et ung Disain de Muse Marotine,
Qui chantera sa louange condigne.

Chants divers

I

Le Chant de l'Amour fugitif, composé par Lucian, Auteur Grec, et translaté de Latin en Francoys par
Clement Marot : et ce commence en Latin
Perdiderat Natum Genitrix Cytheroea vagantem.
Advint ung jour, que Venus Cytherée,
Mere pour lors dolente, et explorée,
Perdit son filz, qui çà, et là volloit :
Et ainsi triste à haste s'en alloit
Par maint Carroy, par maint Canton ; et Place
Pour le chercher ; puis sus quelque Terrace,
Ou sus ung Mont eslevé se plantoit,
Et devant tous à haulte voix chantoit
Ce, que s'ensuit. Quiconques de bon vueil
M'enseignera ou au doigt, ou à l'oeil,
En quelle voye, ou devers quel costé
Mon Cupido fuiant s'es transporté,
Pour son loyer (qui faire le sçaura)
Ung franc baiser de Venus il aura.
Et si quelc'un Prisonnier le rameine,
La Mere lors envers luy plus humaine
Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
Quelcque aultre don par dessus le baiser.
Toy qui iras, affin que par tous lieux
Ce faulx Garson puisses congnoistre mieulx,
Je te diray vingt enseignes, et taches,
Que finement fault qu'en memoyre caches.
Blancheur aulcune en luy n'est evidente :
Son Corps est tainct de rougeur tresardente,
Ses Yeux perçans, qui de travers regardent,
Incessamment estincellent, et ardent :
Et son penser cauteleux, et frivolle
Jamais ne suit sa doulcette parolle.
Certainement le son de sa faconde
Passe en douceur le plus doulx Miel du Monde :
Mais le droit sens, et la cause effective
Correspond mal à sa voix deceptive.
Si en colere il se prend à monter,
Il porte ung cueur impossible à dompter :
Et de son Bec il sçait (tout au contraire)
Tromper, seduire, et en ses laz attraire
Les cueurs remplis d'aspre severité,
Sans que jamais confesse verité.
Certes il est Enfant plein de jeunesse,
Mais bien pourveu d'astuce, et de finesse.
Souvent se joue, et fait de l'inscient :
Mais en jouant tasche à bon escient
Faire son cas. Sur son dos outreplus
Pendent en ordre ungs Cheveux crespelus :

Et en sa Face, ayant fiere apparence,
 Jamais n'y a honte, ne reverence.
 Apres il a (si bien vous l'espiez)
 Petites Mains, avecques petiz Piedz :
 Mais toutesfoys en hault, ou bas endroict
 D'ung petit Arc tire fort long, et droict.
 Jadis frappa de Flesche, et Vireton,
 Jusque aux bas lieux le cruel Roy Pluton :
 Et des Enfers les Umbres, et Espritz
 Veirent leur Roy d'Amour vaincu, et pris,
 Lors que dedans son grand Char Stygieux
 Il emmena Proserpine aux beaulx yeux.
 Son corps ardant, enflambé de nature
 Il a tout nud, sans quelcque couverture,
 Mais le cueur cault, et courage qu'il porte,
 Se vest de maint, et variable sorte :
 Et d'avantage, en soubzlevant en l'Air
 Les membres siens, par ung subtil voller
 Aux Nymphes va, puis aux hommes descend :
 Et quand receu de bon gré il se sent,
 Son siege faict plus chault que feu de Pailles
 Au plus profond de leurs Cueurs, et Entrailles.
 Petit, et court est son arc amoureux :
 Mais le sien Traict mortel, et rigoureux
 Va de droict fil jusques au Firmament,
 Depuis qu'il est descoché fermement.
 Sur son Espaule ardente, et colorée
 Tu voirras pendre une Trousse dorée,
 Et au dedans ses pestiferes Traictz,
 Dont le cruel Abuseur plein d'attraictz
 A bien souvent faict mainte playe amere,
 Mesmes à moy, qui suis sa propre Mere.
 Griefve chose est tout ce, que j'ay dit ores,
 Mais voyci (las) plus griefve chose encores :
 Sa dextre main jecte, et darde ung Brandon,
 Qui brusle, et ard sans mercy, ne pardon
 Les pauvres Os. Brief, de son Chault extrême
 Il brusleroit le bruslant Soleil mesme.
 Si tu le peulx donc trouver, et attaindre,
 Et de Cordons à fermes noudz estraindre,
 Meine le moy estroitement lié.
 Et si vers toy se rend humilié,
 N'en prens mercy, quoy que devant toy fasse
 Tomber ses yeux larmes dessus sa Face.
 Garde toy bien, qu'en ce ne te deçoyves.
 Et se ainsi est, que sa Bouche aperçoyves
 Rian à toy, bien fault que tu recordes
 De n'ordonner, qu'on luy lasche les Cordes.
 Si par doulx motz te venoit incitant
 A te baiser, va cela evitant :
 Car (pour certain) en ses Levres habite

Mortel venin, qui cause mort subite.
Et si de franc, et liberal Visage
Il te promet des Dons à son usage,
C'est assavoir Flesches, et Arc Turquoy,
La Trousse paincte, et le doré Carquoy,
Fuy tous ces dons de nuisance, et reproche :
Ilz vont bruslant tout ce, que d'eulx s'approche.

II

Le Second Chant d'Amour fugitif, de l'invention de Marot

Le propre jour, que Venus aux yeux verts
Parmy le Monde alloit chantant ces Vers,
Desir de veoir, et d'ouir nouveaulté
Me fait courir après sa grand beaulté
Jusque à Paris. Quand fut en plain Carroy
Sus ung hault lieu se mist en bel arroy,
Monstrant en Face avoir cueur assez triste,
Ce neantmoins en Habitz cointe, et miste.
Lors d'une voix plus douce, et resonnante,
Que d'Orpheus la Harpe bien sonnante,
Chanta les Vers, que dessus desclarons,
Plus hault, et cler, que Trompes, et Clairons :
Dont maintes gens eut alors entour elle.
L'ung y couroit : l'autre en une Tournelle
Mettoit le nez : tous Peuples expanduz
Droit là se sont à la foulle renduz
Pour veoir Venus, et ouyr son parler.
Son cry finy, se fait mener par l'Aer
Dedans son Char avec ses Grâces belles
Soubz le conduit de douze Columbelles :
Ce qui donna grand admiration
Aux regardans de mainte Nation.
Or quand Venus eurent perdu de veue,
De là se part ceste Assemblée esmeue
A grands troupeaux. L'ung s'en va devisant
De son cher Filz, qu'elle a perdu, disant,
Pleust or à Dieu, qu'en Mer, ou Terre sceusse
Luy enseigner, affin que je receusse
Ung doulx baiser de sa Bouche riant.
Ha Cupido (disoit l'autre en criant)
Si te tenoys lié de Cordons maints,
Croyz, qu'à grand peine istroys hors de mes mains,
Que de ta Mere en beaulté l'oultre passe
N'eusse le don, qui le baiser surpasse.
Mais quant à moy, n'en eu aulcun desir,
Car qu'ay je affaire aller chercher plaisir,
Qui soit compris en Venus la Deesse,
Veu que en Pallas gist toute ma liesse ?
Ainsi me teu ; en contemplant la geste
Des gens raviz d'ung tel regard celeste :
Entre lesquelz vey à part une Tourbe
D'hommes pieux, ayant la Teste courbe,

L'oeil vers la Terre en grand Cerimonye,
 Pleins (à le veoir) de dueil, et agonie,
 Disant à eulx mondanités adverses,
 Et en habitz monstrans Sectes diverses.
 L'ung en Corbeau se vest pour triste signe :
 L'autre s'habille à la façon d'un Cigne :
 L'autre s'accoustre ainsi qu'ung Ramoneur :
 L'autre tout gris : l'autre grand Sermonneur
 Porte sur soy les couleurs d'une Pie
 (O bonnes gens) pour bien servir d'Espie.
 Que diray plus ? Bien loger sans danger,
 Dormir sans peur, sans coust boyre, et manger,
 Ne faire rien, aulcun mestier n'apprendre,
 Riens ne donner, et le bien d'aultruy prendre,
 Gras, et puissant, bien nourry, bien vestu,
 C'est (selon eulx) pauvreté, et vertu.
 Aussi (pour vray) il ne sort de leur Bouche
 Que motz succez : quand au Cueur je n'y touche :
 Mais c'est un Peuple à celluy ressemblant,
 Que Jan de Mehun appelle Faulxsemblant,
 Forgeant abus dessoubz Religion.
 Incontinent que ceste Legion
 (Selon le cry de Venus) sent, et voyt,
 Que Cupido le Dieu d'Amours avoit
 Prins sa vollée, ainsi que ung vagabond,
 Chascun pensa de luy donner le bond.
 Si vont querir Libelles Sophistiques,
 Corps enchassez, et Bulles Papistiques,
 Et là dessus vouerent tous à Dieu,
 Et au Patron de leur Couvent, et Lieu,
 De Cupido lyer, prendre, et estraindre,
 Et son pouvoir par leurs Oeuvres contraindre,
 Plus pour loyer Celeste en recevoir,
 Que pour amour, qu'en Dieu puissent avoir.
 Voilà, comment par voyes mal directes
 Les presumans, outrecuydées Sectes
 Seures se font d'avoir de Dieu la grâce,
 Et de garder chose que humaine race
 Ne peult de soy. Or se sont ilz espars
 De Chrestienté aux quatre Coings, et Pars
 Tous en propos de Cupido happer.
 Et que ainsi soit, affin que d'eschapper
 Ne trouve lieu, ne façon, s'il est pris,
 Aulcuns d'iceulx par serment entrepris
 Portent sur eulx de Cordes à gros noudz
 Pour luy lyer Jambes, Piedz, et Genoulx.
 Et sur ce poinct prendra repos ma Muse,
 Ne voulant plus qu'à ce propos me amuse :
 Ainsi que je pense à dresser aultre compte,
 En concluant que cestuy cy racompte,
 A qui aura bien compris mon Traicté,

Dont proceda le Veu de Chasteté.

III

Le Chant des Visions de Petranque, translaté de Italien en François

Ung jour estant seulet à la Fenestre
Vy tant de cas nouveaulx devant mes yeux
Que d'en tant veoir fasché me convint estre.
Si m'apparut une Bische à Main dextre
Belle pour plaire au souverain des Dieux.
Chassée estoit de deux Chiens envieus,
Ung Blanc, ung Noir, qui par mortel effort
La gente Beste aux flans mordoient si fort,
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menée
Cheoir soubz ung Roc. Et là la cruaulté
De Mort vainquit une grande beaulté,
Dont soupirer me fait sa destinée.
Puis en Mer haulte ung Navire advisoie,
Qui tout d'Hebene, et blanc Yvoire estoit,
A Voyles d'or, et à Cordes de Soye :
Doux fut le Vent, la Mer paisible, et coye,
Le Ciel par tout cler se manifestoit.
La belle Nef pour sa charge portoit
Riches Tresors : mais tempeste subite
En troublant L'air, ceste Mer tant irrite,
Que la Nef hurte ung Roc caché soubz l'onde.
O grand fortune, ô crevecueur trop grief,
De veoir perir en ung moment si brief
La grand richesse à nulle aultre seconde.
Après je vy sortir divins Rameaulx
D'ung Laurier jeune en ung nouveau Boscage,
Et me sembla veoir ung des Arbrisseaulx
De Paradis, tant y avoit d'Oyseaulx
Diversement chantans à son Umbrage.
Ces grands delictz ravirent mon courage :
Et ayant d'oeil fiché sur ce Laurier,
Le Ciel entour commence à varier,
Et à noircir : dont la Fouldre grand erre
Vint arracher cestuy Plant bien heureux,
Qui me faict estre à jamais langoreux,
Car plus telle ombre on ne recouvre en Terre.
Au mesmes Boys sourdoit d'ung vif Rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement :
De ce lieu frays, tant excellent, et cher
N'osoient Pasteurs, ne Bouviers approcher,
Mais mainte Muse, et Nymphes seulement,
Qui de leurs voix accordoient doucement
Au son de l'eau. Là j'assis mon desir :
Et lors que plus je y prenoys de plaisir,
Je vy (helas) de Terre ouvrir ung Gouffre,
Qui la Fontaine, et le lieu devora :
Dont le mien cueur grand regret encor a,
Et y pensant, du seul penser je souffre.

Au Boys je vy ung seul Phenix portant
 Aesles de pourpre, et le Chef tout doré :
 Estrange estoit, dont pensay en l'instant
 Veoir quelcque corps celeste, jusque à tant,
 Qu'il vint à l'Arbre en pieces demouré,
 Et au Ruisseau, que Terre a devoré.
 Que diray plus ? Toute chose enfin passe.
 Quand ce Phenix vit les Rameaux par place,
 Le Tronc rompu, l'eau seiche d'aultre part,
 Comme en desdaing, de son Bec c'est feru,
 Et des Humains sur l'heure disparu :
 Dont de pitié, et d'Amour mon cueur ard.
 En fin je vy une Dame si belle,
 Qu'en y songeant tousjours je brusle, et tremble :
 Entre herbe, et fleurs pensive marchoit elle,
 Humble de soy, mais contre Amour rebelle :
 Et Blanche Cotte avoit, comme il me semble,
 Faincte en tel art, que Neige, et Or ensemble
 Sembloient meslez : mais en sus la Ceinture
 Couverte estoit d'une grand Nue obscure,
 Et au Tallon ung Serpenteau la blesse,
 Dont languissoit, comme une fleur cueillie :
 Puis assurée en liesse est saillie.
 Las rien ne dure au Monde, que tristesse.
 O Chanson mienne, en tes conclusions
 Dy hardiment, ces six grands Visions
 A Monseigneur donnent ung doulx desir
 De briefvement soubz la terre gesir.

IV

Chant nuptial du Mariage de Madame Renée Fille de France, et du Duc de Ferrare
 Qui est ce Duc venu nouvellement
 En si bel ordre, et riche à l'avantage ?
 On juge bien à le veoir seulement,
 Qu'il est yssu d'excellent Parentage.
 N'est ce celluy, qui en florissant aage
 Doibt espouser la Princesse Renée ?
 Elle en sera (ce pensé je) estrenée :
 Car les haultzboys l'ont bien chanté anuict,
 Et d'ung accord, et tous d'une allenée
 Ont appelé la bienheureuse Nuict.
 O Nuict, pour vray, si es tu bien cruelle,
 Et tes exces nous sont tous apparens :
 Tu viens ravir la Royale Pucelle
 Entre les bras de ses propres Parens :
 Et qui plus est, tu la livres, et rends
 Entre les mains d'ung ardant, et jeune Homme.
 Que feirent pis les Ennemis à Romme,
 N'a pas long temps par pillage empirée ?
 Or de rechef ; cruelle je te nomme :
 Pourquoi es tu doncques Nuict désirée ?
 Je me desdy, tu n'es point Nuict cruelle,

Tes doux effectz nous sont tous apparens :
 Tu prens d'amour, et de gré la Pucelle
 Entre les Mains de ses nobles Parens :
 Et qui plus est, deux Cueurs en ung tu rends
 En chaste Lict soubz nuptial affaire :
 Ce qu'aulture Nuyct jamais n'auroit sceu faire.
 Brief, ta puissance est grande, et point ne nuict,
 Ce que tu fais, on ne sçauroit deffaïre :
 O trespuissante, et bienheureuse Nuict.
 Fille de Roy, Adieu ton Pucelage :
 Et toutesfoys tu n'en doibs faire pleurs,
 Car le Pommier, qui porte bon fructage,
 Vault mieulx, que cil, qui ne porte que Fleurs.
 Roses aussi de diverses couleurs,
 S'on ne les cueult, sans proffiter perissent :
 Et s'on les cueult, les cueillans les cherissent,
 Prisans l'odeur, qui d'elles est tirée.
 Si de toy veulx, que fruitcs odorans yssent,
 Fuir ne fault la Nuict tant désirée.
 Et d'aulture part ta Virginité toute
 Ne t'appartien. En quatre elle est partie :
 La Part premiere elle est au Roy (sans doubte)
 L'autre à Madame est par droit departie :
 La Soeur du Roy a la tierce Partie :
 Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droitz
 A ton Mary : veulx tu combatre à troys,
 Troys (pour certain) qui en valent bien huict ?
 Certes je croy que plustost tu vouldroys,
 Que desjà fust la bienheureuse Nuict.
 Ta douce Nuict ne sera point obscure :
 Car Phebé lors plus, que Phebus, luira :
 Et si Phebé a de te veoir grand cure,
 Jusque à ton Lict par les Vitres ira :
 Venus aussi la Nuict esclercira,
 Et Vesperus, qui sur le Soir s'enflamme :
 Hymeneus, qui faict la Fille Femme,
 Et chaste Amour aux Nopces preferée
 Te fourniront tant d'amoureuse flamme,
 Qu'ilz feront Jour de la Nuict désirée.
 Vous qui soupez, laissez ces tables grasses.
 Le manger peu, vault mieulx pour bien dancer.
 Sus, Aulmosniers, dictes vistement Grâces,
 Le Mary dict, qu'il se fault avancer.
 Le jour luy fasche, on le peult bien penser.
 Dames dancez : et que l'on se deporté
 (Si m'en croyez) d'escouter à la Porte,
 S'il donnera L'assault sur la Minuict.
 Chault appetit en telz lieux se transporte :
 Dangereuse est la bienheureuse Nuict.
 Dancez, ballez, solennisez la Feste
 De celle, en qui vostre amour gist si fort.

Las qu'ay je dit ? qu'est ce, que j'admoneste ?
Ne dancez point, soyez en desconfort.
Elle s'en va : Amour par son effort
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, Amys, et longue congnoissance,
Pour son Espoux suivre jour, et serée.
O noble Duc pourquoy t'en vas de France,
Ou tu as eu la Nuict tant désirée ?
Duchesse (helas) que fais tu ? Tu delaisse
Ung peuple entier pour l'amour d'ung seul Prince :
Et au partir en ta place nous laisses
Triste regret, qui noz cueurs mord, et pince.
Or va donc veoir ta Ducalle Province.
Ton peuple jà de dresser se soucie
Arc triumphal, Theâtre, et Facecie
Pour t'acueillir en honneur, et en bruyt.
Bien tost y soit ta Ceincture accourcie
Par une bonne, et bienheureuse Nuict.

V

Chant Royal de la Conception nostre Dame
Dedans Syon au Pays du Judée
Fut un debat honneste suscitè
Sur la beaulté des Dames collaudée
Diversement par ceulx de la Cité :
Et sans faveur de Maison, ne de Race
Fut dit, que celle ayant le plus de grâce,
Seroit plus belle. Or sommes hors de peine
(Dit lors quelc'un) car Marie en est pleine,
Pleine en sa Forme, et pleine en ses Espritz.
Que ce Proces doncques plus on ne meine :
Seule merite entre toutes le Pris.
Ceste Sentence à son honneur vuydée
Maintes en mist en grand perplexité,
Qui pour envie, et gloire oultrecuydée
Nouveau debat contre elle ont excitè
A leurs honneurs veullent qu'on satisfasse :
Si ont requis, que chanter on la fasse,
Disant qu'elle a l'Organe mal sereine,
Parquoy n'estoit en vertus souveraine.
Brief, de la voix toutes ont entrepris
La surpasser d'aultant, que la Sereine
Seule merite entre toutes le Pris.
Lors chascune a sa Chanson recordée
D'ung Estomac par froit debilité,
Mais ceste Vierge en voix mieulx accordée
Que Orgues, ne luz, chanta ce beau Dicté :
Brunette suis, mais belle en Cueur, et Face,
Et si en tout toutes aultres j'efface.
Ce bien m'a faict la puissance haultaine
Du Dieu d'aymer, qui de sa Court loingtaine
M'est venu veoir, d'ardante Amour espris.

Doncques (non moy) mais sa bonté certaine
Seule merite entre toutes le Pris.
La voix, qui est de ce corps procedée,
Perça d'Enfer l'orde concavité :
Des neuf Cieulx a la haulteur exceedée
Par son Hault ton, plein de suavité :
Qui fut ouy au Monde en toute place :
Mort endormit ; Dormantz plus froitz que glace
A resveillez : pauvre Nature humaine
Gisant au Lict se lieve, et se pourmaine
Du grand soulas qu'en ceste voix a pris :
Certainement qui tel bien luy ameine,
Seule merite entre toutes le Pris.
Lors l'Assistance en raison bien fondée
Sur champ conclud (et conclud verité)
Qu'impossible est telle voix redondée
Estre Organe ayant impurité :
Mesmes Envie à la fin s'accorde à ce,
Et refrainit à ce Chant son audace
Mieux que Pluton sa fureur inhumaine
Au chant d'Orphée en l'inferral Dommaine
Donc Estomachz de froidure surpris,
Quand chanterez, chantez Marie saine
Seule merite entre toutes le Pris.
Envoy
Le divin Verbe est la voix, et alaine,
Qui proceda d'organe non vilaine,
C'est de Marie, où tous biens sont compris
Dont de rechef ce Refrain je rameine,
Seule merite entre toutes le Pris.

VI

Chant Pastoral, en forme de Ballade à Monsieur le Cardinal de Lorraine, qui ne pouvoit ouyr nouvelles de Michel Huet Parisien son Joueur de Flustes le plus souverain de son temps

N'y pense plus, Prince, n'y pense mye,
Si de Michel n'es ores visité,
Car le Dieu Pan, et Syringue s'Amye
Ce moys d'Avril ont ung pris suscité
Et ont donné sur ung des Montz d'Archade
Au mieulx disant de la Fluste une aulbade
La Fluste d'or, neuf pertuis contenant.
Tytire y court, Mopsus s'y va trainant,
Et Corydon a le chemin apris,
Chascun y va, pour veoir, qui maintenant
Du jeu de Fluste emportera le pris.
Lors ton Michel n'a eu teste endormie,
Ains est couru veoir la solennité
Et a sonné sa Fluste, et Chalemye,
Tout à ton loz, honneur, et dignité.

Incontinent que toute la Brigade
Son Armonie ouyt soubz la Fueillade,
Pan se teut coy merveilles se donnant :
Dont chascun va sa Fluste abandonnant,
Et soubz la sienne à dancier se sont pris,
Disant entre eulx, ce François resonnant
Du jeu de Fluste emportera le Pris.
Pan (en effet) eut la Face blesmie,
Et sur Michel se monstra despité :
Si doubterois, que de peur d'infamie
Du hault du Mont ne l'eust precipité,
Car ung hault Dieu de dueil trop est malade,
Quand un Mortel le surmonte, et degrade.
Mais Pan, qui t'ayme, est assez souvenant,
Qu'ung tel'Ouvrier est propre, et advenant
A toy, qui es recueil des bons Espritz :
Dont reviendra, et en s'en revenant
Du jeu de Fluste emportera le Pris.
Prince Lorrain, par vertu consonnant
A bons subjects, ton Michel bien sonnont
Plus pour l'honneur, qui est en toy compris,
Que pour monstret, qu'il n'est point aprenant,
Du jeu de Fluste emportera le Pris.

VII

Chant de joye composé la Nuict qu'on sceut les nouvelles de la venue des Enfans de France retournant des
Hespaignes
Ilz sont venuz les Enfans desirez,
Loyaulx François, il est temps, qu'on s'appaise.
Pourquoy encor pleurez, et souspirez ?
Je l'entends bien, c'est de joye, et grand ayse,
Car Prisonniers (comme eulx) estiez aussi.
O Dieu tout bon, quel Miracle est cecy ?
Le Roy voyons, et le Peuple de France
En liberté : et tout par une Enfance,
Qui prisonniere estoit en fortes Mains.
Or en est hors : c'est triple delivrance.
Gloire à Dieu seul, Paix en Terre aux Humains.
Nouvelle Royne (ô que vous demourez)
Sentez vous point de loing nostre mesaise ?
Sus Peuple, sus, voz Quantons decorez
De divers jeux. Est il temps qu'on se taise ?
De voz Jardins arrachez le Soucy,
Et qu'il n'y ayt gros Canon racourcy,
Qui ceste nuict ne bruie par oultrance
Signifiant, que Guerre avec Souffrance
Part, et s'en va aux Enfers inhumains :
Et puis chantez en commune accordance,
Gloire à Dieu seul, Paix en Terre aux Humains.
Sotz Devineurs voz Livres retirez :
Tousjours faisiez la nouvelle mauvaise :
Mais Dieu a bien voz propos revirez,

Tant que menti avez, ne vous desplaise.
Heureux Baron noble Montmorancy
Ce qu'en as faict (il le fault croyre ainsi)
Est du grand Maistre ouvrage sans doubtaunce.
Conseil François, [croy] qu'en ceste alliance [quoy]
N'eussent mieulx faict les tressages Rommains :
Ne dictes pas, que c'est vostre puissance.
Gloire à Dieu seul, Paix en Terre aux Humains.
Prince Royal, ma terrestre esperance,
Si le plaisir de ceste delivrance
Voulez peser contre les travaux maintz,
Droicte sera (ce croy je) la Balance.
Gloire à Dieu seul, Paix en Terre aux Humains.

VIII

Chant Royal Chrestien
Qui ayme Dieu, son Regne, et son Empire,
Rien desirer ne doibt, qu'à son honneur,
Et toutesfois l'Homme tousjours aspire
A son bien propre, à son aise, et bon heur,
Sans adviser si point contemne, ou blesse
(En ses desirs) la divine Noblesse.
La plus grand Part appete grand avoir :
La moindre Part soubhaicte grand sçavoir :
L'autre desire estre exempte de blasme :
Et l'autre quiert (voulant mieulx se pourvoir)
Santé au Corps, et Paradis à l'Ame.
Ces deux soubhaictz contraires on peult dire,
Comme la Blanche, et la Noire couleur :
Car Jesuchrist ne promect par son Dire
Cà bas aux siens, qu'Ennuy, Peine, et Douleur
Et d'aultre part (repondez moy) qui est ce,
Qui sans mourir aux Cieulx aura liesse ?
Nul pour certain. Or fault il concepvoir,
Que Mort ne peult si bien nous decepvoir,
Que de douleur ne sentions quelcque dragme.
Par ainsi semble impossible d'avoir
Santé au Corps, et Paradis à l'Ame.
Doulce Santé mainte amertume attire :
Et peine au Corps, est à l'Ame douceur :
Les Bienheureux, qui ont souffert martire,
De ce nous font tesmoignage tout seur.
Et si l'Homme est quelcque temps sans destresse,
Sa propre Chair sera de luy Maistresse,
Et destruira son Ame (à dire veoir)
Si quelcque ennuy ne vient ramentevoir
Le pauvre Humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
En luy disant : Homme, penses tu veoir
Santé au Corps, et Paradis à l'Ame ?
O doncques, Homme, en qui santé empire,
Croy, que ton mal d'ung plus grand est vainqueur.
Si tu sentoys de tous tes maulx le pire,

Tu sentiroys Enfer dedans ton cuer.
 Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
 Tes petitz maulx, sachant que ta foiblesse
 Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
 Et que aussi tost que de l'appercevoir
 Tu perirois comme Paille en la flame,
 Sans nul espoir de jamais recepvoir
 Santé au Corps, et Paradis à l'Ame.
 Certes plustost ung bon Pere desire
 Son Filz blessé, que Meudrier, ou Jureur
 Mesmes de verge il le blesse, et dessire,
 Affin qu'il n'entre en si lourde fureur :
 Aussi quand Dieu Pere celeste oppresse
 Ses chers Enfans, sa grand bonté expresse
 Faict lors sur eulx eaue de grâce pleuvoir,
 Car par tel peine à leur bien veult prevoir
 A ce qu'Enfer en fin ne les enflame,
 Leur reservant (oultre l'Humain debvoir)
 Santé au Corps, et Paradis à l'Ame.
 Prince Royal, quand Dieu par son pouvoir
 Faira les Cieulx, et la Terre mouvoir,
 Et que les Corps sortiront de la Lame,
 Nous aurons tous ce bien, c'est assavoir
 Santé au Corps, et Paradis à l'Ame.

IX

Chant Royal dont le Roy Bailla le Refrain
 Prenant repos dessoubz ung vert Laurier,
 Apres travail de noble Poësie,
 Ung nouveau songe assez plaisant l'autrehier,
 Se presenta devant ma fantasie
 De quatre Amans fors melencolieux,
 Qui devers moy vindrent par divers lieux :
 Car le premier sortir d'ung Boys j'advise :
 L'autre d'ung Roc : celluy d'apres ne vise
 Par où il va : L'aultre saulte une Claye :
 Et si portoient (tous quatre) en leur Devise,
 Desbender l'Arc ne guerist point la Playe.
 Le Premier vint tout pasle me prier
 De luy donner confort par courtoisie.
 Poursuivant, suis (dit il) dont le crier
 N'est point ouy d'une, que j'ay choysie.
 Elle a tiré de l'Arc de ses doux yeux
 Le perçant Traict, qui me rend soucieux,
 Me respondant (quand de moy est requise)
 Que n'en peult mais, et sa beaulté exquise
 De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye :
 Mais pour absence en oubly n'est pas mise :
 Desbender l'Arc ne guerist point la Playe.
 L'autre disoit au rebours du Premier,
 J'ay biens assez, et ne me ressasie :
 Car Servant suis de jouir coustumier

De la plus belle et d'Europe, et d'Asie.
Ce neantmoins Amour trop furieux
D'elle me faict estre plus curieux,
Qu'avant avoir la jouyssance prise,
Ainsi je suis du feu la flamme esprise,
Qui plus fort croist, quand estaindre on l'essaye,
Et congnoys bien, qu'en amoureuse emprise
Desbender l'Arc ne guerist point la Playe.
Après je vy d'aymer ung vieil Routier,
Qui de grand cueur soubz puissance moysie
Chanta d'Amours ung couplet tout entier,
Louant sa Dame, et blasmant Jalousie :
Dont les premiers ne furent envieux :
Bien luy ont dit, Vieil Homme entre les Vieulx,
Comment seroit ta pensée surprise
D'aucun amour, quand le temps, qui tout brise,
T'a desnué de ta puissance gaye ?
J'ay bon vouloir (respond la Teste grise)
Desbender l'Arc ne guerist point la Playe
D'ung Rocher creux saillit tout au dernier
Une Ame estant de son Corps dessaisie,
Qui ne vouloit de Charon Nautonnier
Passer le Fleuve. O quelle frenesie !
Aller ne veult aux Champs delicieux,
Ains veult attendre au grand Port Stigieux
L'Ame de celle, où s'amour est assise,
Sans du venir sçavoir l'heure precise
Lors m'esveillay, tenant pour chose vraye,
Que, puis qu'amour suit la Personne occise,
Desbender l'Arc ne guerist point la Playe.
Prince, l'Amour ung Querant tyrannise :
Le Jouissant cuide estaindre, et attise :
Le Vieil tient bon : et du Mort je m'esmaye.
Jugez, lequel dit le mieulx sans faintise,
Desbender l'Arc ne guerist point la Playe.

X

Chant Nuptial du Roy d'Escoce, et de Madame Magdelene Première Fille de France
Celluy matin, que d'habit nuptial
Le Roy d'Escoce ornoit sa beaulté blonde,
Pour espouser du sceptre Livial
La Fille aînée, où tant de grâce abonde,
Vous eussiez veu de Peuples un grand Monde,
Qui de sa Chambre au sortir l'attendoient,
Et çà, et là mille autres à la ronde,
Qui à la file avec eux se rendoient.
Tandis les Mains des Nobles gracieuses
De pied en cap richement l'ont vestu :
Son Corps luisoit de Pierres precieuses,
Moins toutesfoys, que son cueur de Vertu :
De Musq d'eslite avec Ambre batu
Parfumé ont son vestement propice :

Puis luy ont ceint son fort Glaive pointu,
 Dont il sçait faire et la Guerre, et Justice.
 Ainsy en poinct de sa Chambre depart
 Pour s'en aller rencontrer Magdelene :
 De beaulté d'homme avoit plus grande part,
 Que le Troyen qui fut espris d'Helene :
 Si qu'au sortir sa beaulté souveraine
 Les regardans resjouist tout ainsi,
 Que le Soleil, quand à l'Aulbe seraine
 Sort d'Orient pour se monstrier icy.
 Vien, Prince, Vien : la Fille au Roy de France
 Veult estre tienne, et ton Amour poursuyt :
 Pour toy s'est mise en Royale ordonnance,
 Au Temple va, grand Noblesse la suyt :
 Maint Dyamant sur la teste reluit
 De la Brunette : et ainsi atournée
 Son tainct pour vray semble une clere Nuict,
 Quand elle est bien d'Estoilles couronnée
 Brunette elle est : mais pourtant elle est belle,
 Et te peult suivre en tous lieux, où iras,
 En chaste Amour. Danger fier, et rebelle
 N'y a que voir. D'elle tu jouyras :
 Mais s'il te plaist, demain tu nous diras,
 Lequel des deux t'a le plus grief esté
 Ou la longueur du Jour, que desiras,
 Ou de la Nuict la grand briefveté.
 La Fille du plus grand Roy du Monde
 Elle est à toy L'Eternel tout puissant,
 Avant le Ciel, avant la Terre, et l'Onde,
 Te destina d'elle estre jouissant,
 Affin que d'elle, et de toy soit yssant
 Immortel noeud d'amytie indicible
 Entre le Sceptre Escossois florissant,
 Et le François par aultres invincible.
 Fille de Roy mes propos adresser
 A toy je veulx : escoute moy donc ores.
 Je t'adverty, qu'il te convient laisser
 Freres, et Soeur, Pere, et Pays encores
 Pour suivre cil, que celluy Dieu, qu'adores,
 Par sa Parolle a joint avecques toy,
 Te commandant, que l'aymes, et l'honores
 Tu le sçay bien, mais je le ramentoy
 Or suy le donc : jà te sont preparez
 Cent mil honneurs là, où fault que tu vois
 D'Escosse sont tous ennuyes separez,
 Trompes, Clerons y menent doulces noises :
 Mesmes là bas les Nymphes Escossoises
 Avec grand joye attendent ton venir,
 Et vont disant, qu'elles seront Françoyes
 Pour le grand bien, qui leur doibt advenir.
 Va doncques. Non, ne vueilles nous priver

Encor si tost de ta noble presence :
Attens ung peu, laisse passer l'Yver,
Car assez tost sentirons ton absence.
Vent contre Vent se bat par insolence,
Printemps viendra, qui les fera ranger :
Lors passera la Mer sans violence,
Et ne craindrons, que tu soy en danger.
Et si voirras des Dieux de mainte forme :
Comme Egeon monté sur la Balaine.
Doris y est, Protheus s'i transforme,
Triton sa Trompe y sonne à forte alaine.
Au fons de l'eau sont ores sur l'Araine :
Mais si attens le Printemps, ou l'Esté,
Tous sortiront hors de la Mer seraine
Pour saluer ta Haulte Majesté.
Sur le beau Temps ainsi tu partiras,
Et en ton lieu regretz demoureront :
A Dieu dirons, à Dieu tu nous diras,
Dont te doux yeux sur l'heure pleureront :
Mais en chemin ce Larmes secheront
Au nouveau feu d'Amour bien establee :
Nos cueurs pourtant point ne s'en fascheront,
Pourveu que point le tien ne nous oublie.
Si prions Dieu, noble Royne d'Escosse,
Qu'au Temps nouveau vienne ung nouveau danger :
C'est qu'il te faille icy demourer grosse,
Pour si à coup de nous ne t'estranger.
A ce propos bien te doibs alleger,
Car pour Parens ; qu'icy tu abandonnes,
Enfans auras, Enfants pour abreger,
Qui porteront et Sceptre, et Couronnes.

XI

Cantique à la Deesse Santé, pour le Roy malade

Doulce Santé de langueur ennemye,
De Jeux, de Rys, de tous Plaisirs amye,
Gentil resveil de la force endormie,
Doulce Santé,
Soit à ton los mon Cantique chanté,
Car par toy est l'Aise doux enfanté :
Par toy la Vie en Corps aggravanté
Est restaurée.
Tu es des Vieulx, et Jeunes adorée,
Richesse n'est, tant que toy, désirée :
De rien, fors toy, la Personne empirée
Ne se souvient.
Et aussi tost que ta presence vient,
Paleur s'enfuit, couleur vive revient :
Mesmes la Mort fuir du lieu convient,
Où tu arrives.
Les vieilles gens tu rends fortes, et vives :
Les jeunes gens tu fais recreatives,

A Chasse, à Vol, à Tournoys ententives,
Et Esbatz maintcz.
O doulx Repos, nourrice des Humains,
Bien doibt chascun te invocquer jointctes Mains,
Veu que sans toy les ennuyz inhumains
Nous precipitent.
Veu que sans toy en la Terre n'habitent
Les Dieux rians, qui à plaisir invitent :
Ains tous faschez s'en vont, et se despitent,
Si tu n'y viens.
Vien donc icy, ô source de tous biens,
Vien veoir François le bien aymé des siens,
Vien, fusses tu aux Champs Elisiens,
Ou sur les Nuës.
Tu recevras cent mille bien venues
Des Princes haultz, et des Tourbes menues,
Qui sont du bras de François soustenues
Roy couronné.
Las au besoing tu l'as abandonné,
Et s'est mon cueur maintesfois estonné,
Comment d'un corps de grâces tant orné
Tu t'es bougée.
Ou peulx tu estre ailleurs si bien logée ?
Revien secours de Nature affligée :
Si te sera toute France obligée
Moult grandement.
Puis d'ung tel Roy (apres l'amendement)
Tu recevras les grâces meritoires,
Et auras par à l'honneur mesmement
De ses futurs Triumphes, et Victoires.

XII

Chant de May

En ce beau Moys delicieux
Arbres, Fleurs, et Agriculture,
Qui durant l'Yver soucieux,
Avez esté en Sepulture,
Sortez, pour servir de pasture
Aux Troupeaulx du plus grand Pasteur :
Chacun de vous en sa nature
Louez le nom du Createur.
Les Servans d'Amour furieux
Parlent de l'Amour vaine, et dure :
O vous vrays Amans curieux
Parlez de l'Amour sans laydure :
Allez aux Champs sur la Verdure
Ouyr l'Oyseau parfaict Chanteur :
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Createur.
Quant vous verrez rire les cieulx
Et la terre en sa floriture,
Quant vous verrez devant voz yeux

Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grant forfaiture
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle creature,
Louez le nom du Createur.
Prince pensez, veu la facture,
Combien puissant est le Facteur :
Et vous aussi mon Escripiture
Louez le nom du Createur.

XIII

Chant de May, et de Vertu
Voulientiers en ce Moys icy,
La Terre mue, et renouvelle :
Maintz Amoureux en sont ainsi,
Subjectz à faire Amour nouvelle
Par legiereté de Cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contentz :
Ma façon d'Aymer n'est pas telle,
Mes Amours durent en tout temps.
N'y a si belle Dame aussi,
De qui la beaulté ne chancelle :
Par Temps, Maladie, ou Soucy
Laydeur les tire en sa Nasselle :
Mais rien ne peult enlaydir celle,
Que servir sans fin je pretendz :
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes Amours durent en tout temps.
Celle, dont je dis tout cecy,
C'est Vertu la Nymphé éternelle,
Qui au Mont d'Honneur esclercy
Tous les vrays Amoureux appelle :
Venez Amantz, venez (dit elle)
Venez à moy, je vous attendz.
Venez (ce dit la Jouvencelle)
Mes Amours durent en tout temps.
Prince fais Amye immortelle,
Et à la bien aymer entens :
Lors pourras dire sans cautelle,
Mes Amours durent en tout temps.

XIV

Chant de folie, de l'origine de Villemanoche
Les Pichelins par le Monde expanduz,
Sont de si hault, et si loing descenduz,
Qu'à peine a l'on sceu trouver la Racine,
Ne ung Rameau de si brave Origine :
Mais Dieu voulant, qu'ilz ne fussent periz,
A esveillé les joyeux Esperitz
De l'ung d'entre eulx, nommé Villemanoche :
Qui tout ainsi que l'on rompt une Roche,
Pour trouver l'eau, qui dessoubz est cachée,
Ainsi il a sa race tant cherchée ;

En se rompant Entendement, et Corps,
Qu'il l'a trouvée en Livres tous d'accords
Livres, mais quelz ? Livres tresauthentiques,
Vieux, et usez de force d'estre Antiques,
Lesquelz il a à grand peine trouvez,
Leuz, et releuz, volvez, et revolvez :
Si vieux (de faict) les a voulu eslire,
Que nul, fors luy, oncques n'y sceut rien lire.
Il a trouvé ses grands Predecesseurs
Preux, et hardys, comme leurs Successeurs :
Dont l'une part reside en Germanie,
Et la pluspart plusieurs Regnes manie.
Il a trouvé à force de chercher,
Que ses Parens sceurent si bien prescher,
Non pas prescher, mais si bien harenguerent,
Qu'a nostre loy Infideles rengerent.
Et de ceulx là on veoit par consequence
Villemanoche avoir leur eloquence :
Car luy estant vestu de longue Togue
Sçait haranguer tout seul en Dyalogue :
Et s'il avoit la Robbe courte prise,
Lors, on voirroit qu'il seroit d'entreprise,
Et qu'il seroit semblable de prouesse
A ses Ayeulx, comme il est de sagesse.
Or est ainsi (helas) qu'il nous appert,
Que par deçà ceste Race se pert,
Si cestuy ci n'est joinct par mariage
En noble lieu : qui seroit grand dommage.
O Pichelin tu desserz, qu'on t'allie
En lieu Royal. O superbe Italie
Tu es enflée au nom des Crivelins,
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
Vive (dis tu) la Case Criveline,
Mais en tous lieux vive la Picheline.

Le Cymetiere

I

De la Royne Claude
Cy gist envers Claude Royne de France,
Laquelle avant que Mort luy fait oultrance
Dit à son Ame (en gettant larmes d'Oeil)
Esprit lassé de vivre en peine, et dueil,
Que veulx tu plus faire en ces basses Terres ?
Assez y as vescu en pleurs, et Guerres,
Va vivre en paix au Ciel resplendissant,
Si complairas à ce corps languissant.
Sur ce fina par Mort, qui tout termine,
Le Lys tout blanc, la toute noire Hermine,
Noire d'ennuy, et blanche d'innocence.
Or vueille Dieu la mettre en haulte essence,
Et tant de Paix au Ciel luy impartir,
Que sur la Terre en puisse departir.

II

De messire Charles de Bourbon
Dedans le clos de ce seul Tombeau cy
Gyst ung vainqueur, et ung vaincu aussi,
Et si n'y a qu'ung Corps tant seulement.
Or esbahyr ne s'en fault nullement ;
Car ce Corps mort, du temps qu'il a vescu,
Vainquit pour aultre, et pour soy fut vaincu.

III

De feu monsieur de Precy
Vers alexandrins
Le Chevalier gisant dessoubz ce Marbre cy
Francoys d'Alegre fut, et Seigneur de Precy,
Qui soubz Charles huitiesme à Naples se trouva
Là où sa force en Guerre à vingt ans esprouva :
Et y demoura chef (pour son premier merite)
De trois mil combatans Suisses, gens d'eslite :
Avec lesquelz deffit par deux fois en Campagne
Plus gros nombre de ceulx de Naples, et d'Espagne.
Grand Senechal estoit au Royaulme susdit,
Mais trop tost cest Office, et son Maistre perdit :
Ce nonobstant Loys, qu'apres on couronna,
D'estat de Chambellan le Defunct guerdonna,
En luy donnant Maistrie, et suprême puissance
Dessus les cleres Eaulx, et grands Forestz de France :
Et en tous les perilz, et grands Guerres d'adoncques
Alla, et retourna, sans reproches quelzconques.
Loys Douziesme mort, François Roy couronné
Iceulx mesmes Estatz, et mieulx luy a donné.
Premier, il espousa de Chartres la Vidame :
Dont n'eut aulcuns Enfans : mais la seconde Dame
Contesse de Joigny, et luy deux Filles eurent,

Qui tout le reconfort de leur Vieillesse furent.
Or mourut aagé d'Ans Soixantecinq, et dix,
Regretté de chascun Dieu luy doint Paradis.

IV

De messire Jan Cotereau Chevalier Seigneur de Maintenon
Celluy qui gist cy dessoubz consommé,
Chevalier fut Jan Coterau nommé :
Qui en jeunesse eut ung si grand bon heur,
Qu'il deceda plein de biens, et d'honneur.
En ce bon heur Fortune favorable
Le fait servir soubz estat honorable
Ung noble Duc, qui apres grand'souffrance
Au chef porta la couronne de France :
Ce fut Loys de ce nom le douziesme,
Que le Defunct suyvit en peine extrême
Par tout au pis de ses adversitez,
Puis se sentit, de ses prosperitez :
Car estant Roy (en bonne, et volontaire
Recongnissance) il le fait Secretaire,
Et Tresorier des finances Royalles
Pour le loyer de ses vertus loyalles.
Le Maistre mort, le servant souspira,
Et pour repos deslors se retira
Ici chez luy : ou par devote emprise
Fonda, bastit, et doua ceste Eglise.
Ses bons Subjectz il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer, et enter
Commodement, et à rendre fertile
Ce, que estoit desert, et inutile,
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres divers. Puis mourant dit Adieu
A ses Enfans, qui sur luy ont posée
Ceste Epitaphe, et la Tombe arrosée
De larmes d'oeil par naturel devoir.
Devant sa mort des ans pouvoit avoir
Soixante, et douze. O longue vie, et belle,
Ta longueur soit devenue eternelle.

V

De luy mesmes
Icy gist mort, vivant par bon renom
Jan Cotereau, Seigneur de Maintenon.
Je dy celluy Chevalier estimé,
Du Roy Loys douziesme tant aymé,
Qu'en ses Tresors pouvoir luy assigna,
Et au secretz des Finances signa.
Je dy celluy de Vertu amateur,
Qui de ce Temple a esté Fondateur.
Des ans vesquit pres de Soixante, et douze.
Chez luy mourut. Puis Enfans, et Espouse
L'ont mys au Choeur de sa Fondation,
Où il attend Resuscitation.

VI

De Luy encores

Vers Alexandrins

Je fuz Jan Cotereau, qui quatre roys servy,
Desquelz (en bien servant) la grâce desservy,
Et dont fut le dernier François premier du nom
Soubz qui je trepassay, Seigneur de Maintenon :
Ayant jà servy France en son privé secret,
Et en ses grands tresors, que laissay sans regret,
Pour venir attendre (en paix) de Mort le jour,
Où ce Temple fonday pour mon dernier sejour.

VII

Epitaphe des Allemans de Bourges, recitée par la Deesse Mémoire

Qui veult sçavoir grands accords differents,
Les plus nouveaulx, qu'on veit entre Parens
Long temps y a, vienne en cest Oratoire
Des Allemans lire la courte Histoire
Memoire suis, qui avecques leurs Corps
Ne veulx souffrir enterrer leurs accords :
Ains d'en escrire il me prend appetit.
Jan l'Allemant, et Marie Petit
Deux aultres Jans en mariage acquirent,
Qui en commun en ung logis vesquirent :
Et ces deux Jans, deux Jannes espouserent,
Qui dix Enfans sur la Terre poserent.
Janne Gaillard espousa Jan l'aisné,
Une aultre Janne eut l'autre Jan puisné,
Laquelle avoit le surnom de Champanges.
Ainsi en noms conformitez estranges
[Furent] tous cinq en amitié confictz : [Eurent]
Et qui plus est, le bon Pere, et ses Filz,
Comme de noms, d'Estatz furent esgaulx,
Estant tous troys Recepveurs Generaulx.
Le Pere au fait des Normans travailla :
Puis ceste charge au Filz aisé bailla :
Et le puisné receut charge semblable
En Languedoc. O Peuple venerable,
Les Corps humains, que j'ay cy declairez,
De mesme estat, et mesme honneur parez,
De mesme nom, de mesme nourriture,
Son enterrez soubz mesme Sepulture.
Faictes à Dieu de bon cueur oraison,
Qu'au Ciel leur doint une mesme Maison.

VIII

De Alexandre Président de Barroys

Soubz ceste Tumbe est gisant Alexandre,
Non pas celluy, qui son nom fait espandre
Par l'Univers : non pas celluy de Troye,
Qui par l'Amour mist son Pais en proye :
Alexandre est cestuy cy de Barroys,
Qui à bon droit faict le nombre des Troys.

A l'ung Juno fait present de ses biens :
Venus à l'autre a eslargy des siens :
A cestuy cy Pallas noble Deesse
De ses Tresors a faict grande largesse.
Le Grec conquist le Monde à force, et peine :
Par estre beau le Troyen eut Helene
Cil de Barroys par prudence, et sçavoir,
Los immortel a meritè d'avoir.

IX

De Maistre Jacques Charmolue
Cy gist envers la Chair de Charmolue,
De Terre vint, la Terre l'a voulue.
Quant à l'Esprit, qui du Ciel est venu,
Seigneurs passans croyez, qu'il n'a tenu,
A estre bon, et de Vertus orné,
Que, dont il vint, il ne soit retourné.

X

De Noble Damoyselle Anne de Marle
Vous qui ayez amytiè nuptiale,
Vous qui prizez Charité cordiale,
Et qui louez en ung Corps femenin
Ung Cueur entier, gracieux, et begnin ;
Arrestez vous. Cy gist la Damoyselle,
Qui tout cela (et mieulx) avoit en elle.
Anne est le nom de celle, dont je parle,
Fille jadis de Hierosme de Marle,
Du noble lieu de Luzancy Seigneur,
Et sa Mere est Damoyselle d'honneur,
Qui porte nom de Philippe Laurens,
Laquelle avec Pere, Freres, et Parents
Feit la Defuncte estre premiere Femme
Du General des Finances, Spifame,
Gaillard de nom, et Seigneur de Bisseaulx,
Qui d'ung tel Arbre a eu neuf Arbrisseaux.
Or a vescu tresvertueusement
Avecques luy dix ans tant seulement.
Fascheuse Mort par son cruel outrage
N'a pas voulu, qu'elle y fust d'avantage :
Mais (comme ayant sur sa bonté envie)
Luy annonça le depart de sa Vie
L'an de son aage (à peine) huict, et vingt.
Lors sans viser au lieu, dont elle vint,
Et desprisant la gloire, que l'on a
En ce bas Monde, icelle Anne ordonna,
Que son corps fust entre les pauvres mis
En ceste Fosse. Or prions chers Amys,
Que l'Ame soit entre les pauvres mise,
Qui bien heureux sont chantez en l'Eglise.

XI

De Maistre Guillaume Cretin, Poète François
Seigneurs passans, comment pourrez vous croire

De ce Tombeau la grand pompe, et la gloire ?
Il n'est ne painct, ne polly, ne doré,
Et si se dit haultement honnoré,
Tant seulement pour estre couverture
D'ung Corps Humain cy mis en sepulture :
C'est de Cretin, Cretin qui tant sçavoit.
Regardez donc, si ce Tombeau avoit
De ce Cretin les faictz laborieux,
Comme il devoit estre bien glorieux ;
Veu qu'il prend gloire au pauvre Corps tout mort,
Lequel (par tout) vermine mine, et mord.
O dur Tombeau, de ce que tu en coeuvres,
Contente toy, avoir n'en peuz les Oeuvres :
Chose eternelle en Mort jamais ne tombe :
Et qui ne meurt, n'a que faire de Tombe.

XII

De Loys Jagoyneau
Cy gist Loys Jagoyneau surnommé :
Tresorier fut en charges renommé :
Et de Pecune onc ne thesaurisa,
Ains de Vertu, que plus qu'Argent prisa.
Je ne sçay pas, de quel'race estoit il :
Mais je sçay bien, que son Cueur fut gentil,
Hardy, courtois, de tresnoble nature,
Et trop plus grand, que du Corps la stature.
Il est certain, que Chasteaudun son estre
Soubz liberal Planete le fait naistre.
Recepveur feut de Soissons : et de faict,
France le fait, l'Itale l'a deffaict.
Italiens en ont le Corps icy,
Et les François le dueil, et le soucy :
Avec lequel dessus luy ont posé
Ce dur Tombeau de leurs pleurs arrosé.
Or de l'avoir si tost mort estendu,
Mort le trompa : car tout bien entendu,
Son vif Esprit à grands biens pretendoit :
Monté soit il plus hault, qu'il ne tendoit.

XIII

De Florimont de Champeverne
Le Roy, la Mort aymerent Florimond
De Champeverne en son florissant aage :
Le Roy (par temps) le poulsa vers le mont
D'honneur, et biens, en suffisant estage :
Mais Mort voulant le traicter d'avantage,
En ung moment le poulsa jusque aux Cieulx,
Et fait tresbien : car des bons l'heritage
N'est point assis en ce Val vicieux.

XIV

De Jan de Montdoulcet
Vers Alexandrins
Après avoir servi autour de la personne

Du Roy Loys douziesme, avant que sa Couronne
Ornast son noble Chef, et apres l'avoir prise,
Je Jan de Montdoulcet esprouvay la surprise
De l'incertaine Mort, car ung esclat de Lance
En ung plaisant Tourné dedans mon corps se lance
Si vigoreusement, et par fortune telle,
Qu'au meillieu de plaisir senty douleur mortelle,
Qui au Lict me jecta saisy de fiebvre grosse,
De mon Lict au Cercueil, du Cercueil en la Fosse,
Non pas sans grand regret du Maistre, et des Amys.
Les Amys m'ont ploré : et le bon Maistre a mis
Mes Enfans aux Estatz de moy lors retenuz,
Entre aultres que j'avoys de sa grâce obtenuz,
Et donna pension à la mienne Espousée,
C'est Janne Cotereau, qui est icy posée.
Si tant d'honneur, et bien ne vint de mon merite,
Il vint d'amour de Roy, envers moy non petite.
Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.
Priez pour moy, Passans, priez qu'en cestuy lieu
Je puisse en Jesuchrist tellement sommeiller,
Qu'avec les siens me fasse au grand Jour resveiller.

XV

De Guillaume Chantereau, homme de Guerre
Cy gist Guillaume en Terre
Chantereau surnommé,
Entre les gens de Guerre
Jadis tres renommé.
Bien vivant estimé,
Sans noyse, sans offense :
S'on l'avoit animé,
Rude estoit en deffense.
A plaisir, et oultrance
Si adextre on le vit,
Que le Daulphin de France
Finablement servit.
Mais la Mort le ravit
En sa jeunesse meure.
A maint homme qui vit,
Grand regret en demeure.
Puis qu'il fault, que tout meure,
S'en fault il estonner ?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

XVI

De troys Enfans freres
D'ung mesme dard, soubz une mesme année,
Et en troys jours de mesme destinée
Mal pestilent soubz ceste dure Pierre
Mist Jan de Bray, Bonaventure, et Pierre,
Freres tous troys, dont le plus vieil dix ans
A peine avoit. Qu'en dictes vous Lisans ?

Cruelle Mort, Mort plus froide que Marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'Arbre
Ung fruit tant jeune, ung fruit sans meureté,
Dont la verneur donnoit grand seureté
De bien futur ? Qu'a elle encores fait ?
Elle a (pour vray) du mesme coup deffaict
De Pere, et Mere esperance, et lysesse,
Qui s'attendoient resjouyr leur Vieillesse
Avec leurs Filz : desquelz la mort soubdaine
Nous est tesmoing, que la vie mondaine
Aultant Enfans, que Vieillardz abandonne.
Il nous doibt plaire, puis que Dieu l'ordonne.

XVII

De la Tombe de l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui osa tenir contre le Roy
Qui pour Beaulieu le presumptueux Moyne
Vouldra dresser Tombeau propre, et ydoine,
Dessus convient au vif graver, ou paindre
Les grands Geans, qui s'empeschent d'attaindre
Jusques aux Cieulx, pour nuyre à Juppiter,
Qui promptement les fait precipiter.
Semblablement la Fable il faudra mettre
De Phaeton, soy voulant entremettre
A gouverner le Char du cler Phebus,
Dont sa jeunesse en fin luy fait abuz.
Aussi faudra paindre sur ce Tombel
L'antique Histoire au beau Luciabel,
Et ses Consors s'eslevans contre Dieu,
Dont en Enfer tresbuchent d'ung beau lieu.
Puis à l'entour de la Tombe ainsi paincte
Sera au long ceste Escripiture empraincte :
Seigneurs passans, qui voyez tel' Paincture,
Celluy qui gist soubz ceste Sepulture,
Voulut en fait ressembler à ceulx cy,
Et comme à eulx luy en est prins, aussi.

XVIII

Du Cheval de Vuyart
Grison fuz Hedart,
Qui Garrot, et Dart
Passay de vistesse :
En servant Vuyart
Aux Champs fuz criart,
L'ostant de tristesse.
Bucephal en gresse
Eut ung Maistre en Grece
Mis entre les Dieux :
Mais mon Maistre, qu'est ce ?
Plus que luy sans cesse
Il est glorieux.
J'allay curieux
En Chocs furieux,
Sans craindre Astrapade :

Mal rabotez lieux
Passay à cloz yeux
Sans faire Chopade.
La viste Virade,
Pompante Pennade,
Le Saulx soubzlevant,
La roide Ruadde
Prompte Petarade
Je mis en avant.
Escume bavant,
Au Manger sçavant,
Au pencer tresdoux :
Relevé devant,
Jusqu'au bout servant
J'ay esté sur tous.
Mourant bien secoux
Senty par deux coups
Mon Maistre venir,
Et d'ung foible poulx
Disant à Dieu vous
Me prins à hannyr.
Sur ce souvenir
Voicy advenir
La Mort, sans hucher :
Mon Oeil fait ternir,
Mon Ame finir,
Mon Corps tresbucher.
Mais mon Maistre cher
N'a permis seicher
Mon los meritoire :
Ains l'a fait coucher,
Ecrire, et toucher
En petite Hystoire.

XIX

De François Daulphin de France
Cy gist François Daulphin de grand renom,
Filz de François le premier de ce nom :
Duquel il tint la Prison en Espagne.
Cy gist François, qui la Lice, et Campaigne,
Glaives tranchans, et Harnoys bien fourbis
Ayma trop plus, que sumptueux Habitz.
Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,
Le fait Nature encores plus adextre.
Et en ce Corps hault, et droit composé
Le Ciel transmist ung Esprit bien posé :
Puis le reprint, quand par griefve achoison
Ung Ferraroys luy donna le Poison
Au vueil d'aultruy, qui en craincte regnoit
Voyant François, qui Cesar devenoit.
Ce Daulphin dy, qui par Terre, et par Mer
Fustes, et gens eust prins plaisir d'armer,

Et la grandeur de Terre dominée,
Si rompre eust peu sa dure destinée :
Mais ses vertus luy causerent envie,
Dont il perdit sur les vingt ans la vie,
Avec l'actente, hélas, de la Couronne,
Qui le cler Chef de son Pere environne.
Qu'as tu, Passant ? complaindre on ne s'en doibt :
Il a trop mieulx, que ce, qu'il attendoit.

XX

De Anne de Beauregard, qui mourut à Ferrare
De Beauregard Anne suis, qui d'enfance
Laissay Parentz, Pays, Amys, et France
Pour suivre icy la Duchesse Renée,
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur Espoux, beaulté, florissant aage
Pour aller veoir au Ciel mon Heritage,
Laissant le Monde avec moindre soucy,
Qu'en laissant France, alors que vins icy.

XXI

De Helene de Boisy
Vers Alexandrins
Ne sçay, où gist Helene, en qui beaulté gisoit,
Mais icy gist Helene, où bonté reluisoyt,
Et qui la grand'beaulté de l'autre eust bien ternie
Par les grâces, et dons, dont elle estoit garnie.
Doncques (ô toy Passant) qui cest Escript liras,
Va, et dy hardiment en tous lieux, où iras,
Helene Grecque a faict, que Troye est deplorée :
Helene de Boisy la France a decorée.

XXII

De Monsieur de Tour Maistre Robert Gedoyne
Sçais tu, Passant, de qui est ce Tombeau ?
D'ung, qui jadis en cheminant tout beau
Monta plus hault, que tous ceulx, qui se hastent.
C'est le Tombeau, là où les Verms se pastent
Du bon Vieillard agreable, et heureux,
Dont tu as veu tout le Monde amoureux.
Cy gist, hélas, plus je ne le puis taire,
Robert Gedoyne excellent Secretaire,
Qui quatre Roys servit sans desarroy.
Maintenant est avecques le grand Roy,
Où il repose apres travail, et peine.
Or a vescu personne d'aage pleine,
Pleine de Biens, et Vertu honorable :
Puis a laissé ce Monde miserable,
Sans le regret, qui l'homme souvent mord.
O Vie heureuse, ô bien heureuse Mort.

XXIII

De Jan L'Huilier Conseillier
Incontinent que Loyse le Maistre
Congneut, qu'aux verms le corps on faisoit paistre

De son Espoux le prudent Jan L'Huillier,
Helas (dit elle) Amy tressingulier,
Vostre prudence au Senat honorée
Eust mieulx porté, que moy lasse explorée,
Le dueil de Mort. Inutile je vy,
Et vous eussiez encores bien servy :
Car vous estiez vertueux, et sçavant.
Las pourquoy doncq ne suis je morte avant ?
En ce regret demoura des Moys douze
La bonne, belle, et vertueuse Espouse :
Puis trespassa, et en mourant va dire :
C'est trop d'un an, sans veoir ce qu'on desire.
Mon esprit va le sien, là hault chercher :
Veuillez le Corps aupres du sien coucher.
Ce qui fut fait, et n'a sceu Mort tant poindre,
Qu'elle ayt desjoinct, ce qu'Amour voulut joindre.

XXIV

De Madame de Chateaubriant
Soubz ce Tombeau gist Françoyse de Foix,
De qui tout bien tous chascun souloit dire,
Et le disant oncq une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand Beaulté, de Grâce, qui attire,
De bon Sçavoir, d'Intelligence prompte,
De Biens, d'Honneurs, et mieulx que ne racompte,
Dieu eternal richement l'estoffa.
O Viateur, pour t'abreger le Compte,
Cy gist ung rien, là où tout triumpaha.

XXV

De Ortis le More du Roy
Soubz ceste Tumbe gist, et qui ?
Ung, qui chantoit Lacouchiqui.
Cy gist, qui dure Mort picqua,
Ung, qui chantoit Lacouchiqua :
C'est Ortis : ô quelles douleurs !
Nous le vismes de trois couleurs
Tout mort, il m'en souvient encore.
Premierement il estoit More :
Puis en habit de Cordelier
Fut enterré soubz ce Pilier :
Et avant qu'eust l'Esprit rendu,
Tout son bien avoit despendu.
Par ainsi mourut le Follastre
Aussi Blanc comme ung Sac de Plastre,
Aussi Gris qu'ung Foyer cendreux,
Et Noir comme ung beau Diable, ou deux.

XXVI

D'Alix
Cy gist (qui est une grand perte)
En Culetis la plus experte,
Qu'on sceut jamais trouver en France :

C'est Alix, qui des son enfance,
Quand sa Nourrice l'alectoit,
Dedans le Berceau culetoit :
Et de trois jusques à neuf ans
Avec Garçons petitiz enfans
Alloit tousjours en quelque coing
Culeter au Grenier au Foing.
Et à dix ans tant fut culée,
Qu'en culant fut depucelée.
Depuis grosse Garce devint,
Et lors culetoit plus que vingt.
En apres devint toute Femme,
Et inventa la bonne Dame
Mille tourdions advenans
Pour culeter à tous venans.
Vray est, quand plus n'eut Dent en gueulle,
Elle culeta toute seulle :
Mais affin que le Monde vist
Son grand Sçavoir, elle escrivit
Ung beau Livre de Culetage
Pour ceulx, qui estoient de grand aage :
Et ung aultre de Culetis
Pour ceulx, qui estoient plus petis.
Ces Livres fait en s'esbatant,
Et puis mourut en culetant.
Encor dit on par grand merveille,
Que si on veult mettre l'Oreille
Contre la Tumbe, et s'arrester,
On oirra ses Os culeter.

Les oraisons

Pater noster

Pere de nous, qui es là hault es Cieulx,
Sanctifié soit ton nom precieux :
Advienne tost ton saint Regne parfaict :
Ton vueil en Terre, ainsi qu'au Ciel, soit faict :
A ce jourd'huy sois nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire :
Pardonne nous les maulx vers toy commis,
Comme faisons à tous nos Ennemys :
Et ne permectz en ce bas Territoire
Tentation sur nous avoir victoire :
Mais du Maling cauteleux, et subtil
Delivre nous. O Pere ainsi soit il.
Benoiste soit celle incarnation
Du hault des Cieulx icy bas annoncée
Pour nos Salutz, en salutation
Qui fut ainsi par l'Ange prononcée.

Ave Maria

Esjouys toy Vierge Marie
Pleine de grâce abundamment :
Le Seigneur, qui tout seigneurie,
Est avec toy divinement.
Benoiste certes tu es entre
Celles dessoubz le Firmament,
Car le fruict, qui est en ton Ventre,
Est benist eternellement.

Credo in deum

Je croy en Dieu le Pere tout puissant,
Qui crea Terre, et Ciel resplendissant :
Et en son Filz unique Jesuschrist
Nostre Seigneur, conçu du Saint Esprit :
Et de Marie entiere Vierge né :
Dessoubz Pilate à tort passionné :
Crucifié, mort en croix estendu :
Au Tumbeau mis, aux Enfers descendu :
Et qui de mort reprint vie au tiers jour :
Monta lassus au Celeste sejour,
Là où il sied à la Dextre du Pere,
Pere Eternel, qui tout peult, et tempere :
Et doibt encor' de là venir icy,
Juger les Mortz, et les Vivans aussi.

Credo in spiritum

Au Saint Esprit ma ferme foy est mise.
Je croy la Saincte, et Catholique Eglise
Estre des Saintz, et des Fideles, une :
Vraye union, entre eulx en tout commune :
De noz pechez pleine remission :
Et de la Chair la resurrection :

Finablement croy la vie eternelle.
Telle est ma foy, et veulx mourir en elle.
Grâces pour un enfant
Nous te remercions, nostre Pere celeste,
Du repas, qu'avons pris, aussi de tout le reste,
Soit des biens, soit des maulx. Messieurs, bon prou vous fasse !
Priez Dieu, qu'il me doint de bien croistre la grâce
A la gloire de luy, au proffit de mon Proche,
Tant que sus mes Parentz il n'en tombe reproche.
Le sixiesme psaulme de David, translaté en François selon l'Hebrieu
L'Argument

L'Affligé de longue Maladie (quant à la lettre) prie ardemment icy pour sa santé, ayant Horreur de la Mort, et desirant (ains que mourir) glorifier encores le nom de Dieu. Puis tout à coup s'esjouist de la guarison recouvrée, et de la Honte de ses Ennemis.

Je te supplie, ô Sire,
Ne reprendre en ton ire
Moy, qui t'ay irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'orrible
Tourment, qu'ay merité.
Ains, Seigneur, viens estendre
Sur moy ta pitié tendre,
Car malade me sens :
Santé ne me refuse,
Car en craincte confuse
Sont mes Os, et mes Sens.
Et mon âme tentée
Se treuve espoventée
En extrême soucy.
O Seigneur plein de grâce,
Jusques à quand sera ce,
Que me lairras ainsi ?
Helas, Sire, retourne,
Et mon Ame destourne
De ce terrible esmoy.
Certes grande est ma faulte,
Mais par ta bonté haulte,
Je te pry saulve moy.
Car en la Mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle,
Memoire, ne renom.
Qui pense tu, qui die,
Qui loue, et psalmodie
En la Fosse ton nom ?
Au gemir je m'aggrave,
Toutes les Nuictz je lave
Ma face à larmoyer :
Et de mes larmes maintes

(Si brief ne sont restraints)

Feray mon Lict noyer.
Soubz ce pleur tant severe
Mon Oeil, qui persevere,
En troublement est mis :
Et par la longue oppresse
Vieilly suis en la presse
De tous mes Ennemis.
Sus sus, arriere Iniques,
Fuez Diabolicques
De moy tous à la fois :
Car le Dieu debonnaire
De ma plaincte ordinaire
A bien ouy la voix.
Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,
Exeaucé m'a des Cieulx :
Receau a ma demande,
Et ce, qu'on luy demande,
Accordé m'a, et mieulx.
Dont fort honteux deviennent
Et pour vaincz se tiennent
Mes adversaires tous :
Que chascun d'eux s'esloigne
Subit en grand' vergoigne,
Puis que Dieu m'est si doulx.



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

**Veuillez écrire à
livres@ebooksfrance.com
pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.**

Octobre 2000

©eBooksFrance pour la mise en HTML et en RocketEditiontm. Tous droits réservés.